This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

WIDENER
HN NEC3 6

42583.33.5

Harvard College Library

FROM THE

MARY OSGOOD FUND

The sum of $6,000 was bequeathed to the College by Mary Osgood, of Medford, in 1860; in 1883 the fund became available "to purchase such books as shall be most needed for the College Library, so as best to promote the objects of the College."

ANDRÉ THEURIET
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

CONTES
DE LA
MARJOLAINE

QUATRIÈME MILLE

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11
1902

CONTES

DE LA

MARJOLAINE

EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR, 11, RUE DE GRENELLE

ŒUVRES D'ANDRÉ THEURIET

DANS LA BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

à 3 fr. 50 le volume.

Mademoiselle Guignon (4e mille). . . . . 1 vol.
Le mariage de Gérard, suivi de **Une Ondine** (6e mille). 1 vol.
La Fortune d'Angèle (3e mille) . . . . . 1 vol.
Raymonde, suivi de **Le Don Juan de Vireloup** (6e mille) 1 vol.
Le Filleul d'un marquis (Nos enfants) (5e mille). . . . . 1 vol.
Le Fils Maugars (Nos enfants) (6e mille). . . . . 1 vol.
Tante Aurélie (Nos enfants) (11e mille). . . . . 1 vol.
Toute seule (6e mille) . . . . . 1 vol.
Mme Heurteloup (La Bête noire) (Nos enfants) (6e mille) . . 1 vol.
Hélène (Nos enfants) (12e mille). . . . . 1 vol.
Sous Bois (8e mille) . . . . . 1 vol.
Le Journal de Tristan (3e mille) . . . . . 1 vol.
L'Affaire Froideville (8e mille) . . . . . 1 vol.
Gertrude et Véronique (6e mille). . . . . 1 vol.
L'amoureux de la Préfète (10e mille) . . . . . 1 vol.
Reine des Bois (11e mille) . . . . . 1 vol.
Le mari de Jacqueline (8e mille) . . . . . 1 vol.
Jeunes et Vieilles Barbes (Nos enfants) (7e mille) . . . . 1 vol.
Flavie (8e mille). . . . . 1 vol.
Contes de la Primevère (8e mille) . . . . . 1 vol.
Lys Sauvage (9e mille) . . . . . 1 vol.
Contes de la Marjolaine (5e mille). . . . . 1 vol.

DANS LA PETITE BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

à 4 fr. le volume

RAYMONDE, avec deux dessins de DELBOS . . . . . 1 vol.
CONTES DE **LA FORÊT,** avec deux dessins de REICHAN, gravés par JASINSKI. . . . . 1 vol.

DANS LA NOUVELLE COLLECTION

A 2 fr. 50 le volume.

LE BRACELET **DE TURQUOISE,** avec un dessin de REICHAN. 1 vol.

Paris — L. MARETHEUX, imprimeur, 1, rue Cassette. — 1209.

ANDRÉ THEURIET
de l'Académie Française

CONTES
DE LA
MARJOLAINE

QUATRIÈME MILLE

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11
1902
Tous droits réservés

42 ~~2~~ 3.33.5
8

Mary Osgood fund.

LA MARJOLAINE

Pourquoi l'avait-on surnommée « la Marjolaine » ? Je ne l'ai jamais bien su. Peut-être parce que cette plante aromatique foisonnait aux entours de la maison forestière où elle habitait avec son mari, le garde Saintain Brûlant... Je croirais plutôt cependant qu'elle devait ce joli sobriquet à sa beauté fraîche, savoureuse et piquante, comme la fleur sauvage à laquelle les botanistes ont donné le nom rébarbatif d' « origan », et que le populaire, en son langage plus musical, continue à appeler « la marjolaine ». En réalité, elle se nommait Baptistine et avait épousé à

vingt ans le garde des bois de la Lineuse. Depuis une couple d'années elle demeurait à une lieue de la ville et à l'orée de la forêt, dans une maison isolée, bien connue des chasseurs et des promeneurs du pays. Grâce à une tolérance de l'administration, on y trouvait pendant la belle saison de quoi déjeuner ou goûter, et comme le vin du garde était naturel, comme l'hôtesse était charmante et, ce qui ne gâtait rien, excellente cuisinière, les clients ne manquaient pas. On voyait de loin monter au-dessus des hêtres la fumée bleue de la maison forestière ; on subodorait, à une portée de fusil, d'appétissantes fragrances de civet de lièvre ou d'omelette au lard ; on se disait : « Nous ferons bonne chère à la Lineuse », et on n'avait jamais de déception.

En ce temps-là nous étions six jouvenceaux de dix-huit à vingt ans, tout frais émoulus du collège et du baccalauréat, fort épris de grand air et de libres flâneries à travers bois. Nous jouissions pleinement de ces heures

brèves et fortunées où, ayant dit adieu au lycée, on ne songe pas encore sérieusement au choix d'une carrière, et nous employions le meilleur de notre temps à courir les bois, à tendre des pièges aux petits oiseaux ou à chercher des champignons. Après ces fantasques vagabondages de la matinée, affamés, grisés de soleil et mouillés de rosée, nous nous arrêtions invariablement à la maison de la Lineuse. Nous y apportions notre chasse ou notre récolte. L'hôtesse nous accueillait d'un clair sourire, apprêtait nos cêpes, faisait sauter dans la casserole nos petits oiseaux bardés de lard, et, assis autour d'une nappe de toile bise, nous dégustions un succulent déjeuner, en l'arrosant de pineau ; mais surtout nous nous délections aux joyeux propos, aux affriolants regards de « la Marjolaine », dont nous étions tous férus.

Baptistine était alors une svelte brune à la peau blanche, à la taille souple et ronde, à la vive et verte allure. Ses yeux noirs riaient sous de longs cils recourbés ; ses lèvres rouges

riaient plus encore et montraient en s'ouvrant des dents éblouissantes. Toujours de bonne humeur, la langue alerte, la répartie mordante, on ne s'ennuyait jamais en sa compagnie. Elle possédait un répertoire de chansons rustiques qu'elle chantait d'un filet de voix un peu frêle, mais avec beaucoup de sentiment. Personne ne savait comme elle raconter des histoires scabreuses, sans avoir l'air d'y toucher, sans reculer devant les détails risqués et les plaisanteries salées... De sorte que nous autres, garçons peu expérimentés, nous étions induits par la liberté de son langage à la croire de vertu accommodante, et nous prenions cette absence de pruderie pour une invitation à aller de l'avant. Son aguichante beauté, le parfum de saine jeunesse et de capiteuse verdeur qui s'exhalait de toute sa personne, nous montaient au cerveau et nous enivrait bien autrement que le vin pineau de sa cave. Nous brûlions tous les six pour « la Marjolaine » et nous lui lancions de flambantes œillades qui en

disaient long sur l'incandescence de nos désirs et la présomptueuse audace de nos espoirs.

Elle s'en apercevait et ne s'en effarouchait guère. La cour simultanée que nous lui faisions, la surveillance jalouse que nous exercions mutuellement sur nos moindres gestes, ne nous rendaient pas dangereux. Elle nous distribuait à dose égale ses sourires, comme elle remplissait nos verres à la ronde, sans jamais favoriser l'un aux dépens de l'autre. Elle nous tenait ainsi en bride tant que nous étions chez elle, mais son impartialité ne nous empêchait pas de nous quereller une fois dehors. Chacun de nous avait la prétention d'être mieux favorisé que le voisin et d'arriver le premier à obtenir les bonnes grâces de la Marjolaine. Ce « steeple-chase » amoureux n'allait pas sans un échange de paroles aigres, sans débinages sourdement perfides et nous aurions fini par nous brouiller, si l'un de nous, plus sensé, ne nous avait réunis, à la lisière du bois, un jour que nous

sortions de la Lineuse plus animés les uns contre les autres, et ne nous avait tenu à peu près ce langage :

— Mes camarades, nous sommes tous des conscrits et nous nous comportons comme de purs idiots... Il est évident que la Marjolaine ne peut nous aimer tous les six à la fois et que nous nous gênons mutuellement... Je vous propose donc de tirer au sort. On va mettre nos six noms dans mon chapeau. Celui qui sera favorisé par la chance aura carte blanche pour fleureter avec Baptistine et s'insinuer dans son cœur.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Chacun de nous inscrivit son nom sur un chiffon de papier, le plia et le jeta dans le feutre du préopinant, puis, quand les billets eurent été dûment secoués et mélangés, le plus jeune de la bande fut chargé d'en extraire un à la volée.

L'opération se fit dans un religieux silence, et quand le billet fut sorti, celui qui avait mis la main dans l' « urne » le déplia :

— Noirtin ! proclama-t-il.

Or, Jacques Noirtin, c'était moi. Le sort me désignait pour conquérir les bonnes grâces de la Marjolaine. Je saluai d'un air crâne, et modestement :

— Messieurs, c'est entendu... Avant peu, je saurai à quoi m'en tenir !

Le lendemain, en effet, je partis seul et bravement pour la Lineuse. J'avais choisi l'heure matinale où le garde Brûlant était en forêt. Il faisait un joli temps d'automne, ni trop chaud, ni trop frais, avec un ciel brouillé de blanc et de bleu, qui répandait sur les champs des alternatives d'ombres et de soleil. Les bois étaient imprégnés d'une odeur de mousse mouillée et, dans les taillis, les geais, en belle humeur, jacassaient comme pour me donner du courage. J'en avais besoin, car, malgré ma crânerie de la veille, j'étais fort novice en galanterie et assez embarrassé de mes débuts. Ce fut avec un frisson dans le dos et un enrouement dans la gorge que je poussai la porte de la maison forestière.

Baptistine mettait en ordre la salle à manger. Tête nue, cou et bras nus, les cheveux négligemment noués et retombant en un chignon lâche sur la nuque, elle était fort séduisante en son déshabillé du matin. La vue de cette chair blanche et pulpeuse me chatouilla jusqu'au fin fond du cœur et me ragaillardit :

— Bonjour, Marjolaine, murmurai-je de ma voix la plus câline, pouvez-vous me servir à déjeuner?

— Mazette! répliqua-t-elle en me coulant une œillade malicieuse, vous avez l'appétit ouvert de bon matin... Que soit! Je vas vous fricasser une omelette au lard.

Elle passa dans la cuisine, jeta une bourrée sur le brasier, puis ayant pris dans la maie les œufs frais, le beurre et une tranche de jambonneau, elle se mit en devoir de confectionner mon déjeuner. Assis près de la table, je regardais la sémillante hôtesse par la porte entr'ouverte et, très émoustillé par ses jolis gestes, ses yeux lumineux, son frais minois,

je me demandais : « Comment entrerai-je en matière ? »

Tout ce qui, la veille, m'avait paru aisé et coulant, me semblait maintenant hérissé de difficultés. Je ne trouvais pas une idée, pas même un bout de compliment auquel j'arriverais à accrocher ma déclaration, et je restais muet comme une carpe.

— Tout est prêt ! s'écria la Marjolaine, en entrant dans la salle avec une pile d'assiettes, je n'ai plus qu'à dresser le couvert.

En même temps elle dépliait une nappe et se penchait pour en draper la table. Son buste svelte et souple se pliait avec une grâce provocante, et son bras nu effleurait ma main. J'étais devenu tout pâle ; elle s'en aperçut et me dit avec un clair sourire :

— Ma parole, vous voilà quasi aussi blanc que ma nappe... Est-ce la faim qui vous met dans cet état ?

— Non, Marjolaine, bégayai-je, résolu de procéder *ex abrupto*, ce n'est pas la faim, c'est l'amour que j'ai pour vous...

Tout en parlant, j'avais enlacé sa taille de mes bras et je lui appliquais un baiser sur la nuque.

— Je vous aime! Je vous aime! continuais-je en roulant ma bouche sur les rondeurs de son cou frais et doux-fleurant.

D'un brusque mouvement des reins elle se dégagea, j'entrevis un bras blanc levé en l'air et vlan! je reçus en pleine figure une gifle qui m'aveugla.

— Attrape! s'exclamait la Marjolaine furieuse, a-t-on jamais vu?... Un gamin qui a encore du lait derrière les oreilles!... Tu déjeuneras par cœur, mon garçon!

Elle m'avait pris par les deux épaules et me faisait « volter » jusqu'à une soupente communiquant avec la cave. Jamais je n'aurais imaginé qu'une femme si mignonne eût la poigne si rude. En un tour de main, la porte s'ouvrit, puis se referma sur moi, et la Marjolaine poussa le verrou en me criant par le trou de la serrure :

— Reste là, garnement!... Ça te rafraî-

chira les idées, en attendant que Brûlant revienne et que vous vous expliquiez ensemble?

Je me trouvais sur les marches d'un étroit escalier, aboutissant à un caveau à peine éclairé et sans issue. Pendant que je demeurais ébaubi et penaud, j'entendais Baptistine qui remettait tout en place en fredonnant une de ses chansons paysannes. La mâtine! elle se gaussait de moi, et je songeais, indigné : « La gifle, passe encore, mais me claquemurer dans cette cave et me livrer pieds et poings liés à son mari, voilà un raffinement de cruauté dont je ne l'aurais jamais crue capable! » Je me rappelais que Brûlant était un gaillard peu endurant et fort brutal. Je le voyais me houspillant à coups de houssine ou me tirant dessus comme un lapin, et une sueur froide me mouillait les tempes. Une demi-heure s'écoula dans les transes, puis tout mon sang se glaça : je venais de percevoir le bruit d'un pas lourd sur le parquet, et je distinguais la voix de rogomme du garde.

Il causait avec sa femme, en allant et venant dans la cuisine, et tout en discutant il faisait sauter dans ses mains un trousseau de clés, dont le grincement métallique m'énervait douloureusement. Tout à coup il cessa de parler et j'ouïs le choc de ses souliers ferrés sur les marches de l'escalier qui menait au premier étage. « Il va, sans doute, pensais-je, chercher là-haut de quoi m'écrabouiller! » et je me voyais déjà à demi mort. Au même moment on tira le verrou de la soupente et la porte fut ouverte par la Marjolaine. Ses yeux bruns luisaient malicieusement et elle se pinçait les lèvres pour ne pas rire :

— Filez, chuchota-t-elle, et que ça vous serve de leçon, mauvais sujet!...

Je ne me le fis pas répéter, et je décampai sans regarder derrière moi. Mais, quand je fus dehors, bien loin, sous le pacifique couvert des hêtres de la Lineuse, à la pensée de l'affront que je venais de subir, les larmes me jaillirent des yeux — des larmes de honte et de rage. — Je me sentais amoin-

dri, disqualifié, ridicule... Et, avec tout cela, expliquez la contradiction si vous pouvez, je n'en voulais pas à Baptistine. Tout à travers ma disgrâce et mon humiliation, je me remémorais ses yeux luisants, ses lèvres rouges, son aguichant sourire, et je repensais avec une perverse sensualité à la gifle que sa petite main nerveuse m'avait appliquée sur la joue...

Je n'ai plus jamais revu la Marjolaine; mais quand il m'arrive de cueillir la fleur dont elle portait le nom, je crois respirer encore la fraîche, la savoureuse et piquante odeur qui s'exhalait de son mignon corps, comme un bouquet de plantes forestières.

SOUPE TOUT SEUL

J'ai toujours été un coureur de bois : à vingt ans, cette passion forestière me tenait déjà et je m'y livrais avec l'entraînement d'un amoureux pour sa première maîtresse. J'avais été malade pendant tout un hiver et, le printemps venu, on m'avait envoyé, pour me refaire, chez des amis qui habitaient Juvigny, une petite ville nichée au centre de belles forêts domaniales. J'y passais une bonne partie de mes journées à explorer les futaies environnantes, en compagnie d'un garde-chasse nommé Brûlant, qui me servait de guide. Ce Brûlant était un vieux brisquart, auquel un visage barbu et de petits yeux

brillants sous des sourcils en broussaille donnaient l'air d'un chien de berger. Il flairait les braconniers à une portée de fusil et connaissait sa forêt mieux que le fond de ses poches.

Un matin de mai, comme nous suivions, avant d'entrer dans le grand bois, une tranchée herbeuse qui séparait la forêt de l'État du canton du Petit-Juré, appartenant à des particuliers, je vis pointer à une certaine distance, au-dessus d'un fouillis d'arbres, le faîte d'un toit de tuiles rouges. La hauteur et les dimensions de cette toiture indiquaient une habitation plus importante que les baraques où les propriétaires des taillis voisins viennent d'ordinaire goûter, le dimanche, et surveiller leur *tendue*, à l'automne.

— Quelle est cette bâtisse? demandai-je à Brûlant.

— Ça, répondit-il d'un ton ironique, c'est le « château » de « Soupe tout seul ».

— Et qu'est-ce que « Soupe tout seul »?

— Un original, Monsieur, un bourgeois de

Juvigny qui a construit cette maison... Il y demeure hiver comme été et, encore qu'il ait de quoi, il y vit comme un pauvre, sans autre compagnie qu'un chien... De là ce sobriquet de « Soupe tout seul ».

Quand je fus de retour à Juvigny, je questionnai mes amis sur ce singulier hôte des bois du Petit-Juré, et chacun dauba sur son compte. — « Soupe tout seul » s'appelait de son vrai nom Hyacinthe Herbelot, il possédait une certaine fortune et s'était marié dans le pays; mais, au bout de cinq ans, sa femme l'avait planté là pour se sauver on ne savait où avec un commis voyageur. Alors Herbelot avait pris l'humanité en grippe et s'était fait bâtir cette maison en plein bois. Il y vivait, disait-on, comme un pingre, n'en permettant l'accès à personne, faisant lui-même sa cuisine et entamant à peine ses revenus. Quelques-uns prétendaient qu'étant d'une avarice sordide il entassait sou sur sou au fond de sa cave; d'autres l'accusaient de prêter à la petite semaine. Les plus chari-

tables reconnaissaient qu'Herbelot ne manquait ni d'esprit ni de culture, et ne voyaient en lui qu'un hypocondriaque, auquel les malheurs conjugaux et des lectures philosophiques mal digérées avaient brouillé le cerveau.

Tout ce que j'apprenais sur ce bizarre solitaire du Petit-Juré piquait ma curiosité et me donnait un désir chaque jour plus virulent de faire connaissance avec « Soupe tout seul ». J'avais déjà rôdé plusieurs fois autour de son domaine, qu'une porte grillée et une palissade séparaient seules de la route forestière. Un matin, je n'y tins plus et, après avoir constaté que la grille était soigneusement fermée à l'aide d'un cadenas, je résolus de pénétrer chez mon homme par le taillis voisin. Je me glissai sous bois, je franchis un fossé mitoyen et, me frayant un passage à travers un fouillis de broussailles et de ronciers, je débouchai dans une allée tournante, assez large, où, de distance en distance, des massifs de lilas pleinement épanouis exha-

laient une capiteuse odeur et balançaient au vent matinal leurs thyrses violets, au-dessus desquels planaient des papillons couleur de soufre. Je n'avais pas fait vingt pas, lorsqu'à un détour j'aperçus, au-delà d'une pelouse en demi-lune, la maison au toit de tuiles rouges.

Élevée d'un étage au-dessus d'un sous-sol, on y accédait par un perron de six marches aboutissant à une porte hermétiquement close. La façade blanche, tapissée de chèvre-feuilles, percée de quatre fenêtres à demi voilées par les plantes grimpantes, s'orientait en plein midi. Elle avait un aspect gai et accueillant qui m'encouragea à contourner la pelouse; mais, au moment où j'arrivais à quelques toises du perron, je fus cloué sur place par une voix irritée qui m'enjoignit de ne pas aller plus avant; la porte s'ouvrit violemment et je me trouvai face à face avec « Soupe tout seul ».

C'était un homme de cinquante ans, vêtu d'une blouse bleue et guêtré de housseaux de

toile bise. Grand, solide, la barbe et les cheveux grisonnants, il montrait en plein soleil un long visage austère où deux yeux bleus mélancoliques me dévisageaient, tandis que ses bras gesticulaient nerveusement.

Je saluais et cherchais à m'excuser, mais il me coupa durement la parole :

— D'où sortez-vous?... Vous devriez savoir qu'on n'entre pas dans une propriété privée comme dans un moulin... Foutez-moi le camp!...

— Pardon, répondis-je en mentant impudemment, j'étais en train d'herboriser dans le taillis voisin, et j'ai pénétré chez vous sans m'en douter... Veuillez recevoir toutes mes excuses.

Il continuait à me toiser des pieds à la tête :

— Vous herborisiez? reprit-il d'un ton moins rude, mais où la méfiance persistait, ha! ha!... Et quelles plantes avez-vous récoltées, s'il vous plaît?

Je crus deviner, à l'éclair de son regard,

que la botanique l'intéressait, et je répliqua hardiment :

— Aucune, jusqu'à présent... On m'avait dit que la pyrole « à feuilles rondes » poussait au Petit-Juré, et je la cherchais.

Il me sembla que cette indication scientifique avait eu le don de l'apaiser. Il descendit les marches du perron et repartit, d'une voie radoucie :

— On ne vous a pas trompé... le « Pyrola rotundifolia » croît effectivement dans nos taillis, et je puis vous en montrer des échantillons... Suivez-moi.

Il passa devant et me guida à travers le fourré jusqu'à une étroite clairière où, dans un terrain sablonneux, je vis la pyrole étalant ses corolles blanches et dressant son pistil en forme de trompe.

— Faites votre choix, murmura-t-il.

Et comme je le remerciais, il ajouta :

— Je suis heureux de rencontrer quelqu'un qui s'intéresse aux plantes... Vous ne devez pas être du pays... J'ai fait autrefois de la

botanique ; les imbéciles d'ici se moquaient de moi, et cela m'a valu dans leur opinion une mauvaise note de plus...

J'avais touché la corde sensible ; notre commun goût pour l'herborisation apprivoisait « Soupe-tout seul » et le rendait expansif.

— Je n'habite pas Juvigny, déclarai-je... Je n'y suis que de passage.

— Je vous en fais mon compliment ! s'écria-t-il. Les indigènes sont incultes, bornés et dénigrants. Ils n'admettent pas qu'on ait de la vie une opinion moins mesquine que la leur et m'en veulent de ne me pas m'être résigné à moisir dans leurs taupinières... Parlez-leur de moi !... Ils me couvriront de ridicule et m'accuseront de tous les vices... Je vaux mieux qu'eux, cependant !... Puisque vous aimez la botanique, revenez quelquefois en causer avec moi... Je vous indiquerai les bons endroits où poussent quelques-unes de nos plantes rares, et vous verrez qu'Hyacinthe Herbelot n'est pas le pleutre qu'on vous a dépeint...

Je profitai de la permission. Peu à peu, une certaine intimité s'établit entre nous, et l'ermite du Petit-Juré poussa la confiance jusqu'à m'inviter à partager son dîner. Ces jours-là, j'avais la précaution d'apporter quelques provisions de bouche; car le menu était des plus sommaires. Herbelot ne vivait que de pain et de légumes; il ne buvait que de l'eau, et l'eau seule, avec un peu de sel, assaisonnait les pommes de terre, les haricots et les poireaux qu'il récoltait dans un potager attenant à sa maison. Il était à son aise, cependant, touchait les loyers de plusieurs maisons qu'il possédait en ville, et on lui connaissait aux environs une ferme qui rapportait un revenu fort honnête. Où pouvait bien passer son argent? Thésaurisait-il ou avait-il quelque vice secret, ainsi qu'on le prétendait charitablement?

Un soir, comme je me rendais chez lui par le grand bois, je fus tout surpris en l'apercevant, à la lisière du taillis, en train de causer avec une paysanne. Son interlocutrice

était jeune et de tournure agréable. Je m'arrêtai un moment à les regarder à leur insu. La jeune femme lui prenait les mains avec effusion, et lui, fouillant ses poches sous sa blouse, en tirait des poignées d'argent et d'or. Je voyais les pièces reluire au soleil couchant et tomber dans le tablier de la dame.

« Ho! ho! pensais-je, « Soupe tout seul » courrait-il la prétentaine et serait-ce dans un creuset de luxure que se fondraient les fermages et les loyers? »

Le rôle d'espion ne m'allait guère et je résolus de me montrer. Dès que les deux interlocuteurs se doutèrent de ma présence, ils se séparèrent, et brusquement Hyacinthe Herbelot vint me rejoindre dans le sentier qui conduisait à sa maison.

— Je gage, me déclara-t-il tout à trac, que vous êtes scandalisé et qu'il vous est venu, à propos de moi, les pires et les plus téméraires soupçons... Comme je me moque du qu'en-dira-t-on, je pourrais dédaigner de me disculper; mais vous êtes sympathique et je ne veux

pas que vous me jugiez de travers... Je vais donc vous ouvrir l'arrière-fond de mon cœur... Quand je vivais dans le monde, j'ai expérimenté que l'argent est le grand agent corrupteur... Il gâte tout, il souille tout : les affections, les consciences, les sentiments d'honneur et de dignité; il mène à toutes les hontes et suggère tous les crimes. Donc, pour rester honnête homme, me suis-je dit, il faut supprimer l'argent, et comme les besoins artificiels que nous créons, nous font, seuls courrir après la fortune, il faut restreindre nos besoins au plus extrême minimum. C'est pourquoi je me suis retiré dans les bois, réduisant les exigences de la vie au strict nécessaire. Et, depuis ce temps-là, j'ai été le plus heureux des hommes. Il me restait cependant un souci : je possédais une certaine fortune, et je ne savais plus que faire de cet argent détesté, dont j'avais appris à me passer... Un moment, j'avais pensé à creuser en secret un trou profond et à y ensevelir cet or qui empoisonne l'humanité... Mais j'ai réfléchi qu'en

ce monde il y avait beaucoup trop de misère et que l'argent pouvait, en certains cas, guérir les maux qu'il avait causés. Alors sans bruit, je me suis mis en quête des soudaines détresses qui se produisaient autour de moi; sans bruit, je les ai secourues; et voilà pourquoi vous avez trouvé tout à l'heure « Soupe tout seul » en tête à tête avec cette paysanne. C'est la femme d'un fermier dont les affaires ont mal tourné, et dont on devait vendre demain le mobilier et les récoltes. Je lui ai donné de quoi clore le bec aux créanciers et aux huissiers. J'agirai de la sorte tant que je pourrai; seulement, je vous prie de m'en garder le secret. Laissez clabauder les gens de Juvigny, et, s'ils vous disent que je suis un ladre vert, ne les détrompez pas... Je tiens à être heureux et à faire des heureux à ma façon...

Hélas! pauvre Hyacinthe Herbelot, heureux, il ne le fut pas longtemps! Pendant la guerre de 1870, Juvigny fut occupé par un régiment poméranien. On avait dénoncé à la *commandatur* « Soupe tout seul » comme un thésau-

riseur, et les Prussiens s'avisèrent de s'installer dans sa maison des bois, sous prétexte de je ne sais quelle réquisition. Herbelot n'était pas endurant : il empoigna son fusil et démolit les deux premiers soldats qui mirent le pied sur sa pelouse. Mais il y avait là toute une compagnie; on s'empara du meurtrier; on le colla au mur de sa maison, et « Soupe tout seul » tomba au pied de ses chèvrefeuilles, avec vingt balles dans le corps.

TITI-LOLO

Titi-Lolo n'avait pas six mois et n'était pas plus gros qu'un chat, lorsqu'un jeune paysan nous l'apporta dans la poche de son veston. Ce garçon prétendait que l'animal était un enfant de sa propre chienne, mais j'ai toujours soupçonné qu'il l'avait « trouvé » par un heureux hasard sur la voie publique. En effet, dans sa petite personne, Titi-Lolo offrait tous les caractères d'une perfection obtenue par une longue sélection ; la joliesse des formes, l'harmonie des lignes, la finesse des attaches indiquaient une race très pure, une provenance aristocratique. Il appartenait à l'espèce « Papillon », mais par une rare pe

ticularité, sa robe moelleuse et douce comme celle de l'angora était d'une belle couleur fauve, qui le faisait ressembler à un écureuil. Il avait du reste la souplesse, la gentillesse et la grâce agile de ce rongeur. Deux yeux noirs très vifs et un petit nez humide et fureteur donnaient à sa physionomie un accent original. Dans sa tête rousse, ornée de deux grandes oreilles mouflues, éveillées et mobiles, on ne voyait tout d'abord que ces trois points noirs : les deux yeux et le nez en truffe. Comme le *Hassan* de Musset :

> Sa petite médaille annonçait un bon coin,
> Il était très bien pris : on eût dit que sa mère
> L'avait fait tout petit pour le faire avec soin...

Son corps svelte, bien proportionné, était terminé par une frétillante queue en panache ; de longs poils soyeux couvraient jusqu'aux ongles ses pattes sèches et élégantes comme celles d'un chevreuil.

Il avait été élevé à la dure chez son père nourricier, où sa pâtée était assaisonnée à

l'eau de vaisselle, et il nous arriva rongé de puces. Mais des soins minutieux et une diète plus substantielle l'eurent vite transformé et habitué au confort de la vie civilisée. Il est devenu rapidement le favori et aussi le maître de la maison. On l'avait appelé « Ami », et c'était le nom qu'il portait fièrement sur une médaille pendue à son cou ; toutefois, aujourd'hui, par suite d'insensibles dérivations amenées par un commerce plus familier, il répond dans l'intimité au nom de « Titi-Lolo ». Comme nous habitons la campagne, il n'est pas asservi à ce régime casanier des chiens de Paris, qu'on descend deux fois par jour dans la rue pour y vaquer « à leurs petites affaires ». Il a à sa disposition un grand clos planté d'arbres où il peut à son gré s'ébattre sur les pelouses. Il y flâne pendant des heures, rongeant des brins d'herbes, flairant le tronc des arbres, s'oubliant sur les buis, observant curieusement le manège des merles et des pies, et développant en plein air sa précoce intelligence.

Intelligent, il l'est supérieurement. Dans sa petite tête remarquablement organisée, les opérations mentales compliquées s'effectuent avec une étonnante rectitude. Chaque jour, nous constatons chez lui des faits de mémoire, d'association d'idées, de raisonnement et de sensibilité qui nous ravissent. Il s'est merveilleusement assimilé les appellations correspondant aux choses ou aux êtres qui l'intéressent, et, grâce à la possession de ce vocabulaire, il converse avec nous, répliquant à nos paroles par un mouvement des oreilles, une inclinaison de tête ou un tournoiement de queue, sachant se faire comprendre par un regard expressif ou un aboiement quasi articulé. Quand il rentre du jardin après sa promenade matinale, on l'a habitué à porter un journal au premier étage, dans la chambre de sa maîtresse. Ce journal il le guette obstinément au bas de l'escalier et ne bouge pas avant qu'on le lui ait remis. Alors, serrant le papier entre ses dents, il s'élance et sur chaque marche ses pattes

sonnent avec un bruit de baguettes de tambour. Il sait parfaitement que cette fonction de porteur de dépêches n'est remplie que le matin, et le reste de la journée il gravit l'escalier tout d'un bond, sans faire halte dans le vestibule. A table, où il prend ses repas en famille, il se tient assis sur un chaise haute et attend patiemment sa pâtée. Tandis qu'on la lui prépare, il ferme les yeux comme pour tromper les ennuis de l'attente, puis, une fois sa pitance avalée, il se couche en rond jusqu'à l'apparition du dessert. Alors — mais seulement lorsqu'on est entre intimes, jamais en présence des étrangers — il monte sur la table et va se poster, avec un regard de convoitise, à côté d'un bocal de biscuits dont il est très friand... Il a parfaitement la notion du juste et de l'injuste, du bien et du mal — notion naturellement relative à sa petite personne — et quand il s'est rendu coupable de quelque méfait, il se couche, les pattes en l'air, les oreilles basses, et son regard piteux semble exprimer le repentir,

invoquer le pardon. Par contre, s'il a été puni injustement, il garde longtemps sa rancune au cœur et boude obstinément pendant le reste du jour.

L'intelligence des animaux, on n'ose plus guère la nier et regarder, ainsi qu'au temps de Malebranche, les bêtes comme de simples machines bien organisées. Mais ce problème psychologique n'en est pas moins grave et gros de conséquences. Si l'animal a une intelligence et s'il n'existe entre celle de l'homme et la sienne qu'une différence de degrés, pourquoi les spiritualistes admettraient-ils la matérialité et la mortalité de l'âme des bêtes, tandis qu'ils réserveraient pour la seule âme humaine le privilège de l'immortalité ? Lorsque, les yeux fixés sur les spirituels yeux noirs de Tili-Lolo, j'admire l'éloquence de son regard, lorsque j'étudie le froncement de ses narines ou le quasi sourire de ses lèvres, la mimique de ses oreilles et de ses pattes ; lorsque nous essayons de nous comprendre et que nous y

réussissons, j'ai peine à croire que nous ne soyons pas faits de la même fraternelle essence. Nos modes d'existence ne me paraissent pas différer extraordinairement, et si les formes de nos corps sont dissemblables, j'ai la presque certitude que nos intelligences respectives sont soumises aux mêmes lois et subissent les mêmes obscures destinées...

Titi-Lolo n'est pas seulement très intelligent, il a beaucoup de cœur. Il sent vivement et aime passionnément. Il est fort amoureux à ses heures ; seulement, comme il est difficile de l'apparier à une chienne de son espèce, il est réduit à se mésallier, et ces unions hasardeuses produisent des résultats médiocres. La dernière fois qu'il a convolé en justes noces, Titi-Lolo a engendré trois chiens sans queue, qui n'ont pas vécu. Heureusement, ses passions n'éclatent qu'à de longs intervalles. Mais, s'il n'est amoureux qu'au printemps, en revanche il aime en toute saison sa maîtresse d'une violente et tendre affection. Quand elle va à Paris et qu'il voit

apprêter la toilette du voyage, il devient nerveux et son anxieux regard demande s'il sera de la partie. Si la réponse est négative, il s'éloigne tout penaud. Pendant la durée de l'absence, il demeure tristement rencogné dans un fauteuil et ne mange que du bout des dents. Il ne se réveille qu'à l'heure ordinaire du retour ; il entend de loin le roulement de la voiture, se précipite au bas de l'escalier et accueille la voyageuse avec des transports, des cris presque humains et des lèchements désordonnés. Si, au contraire, il devine à un geste qu'on l'emmènera, il ne se possède plus de joie ; il manifeste son allégresse par des aboiements impétueux, va chercher le manteau dans lequel on l'emmitoufle — car il est très frileux — et le traîne avec des bonds impatients jusqu'au moment où on le boutonne dans ce vêtement de voyage.

Ses qualités affectives se montrent également dans ses relations quotidiennes avec les animaux qui vivent au logis. Il aime tout particulièrement une chatte noire qu'il a trou-

vée toute petite sous un des massifs du jardin et qu'il a rapportée pitoyablement à la maison. Cette chatte, nommée Manette, lui garde de ce sauvetage une reconnaissance touchante. Tous les matins, quand ils se rencontrent dans le couloir, ils se frottent amicalement le museau. Si la Manette miaule plaintivement, son ami accourt pour la réconforter; en revanche, les jours de purge, quand on force Titi-Lolo à avaler son ricin et qu'il pousse des cris de putois, la chatte vient le consoler et le lèche d'un air de compassion. Avec la seule Manette, Titi condescend à jouer sur la pelouse. Alors ce sont des parties inénarrables. La Manette rampe cauteleusement et guette son compagnon, caché derrière un arbre ; dès qu'il se montre, elle s'élance, la queue en l'air, l'échine courbée, et exécute au-dessus de lui le saut périlleux ; puis tous deux, dans une course folle, se pourchassent à travers les allées et ne s'arrêtent que lorsqu'ils sont fourbus et hors d'haleine.

Un jour, après une promenade avec sa maîtresse, Titi-Lolo s'oublia à vagabonder dans le sentier désert qui longe le mur de son domicile. On le crut rentré, la porte se referma et le malheureux abandonné demeura dehors. Il cria lamentablement, vint mettre le nez contre la porte close, jappa en vain, car cette porte était pratiquée dans une partie du jardin assez éloignée de la maison, et la voix ne porta pas. Imaginez les réflexions et les transes de ce petit chien, peu habitué à sortir seul, et perdu dans cette venelle inconnue, que la nuit commençait à enténébrer. Quelle détresse devait emplir sa petite âme de bête; quelle désespérance l'angoisser à l'idée que ses amis l'avaient jeté à la rue!... Si jamais, tout enfant, vous vous êtes trouvé égaré en plein bois, si, pendant quelque temps, vos appels ont été vains, si vous avez vu peu à peu la futaie s'assombrir et le crépuscule la peupler de fantômes terrifiants, vous pouvez vous rendre compte des épouvantes qui assaillaient l'infortuné Titi-Lolo!

Cependant, à la maison, on s'était aperçu de sa disparition, et une égale inquiétude affolait tout le monde. On allumait des lanternes, on appelait, on fouillait le jardin. Tout à coup nous remarquâmes que la Manette nous avait suivis, et son air affairé nous frappa. Elle se faufilait derrière les massifs qui longeaient le mur de clôture et poussait de temps à autre un bref miaulement interrogatif. Après de longs et prudents circuits, elle s'arrêta enfin près de la porte du fond. Là, les miaulements redoublèrent, plus plaintifs, et, du dehors, un gémissement y répondit. On ouvrit...

Le triste Titi-Lolo grelottait dans l'embrasure, et la Manette se précipita pour le réconforter de ses lèchements.

Ils revinrent tous deux amicalement, côte à côte, et, au milieu de la joie reparue, après cette demi-heure d'anxiété, je me répétais les vers de La Fontaine :

Qu'on m'aille soutenir, après un tel récit,
Que les bêtes n'ont pas d'esprit?...

LA BAGUE DE MARCASSITES

(*Extrait du Journal de la comtesse de Vergnes*)

Floréal, *an II* (*mai* 1794). — Avant-hier, nous avons été transférées de Versailles au Plessis, l'ancien collège de la rue Saint-Jacques récemment affecté au service des prisons. Le trajet s'est effectué par la route qui longe les bois de la Cour-Roland, traverse la plaine de Villacoublay et descend vers Châtenay. Nous étions entassées dans trois mauvaises charrettes et durement cahotées; malgré cela, la saison printanière, étant dans toute sa fraîcheur, je prenais mon mal en patience et respirais avec délices le grand air, dont j'avais été privée depuis des semaines.

La vue de la campagne si verte, des vergers tout blancs d'arbres fruitiers en fleurs, adoucissait mon chagrin. Par la pensée, je me transportais à mon calme ermitage de Gif, d'où j'avais été arrachée, un mois auparavant, en exécution de cette loi des « suspects » qui enjoint aux autorités d'arrêter les nobles, les prêtres, les personnes de toutes classes soupçonnées d' « incivisme », ainsi que les parents ou conjoints d'émigrés. Ce dernier cas était le mien. M. de Vergnes avait jugé à propos d'émigrer, à la fin de 1791 ; mais, en parfait égoïste, il avait résolu de partir seul et de me laisser à Paris, sous prétexte qu'étant femme, et femme de tête, je saurais me débrouiller et sauver de la confiscation le reste de nos biens. Comme il n'y a jamais eu, entre le comte et moi, beaucoup de tendresse, ni même de sympathie, je l'ai vu s'éloigner sans trop de regrets. Néanmoins, une jeune femme — j'ai vingt-huit ans — qui se trouve, en ces temps troublés, abandonnée à elle-même et obligée à mille démarches pour défendre sa

sécurité et sa fortune, n'a pas précisément de quoi se réjouir de sa solitude, et je vivais en de continuelles alertes. Je ne me suis jamais occupée de politique; en octobre 1793, je m'étais retirée dans ma terre de Gif, et là, absolument isolée, je cherchais à oublier les dangers qui me menaçaient et à me faire oublier moi-même. Cela ne m'a pas empêchée, un beau matin, d'être arrêtée, emmenée à Versailles, jetée dans une geôle, et c'est pourquoi me voici, aujourd'hui, en compagnie d'une trentaine de femmes de toutes conditions, écrouée dans cette prison du Plessis, d'où l'on ne sort guère que pour aller à la Conciergerie, et de là au tribunal révolutionnaire.

22 *floréal.* — Le Plessis a été, tout récemment, transformé en prison. Le réduit où je suis logée, au troisième étage, est nouvellement blanchi; les fenêtres sont à demi murées, les vitrages couverts de plâtre. Une couchette, une table et des chaises grossières

composent tout le mobilier. On a donné aux nombreux corridors des noms bizarres; ceux qui règnent le long des cellules des femmes s'appellent le corridor des «Grâces» et le corridor des «Parques». Ceux des hommes, situés au rez-de-chaussée, portent les noms de « Brutus » et de « Scævola ». Le corridor des « Grâces » a été d'abord notre seule promenade. Plus tard, on nous a permis de descendre dans la cour. Nous nous y rencontrons parfois avec des compagnons d'infortune, appartenant au sexe mâle, qui, à prix d'argent, ont obtenu des gardiens de n'être pas enfermés et qui nous saluent courtoisement au passage. Un nègre remplit, à notre étage, les fonctions de geôlier. Dès les premiers jours, je le reconnus pour un certain Dominique, ayant servi comme valet de chambre chez une créole de mes amies; je l'appelai par son nom et lui donnai quelque argent. Touché par cet argument irrésistible, il mit un doigt sur sa bouche et m'engagea tout bas à bien cacher mon or et mon portefeuille :

— Si vous n'y veillez, ajouta-t-il, ils vous voleront tout!

Depuis ce temps il me rend, autant qu'il le peut, de bons offices et il est devenu mon protecteur muet.

6 *prairial.* — Nous vivons en de continuelles transes. On nous a appris que le Plessis est une prison réservée au tribunal révolutionnaire et qu'on ne peut y être enfermé que par ordre de Fouquier-Tinville. Nous savons donc, maintenant, que l'échafaud nous attend et nous ne songeons plus qu'à faire bonne figure devant la mort. Chaque fois qu'une prisonnière est appelée au greffe, un frisson court dans tous nos membres. Hier, la jolie Mlle d'Écouviers nous a été enlevée. Elle nous a dit adieu avec résignation, a distribué son argent et quelques bijoux aux jeunes filles d'émigrés venues avec nous de Versailles, et puis s'est enfuie pour se dérober à nos adieux qui, disait-elle, affaiblissaient son courage. Notre commun malheur nous rend soli-

daires, et l'arrêt prononcé contre l'une de nous semble nous atteindre toutes. Pourtant, malgré ces poignantes anxiétés, on s'habitue aux pires misères. Peu à peu, nous nous sommes familiarisées avec la prison. On se rend des visites, comme si l'on était encore dans le monde. On joue aux cartes, au ballon, aux échecs. Les mœurs, les exigences, les ridicules de la haute société se remontrent ouvertement. On fait toilette, on se poudre, on cherche à plaire. La nécessité de prendre de l'exercice, engage les jeunes gens à se réunir dans la cour. On chante, on joue des proverbes. Je me demande parfois si je rêve, si la mort ne plane plus sur le seuil de cette prison? Les Français oublient et supportent tout; ni souvenir ni avenir ne troublent la plupart d'entre eux... Hier, je me suis surprise à me regarder dans un petit miroir de poche que je dois à la protection de Dominique. J'étais frisée et bouclée à souhait; la poudre donnait plus de fraîcheur à mon teint un peu pâli, plus d'agrément à mes yeux bruns, et

plus de piquant à mes lèvres aux coins retroussés. Je me trouvais presque jolie et je soupirais mélancoliquement en songeant que tout cela ne devait plus me servir à rien...

Messidor, an II. — Chaque jour nous amène de nouveaux prévenus. Parmi les derniers, j'ai remarqué, hier, dans la cour, un homme d'une trentaine d'années, beau de visage, admirablement bien tourné, l'œil vif et caressant, la bouche aimable et spirituelle, ayant avec le roi Louis XV une ressemblance frappante. On m'a dit, qu'en effet, c'était un enfant naturel du feu roi. Il se nomme le chevalier de Chauvry. Une partie d'hombre me l'a donné pour voisin. Sa conversation comme sa figure, est fort séduisante. Il a, dans les manières et dans les yeux, ce magnétique attrait qui est propre aux hommes ayant beaucoup aimé, et qui gagne vite le cœur des femmes. Après le jeu, nous nous sommes promenés ensemble. Il a connu jadis l'un de mes frères; mais point n'était besoin de ce

détail pour nous inspirer une confiance réciproque. Une secrète affinité de goûts et de sentiments nous avait déjà rendus plus expansifs. Il a été, m'a-t-il avoué, compromis dans l'affaire de Catherine Théot, « la Mère de Dieu » ; mais il compte avec assurance, pour être prochainement tiré d'affaire, sur la protection de Robespierre, avec lequel il est en correspondance amicale. Et cette intimité avec l'atroce dictateur, — je rougis presque de le confesser — donne à ce charmant cavalier je ne sais quelle mystérieuse étrangeté, qui me le rend encore plus intéressant.

5 *messidor*. — Ce matin, en rentrant dans ma chambre, j'ai aperçu un bouquet de roses posé soigneusement sur ma table. Mon premier mouvement a été de m'étonner. « D'où venaient ces fleurs ? Qui pouvait les avoir si complaisamment apportées dans ce triste lieu ? » Je me suis assise ensuite en face du bouquet; j'ai approché les roses de mes lèvres, je me suis grisée de leurs opulentes

couleurs et de leur parfum. Une sorte de tendresse voluptueuse m'a dilaté le cœur et je me suis sentie plus allègre. J'ai questionné Dominique. Pour toute réponse, il a cligné de l'œil et d'un geste rapide m'a désigné la cour. J'ai cru comprendre que le mystérieux donateur des roses se promenait en bas. J'ai descendu rapidement les trois étages et, dans un coin ombreux de la cour, j'ai reconnu... le chevalier de Chauvry. Le préau était presque désert, et en m'y voyant entrer, Chauvry est venu au-devant de moi. « Chevalier, demandai-je avec un battement de cœur, est-ce vous que je dois remercier de l'envoi des fleurs qui embellissent ma chambre? — Elles vous ont plu? a-t-il répondu. — Elles m'ont donné le plus vif plaisir que j'aie éprouvé depuis des mois. — Tant mieux! Puissent-elles me rappeler à votre souvenir et vous dire tout ce que je ressens pour vous! » J'ai rougi très fort et je n'ai pas cru devoir le questionner plus avant sur la nature de ce qu'il ressentait. Nous nous sommes

assis dans le coin ombreux et nous avons repris notre conversation de la veille. Seulement, nos propos étaient plus confus, plus entrecoupés de silences gênants. D'autres promeneurs sont arrivés et, comme une indiscrète curiosité nous épiait, nous ne parlions guère que de choses indifférentes ; mais nos regards confondus se chargeaient d'exprimer ce que nous n'osions nous dire... En rentrant je me suis penchée sur les roses et je les ai tendrement et follement couvertes de baisers.

12 *messidor*. — Le chevalier m'aime et je confesse que je l'adore. Pourquoi aurais-je honte de l'avouer? Cet amour-là sera forcément platonique ; la prison où nous sommes ne lui permettra pas de devenir dangereux. Pourtant, quand on est, comme moi, incertaine du lendemain, on a une hâte fiévreuse de savourer de trop courts moments de volupté, et, je le dis bien bas : n'étaient les verrous qui nous séparent dès six heures du

soir, je sens que j'aurais une joie indicible à être toute à mon chevalier. Hier, en me quittant, il a murmuré : « Je crois que je sortirai bientôt d'ici, et mon premier soin, une fois dehors, sera d'obtenir votre mise en liberté. »

15 *messidor*. — Hélas ! il est parti, mon chevalier !... Ce matin, on l'a appelé au greffe pour lui annoncer qu'il était libre. Nous avons pu, grâce à la complicité de Dominique, nous dire adieu au fond d'un couloir désert. J'ai donné à Chauvry une petite bague, dont le chaton, en forme de cœur, est serti de marcassites. C'est le seul bijou qui me reste : « Gardez-la, mon cher trésor, ai-je soupiré, et, si je meurs, portez-la en souvenir de celle qui voudrait se donner tout entière à vous ! — Non, s'est-il écrié, vous ne mourrez pas... Robespierre est tout-puissant... Grâce à lui, dans peu de jours, vous serez libre et nous serons réunis. » Je l'ai serré dans mes bras, nos lèvres

se sont mêlées, puis on l'a appelé et je suis restée seule.

10 *thermidor*, *an II*. — Il se passe certainement quelque chose d'insolite au dehors. Hier, le concierge du Plessis était agité et rêveur à la fois. Les geôliers allaient et venaient sans motif apparent, et, le soir, ils avaient négligé la fermeture de nos chambres. Ce matin, Dominique en entrant s'est écrié : « Robespierre est hors la loi, mais il a pu se dérober aux coups qui le menaçaient ; Couthon, Saint-Just et lui sont maintenant à l'Hôtel de Ville, et les bons patriotes veillent sur eux. » Nous ne savions que penser, nous mourions d'anxiété, quand, dans l'après-midi, on nous apprit que Robespierre venait d'être ramené, mourant, aux Tuileries...

14 *thermidor*. — Dès le petit matin, le greffier est venu m'apporter un mandat de sortie, et, sans me donner le temps de respirer, une heure après, on m'a mise dehors.

J'étais libre et j'avais peine encore à le croire. J'allais par les rues d'un pas chancelant. Mes vêtements plus que mesquins me faisaient presque honte. Ma première pensée fut pour Chauvry. J'avais son adresse, mais je ne voulais pas me présenter chez lui, mise comme une pauvresse. Je gagnai les quais et me trouvai en face des bains de Poitevin. J'y descendis, je me baignai, je me fis apporter à déjeuner; puis, dans un magasin de la rue du Bac, je me procurai des vêtements convenables. Alors, avec un violent battement de cœur, je me dirigeai vers la rue Saint-Honoré, où demeurait le chevalier. Le portier était sur le seuil; je me nomme, je l'interroge. « Ah! ah! citoyenne, murmure-t-il, j'ai justement là quelque chose pour toi. » Il entre dans sa loge et me remet une petite boîte que j'ouvre nerveusement. Elle contenait ma pauvre bague de marcassites. « Comment, dis-je d'une voix étranglée, c'est le chevalier de Chauvry qui vous a remis cette boîte? — Lui-même, répond l'homme en hochant la tête;

il me l'a confiée avant de partir pour le tribunal révolutionnaire... » Je m'appuie, tremblante, au chambranle de la porte, et je balbutie : « Il est au tribunal? — Il n'y est plus, réplique le portier; le citoyen Chauvry a été guillotiné ce matin, avec une demi-douzaine de complices du tyran Robespierre... »

LA LOI PAILLARDEL

Le département de la Haute-Isère est renommé pour la fraîcheur exquise et la verdoyante intimité de ses paysages. J'y avais déniché naguère un village enfoui à mi-côte sous les châtaigniers, arrosé par un torrent qui dévale en pente douce jusqu'à un petit lac où il se déverse. Le village, qui s'appelle Chevaline, se compose d'une trentaine de maisons au plus ; les châtaigniers y répandent une ombre salubre et pacifiante ; le lac, d'un bleu de turquoise, réjouit les yeux. Aussi j'y revenais fidèlement à chaque automne et je m'en arrachais à regret, quand les premières neiges commençaient à blanchir les sommets

des montagnes voisines. A force de m'y voir arriver en août, aussi ponctuellement que les passages de grives, les gens du pays avaient fini par me considérer comme un des leurs. On m'y traitait moins en étranger qu'en hôte familier, et je m'étais fait de nombreux amis à Chevaline et aux entours.

J'y avais notamment lié connaissance avec le député de l'arrondissement, qui possédait quelques biens dans le village et qui se nommait Philibert Paillardel. C'était un grand et robuste garçon, qui frisait la quarantaine, grand marcheur, gros mangeur et très amateur du petit vin blanc qu'on fabrique dans la contrée. Beau parleur et un tantinet solennel dans ses discours, nouvellement élu et ayant à cœur de se montrer digne du mandat que ses électeurs venaient de lui confier, il ambitionnait fort de se faire remarquer à la Chambre. Il était démangé du désir très naturel de se tirer hors de pair et d'attacher son nom à quelque loi utile au pays. Quand nous excursionnions ensemble dans la montagne,

pendant les vacances du Parlement, cette noble visée défrayait le plus souvent nos entretiens et lui inspirait des dissertations assez lourdes, qui m'auraient vite fatigué si je les avais écoutées. Mais j'avais pris le parti de penser à autre chose, tout en ayant l'air attentif. Mon apparente déférence, tandis que son éloquence sonore roulait pareille à l'eau des torrents, m'avait gagné l'affection de Paillardel, et nous étions devenus camarades.

Je possédais aussi à Chevaline de bons amis, moins brillants, moins bavards, et qui, je dois l'avouer, m'amusaient autrement que l'ambitieux député de la Haute-Isère. Leur langage plus terre-à-terre, mais plus naturel aussi, avait ce savoureux accent de terroir qui n'est jamais banal. Je m'intéressais entre autres à un cordonnier qui répondait au nom très plébéien de Grillon. Noir, maigre, hâlé, il travaillait en face de mes fenêtres, dans une échoppe située au rez-de-chaussée d'une vieille maison bâtie au XVIe siècle. Il y vivait tout le jour, tapi obscurément comme l'in-

secte dont il portait le nom et, comme lui, il ne devenait loquace et hilare qu'à la tombée de la nuit. Ce Grillon, casanier et taciturne pendant les heures de soleil, se rattrapait au crépuscule. On l'entendait alors chanter et rire au cabaret du coin où il vidait bouteille, et on l'entendait plus tard encore quand, rentré au logis, la tête chaude et le pas incertain, il courtisait bruyamment son épouse, Mme Grillon.

Celle-ci, petite, d'apparence chétive et d'humeur moutonnière, avait de bons yeux de chien battu. Quand je m'installai à Chevaline, elle était déjà mère de deux filles, mais dans ce pays où les filles ne comptent pas, le cordonnier ne se tint pour satisfait que lorsqu'il eut un garçon, ce qui arriva l'année d'après. Malheureusement, il ne s'arrêta pas en si beau chemin, et, lorsque je revins au mois d'août, je retrouvai la cordonnière dans une situation intéressante.

— Comment ! me récriai-je, encore ?

— Que voulez-vous ? me répondit-elle d'un

ton résigné, en abaissant avec confusion ses yeux sur ses flancs élargis, que voulez-vous, c'est chaque fois qu'il a bu...

Et ainsi, pendant huit ans, je constatai presque à chacun de mes retours une nouvelle grossesse. Le rez-de-chaussée trop étroit grouillait de marmaille. Il y en avait de toutes les dimensions et de tous les sexes. La fille aînée, qui touchait à ses dix ans et qui suppléait sa mère alitée, ne pouvait plus y suffire. Je la rencontrais dans la rue, traînant d'une main un marmot et en portant un autre à bras. Son intelligence précoce était ouverte comme celle d'une petite femme, et, un soir que la Grillonne annonçait qu'elle était de nouveau enceinte, la fillette se hasarda à dire au cordonnier :

— Papa, arrêtez-vous... Je n'en puis plus !

A quoi l'autre répliqua en battant une semelle :

— Bah ! Dieu protège les nombreuses familles !...

A peu près à la même époque, je ren-

contrai le député Paillardel à la chasse. Il avait la mine à la fois solennelle et triomphante. Il me prit le bras et, m'emmenant à l'écart :

— Mon cher, s'écria-t-il comme Iago, je tiens mon idée, elle est engendrée!... Avez-vous remarqué les progrès effrayants de la dépopulation en France?... D'après les statistiques, c'est à peine si les naissances dépassent les décès. Ici même, avez-vous noté les chiffres accusés par les derniers recensements? Nos villages se vident, nos paysans ne font plus d'enfants... Si l'on n'y met ordre, le pays court à sa ruine... Il est donc urgent de chercher un remède... J'y ai réfléchi mûrement et j'ai trouvé... Eurèka! comme disait l'autre... Il faut légiférer contre les célibataires et grever d'un gros impôt ceux qui seront restés garçons passé vingt-cinq ans...

— Les Romains, expliquai-je, y avaient songé avant vous, et ils avaient promulgué la loi « Orba », qui, du reste, ne produisit aucun effet.

— La mienne, déclara-t-il fièrement, la loi Paillardel en produira un !... A la rentrée d'octobre, je déposerai un projet que j'ose qualifier de génial... Tout célibataire réfractaire paiera cinq pour cent de son revenu jusqu'à trente ans, dix pour cent de trente à quarante, et ainsi progressivement de dix en dix années... En outre, à cinquante ans, je les prive de leurs droits électoraux... Il faut que chaque citoyen s'acquitte du devoir social !...

Il glosait là-dessus avec une telle animation qu'il avait presque l'air convaincu.

— A votre place, insinuai-je, je taxerais aussi les ménages sans enfants.

C'était son cas; il rougit et fronça les sourcils.

— Non... Les malins s'en feraient faire par d'autres... Ce serait immoral... une sorte de prime à l'adultère !...

A quelques jours de là, j'eus la visite de mon voisin le cordonnier. Il me parut si penaud et si désolé que je lui demandai sur-

le-champ s'il y avait encore quelque marmot en train.

— Nenni, répondit-il, j'ai un bien autre tracas ; il paraîtrait que notre propriétaire veut restaurer sa maison et en rebâtir quasi une neuve... Je n'ai point de bail et me voilà menacé d'être mis dehors avec mes huit enfants.

— Qui est votre propriétaire?

— M. Paillardel, notre député, et, comme vous êtes bien avec lui, Monsieur, j'ai pensé que vous pourriez peut-être lui parler pour nous...

— Paillardel! m'écriai-je ; en ce cas, vous pouvez dormir sur vos deux oreilles... Il a d'excellentes raisons pour ne point vous tarabuster... Je n'aurai qu'un mot à dire et il vous laissera tranquille.

En effet, dès mon retour, j'allai trouver Paillardel à la Chambre... Du plus loin qu'il m'aperçut, il accourut, et me serrant les deux mains avec effusion :

— Ça marche, mon cher, s'exclama-t-il ;

la Chambre a voté l'urgence; on a nommé une commission pour examiner mon projet et la majorité m'est favorable... Avant peu, la loi Paillardel sera votée.

— Tous mes compliments, repartis-je, et, puisque je vous vois en si bonnes dispositions, j'en profite pour vous recommander un de vos locataires de Chevaline qui est digne de tout votre intérêt.

Je lui exposai la requête du cordonnier et j'ajoutai :

— Il a d'autant plus droit à vos égards qu'il est père de huit enfants...

— Je le sais, dit-il d'un air distrait; sa marmaille a mis mon rez-de-chaussée en piteux état... Mon cher ami, je suis désolé, désolé... Mais il m'est impossible de garder ces gens-là.

— Voyons, Paillardel, réfléchissez !... Huit enfants !... Vous qui voulez favoriser la population, il faut vous montrer logique. D'ailleurs, si quelqu'un de vos adversaires ou si un journaliste grincheux était instruit de

votre refus, vous auriez maille à partir avec la presse et cela vous mettrait en mauvaise posture.

Les lèvres se plissèrent et il devint rêveur :

— Vous avez peut-être raison, murmura-t-il ; d'ailleurs, les pères prolifiques doivent être récompensés de leurs fructueux efforts. Écrivez à votre homme que je le logerai gratis, lui et ses huit enfants, dans une autre maison que je possède au bout du village.

Je le remerciai et me hâtai de rassurer mon ami le cordonnier.

Lorsque, aux vacances, je revins à Chevaline, la « loi Paillardel » n'était pas encore votée, mais elle faisait du tapage dans les journaux, et plus d'un collègue enviait la chance du député de la Haute-Isère. Dès mon retour, je me fis indiquer le nouveau domicile des Grillon, et ma première visite fut pour eux. Dès l'abord, je constatai que la libéralité de Philibert Paillardel ne le ruinerait pas. Le logis concédé était une masure lézardée, cou-

verte d'un méchant toit de chaume et située à proximité d'un pré marécageux. A l'une des fenêtres basses, j'aperçus le cordonnier qui battait mélancoliquement une semelle racornie.

— Comment va, mon brave? lui demandai-je. Et la petite famille augmente-t-elle toujours?

— Ça ne serait pas à souhaiter, répliqua-t-il en hochant la tête ; vous voyez l'housteau !... Le toit ressemble à un parapluie percé, et, par le mauvais temps, l'eau gicle jusque dans notre lit.. Ce n'est pas engageant ; la bourgeoise y a attrapé des rhumatismes... C'est fini de rire, allez, et chez nous on ne songe plus à la bagatelle !

LE CLOCHER DE VIRELOUP

Vireloup était une pauvre paroisse de trois cents âmes, enclavée au beau milieu des bois du Châtillonnais. Six bonnes lieues de pays séparaient de la ville la plus voisine cet obscur village composé d'une cinquantaine de masures, blotties au fond d'une combe très âpre, comme des ouailles au creux d'un pâtis. Perchée un peu à l'écart sur un tertre, l'église, datant du XIIIe siècle, semblait un vieux berger trapu et voûté, veillant sur ce troupeau endormi. Derrière les maisons, quelques arpents de vergers, de seigles et de chenevières revêtaient les flancs de la combe, puis la forêt commençait immédiatement et

s'étendait, touffue et profonde, à cinq lieues aux entours. L'endroit avait une mine si revêche et si peu hospitalière, que les loups eux-mêmes, prétendait-on, tournaient le dos et détalaient en l'apercevant, — d'où, sans doute, ce nom de « Vireloup » donné au hameau.

Le curé desservant de cette paroisse, M. Onésyme Perdriset, était un prêtre naïf et fervent, une âme simple, digne des temps évangéliques. Fluet, élancé ainsi qu'un jeune baliveau, vêtu d'une soutane élimée qui flottait sur son corps maigre, il avait une honnête figure moutonne, dont les deux yeux rêveurs, d'un bleu très pur, corrigeaient heureusement l'expression un peu gobeuse. On l'avait nommé à Vireloup aussitôt après son ordination et on l'y avait oublié. Depuis tantôt vingt ans, il catéchisait de son mieux ses paroissiens, gens de peu de foi, à demi sauvages, qui, de père en fils, travaillaient de leur état de bûcheron dans la forêt et y pratiquaient de plus trois ou quatre métiers dont

le plus avouable était encore celui de braconnier.

Si l'abbé Onésyme Perdriset vivait humblement et se trouvait satisfait de son obscurité, il n'était pas cependant dénué de toute idée ambitieuse. Il en avait une qui le tracassait nuit et jour et le dominait tout entier : — il voulait rendre à sa vieille église paroissiale la solide beauté architecturale qu'elle possédait jadis, à l'époque où les moines de l'abbaye de Cîteaux l'avaient élevée en l'honneur de leur glorieux abbé saint Bernard. Déjà, en ébréchant fortement son modeste patrimoine, il avait pu restaurer la nef romane. Mais maintenant la flèche menaçait ruine. Les gelées et les pluies du dernier hiver venaient de lézarder grièvement les murs du clocher. Il n'était que temps d'appeler les maçons et les charpentiers à la rescousse, sans quoi la noble construction romane s'effondrerait piteusement un de ces matins, dans l'enclos du cimetière... Mais comment faire ? Le tronc de l'église était vide

et l'abbé logeait le diable dans sa bourse. En cette navrante conjoncture, inutile de songer à demander des subsides au Conseil municipal de Vireloup. Outre que la commune était aussi pauvre que son curé, la municipalité se piquait de radicalisme et repoussait par principe les plus justes requêtes de l'abbé Perdriset. Les quêtes tentées aux jours de fêtes carillonnées ne produisaient généralement que des sommes insignifiantes, et encore en fallait-il déduire les pièces démonétisées dont se débarrassaient des paroissiens indélicats. Quant aux familles aisées du voisinage, elles se montraient peu donnantes, et l'état lamentable de la fameuse flèche de Saint-Bernard les laissait à peu près indifférentes. Il y avait bien, tout là-bas, à l'extrême lisière de la forêt de Maisey, un ancien prieuré, nommé la Roselière, qui était habité pendant l'été par une dame de Paris, dont on vantait la fortune et la générosité ; mais l'abbé, très timide, n'avait jamais osé s'aventurer jusque-là pour solliciter le bon vouloir

de cette étrangère, qui n'était pas sa paroissienne.

Il ne savait même pas que la châtelaine de la Roselière s'appelait Madeleine Saint-Saulieu, et l'eût-il su, que ce nom ne lui eût rien appris. Enfoui depuis de longues années dans sa solitude de Vireloup, ne lisant d'autres journaux que *la Semaine religieuse* et les *Annales de la Propagation de la Foi*, il ignorait ce qui se passait dans le monde profane et surtout dans le monde parisien. Il ne se doutait donc pas que la propriétaire actuelle de la Roselière n'était autre que la fameuse comédienne Madeleine Hubert, dite Saint-Saulieu, dont les éclatants succès au théâtre étaient aussi nombreux que les prouesses galantes. Du reste, dans le pays, la plupart des gens n'étaient guère plus éclairés que lui sur ce point, car, lorsque Madeleine Hubert venait en villégiature dans ce pittoresque domaine que lui avait légué l'un de ses amants, elle s'évertuait à y mener une vie aussi calme qu'exemplaire, à y oublier les

agitations de son existence théâtrale et à y jouer le rôle d'une honnête bourgeoise tout occupée de bonnes œuvres.

Un matin de septembre, l'abbé Onésyme Perdriset, de plus en plus tourmenté par le piteux état de son clocher, se décida à tenter un grand coup et à aller quêter pour son église dans les bourgs riverains de la forêt. Il se ceignit les reins, empoigna sa canne de houx et partit dès l'aube, afin de traverser le bois aux heures fraîches. « Qui sait? se pourpensait-il, la Providence me fera peut-être cette fois rencontrer quelque belle âme bien pieuse et bien riche, qui se laissera toucher et m'ouvrira largement son escarcelle? » Son début ne fut pas heureux. Sur deux ou trois portes auxquelles il vint frapper, une au plus s'entrebâilla, et encore, dès qu'il eut exposé sa requête, se hâta-t-on de l'éconduire avec d'aimables paroles et une très légère aumône. Vers le soir, recru de fatigue, le cœur triste et l'estomac creux, il arriva en vue du village de Maisey, dont les toits fumaient dans le

crépuscule. Une petite pluie qui tomba soudain lui fit hâter le pas et il gagna lestement l'auberge où il demanda à souper.

— Ma fi, monsieur le curé, vous tombez mal, lui dit l'hôtesse, je viens de cuisiner tout ce que j'avais pour une cliente qui dîne là-haut et qui a dévalisé mon garde-manger... Mais tout peut encore s'arranger... Je vas lui demander si elle consentirait à partager son dîner avec vous... C'est la propriétaire de la Roselière, Mme de Saint-Saulieu. Elle est bien mignonne et accueillante et elle ne refusera pas quand elle saura qui vous êtes...

Elle grimpa vivement au premier étage, tandis que le tremblant curé se morfondait dans la cuisine, fort inquiet de la figure qu'il ferait devant cette noble et vénérable dame..

Il fut tiré de son anxiété par une voix argentine et sonore, qui s'écriait du haut de l'escalier :

— Mais comment donc ? Je serai enchantée de partager mon menu avec M. le curé de Vireloup... Montez donc, monsieur l'abbé,

et vous, madame Sauceret, apportez vite un second couvert !...

Le curé entra et fut tout d'abord ébloui : près de la cheminée flambante, la table était dressée et sur la nappe, à la lueur de quatre bougies, un odorant rôti de perdreaux fumait entre une truite saumonnée et un buisson d'écrevisses. Mais, ce qui l'émerveilla plus encore, ce fut l'aspect de Mme de Saint-Saulieu, qui s'était levée pour le recevoir. Grande, blonde, avec des cheveux tout bouclés, des yeux qui paraissaient presque noirs, un teint presque blanc et un éclatant sourire, elle semblait moulée dans sa robe de serge crème, dont le corsage, très échancré, dégageait la nuque et laissait à découvert la naissance du cou. Toujours souriante, Madeleine indiqua au desservant une chaise en face d'elle et lui dit, de sa voix au timbre d'argent :

— Asseyez-vous, monsieur le curé, nous allons faire la dînette.

Le pauvre abbé ne s'était jamais vu à pareille fête. Il s'attendait à trouver dans la

propriétaire de la Roselière une dame un peu mûre, plutôt austère, engoncée jusqu'au cou dans une robe aux couleurs éteintes; semblable, en un mot, aux autres châtelaines du voisinage; et Mme de Saint-Saulieu avait l'air d'une fée ou d'une princesse. Saint Bernard avait-il donc entendu ses prières, et cette blanche et brillante personne était-elle la bienfaitrice mise sur son chemin par la Providence?... Assis sur l'extrême bord de sa chaise, très intimidé, il baissait les yeux, répondait à peine aux saillies aimables de la dame et mangeait du bout des dents.

— Monsieur le curé, dit la comédienne, vous paraissez tout triste... Qu'avez-vous donc qui vous tracasse?

— Hélas! oui, Madame, je suis triste, répondit l'abbé Perdriset, dans la simplicité de son cœur; j'ai un gros tourment...

Et, tout d'un trait, il lui conta d'une façon touchante l'histoire de son clocher en ruines, la pénurie de son église, le néant de ses ressources.

— N'est-ce que cela? s'écria-t-elle d'un ton dégagé, combien vous faudrait-il pour rebâtir votre clocher?

— Beaucoup d'argent, Madame... Cinq mille francs au bas mot, peut-être même six mille...

Un joli rire courut dans les yeux de Madeleine, et, servant au curé une aile de perdreau, elle reprit d'une voix compatissante :

— Eh bien! monsieur l'abbé, rassurez-vous et dînez en paix... Je vous trouverai ça, moi, et avant Noël, vous aurez de quoi vous payer un clocher dans les grands prix!

— Hein? s'exclama-t-il, ébahi. Si vous faites cela, Madame, je demanderai pour vous, dans mes prières, toutes les bénédictions du Ciel...

— Demandez, monsieur le curé, j'en ai grand besoin... En tout cas, comptez sur moi!

Le dîner achevé, ils se quittèrent bons amis, et l'abbé Perdriset retourna ragaillardi à son presbytère.

Peu de temps après, Madeleine Hubert, dont le congé tirait à sa fin, rentra à Paris. Elle y reprit sa vie de théâtre et de plaisirs; mais elle n'oublia pas sa promesse. A chacun de ses adorateurs — et elle en changeait souvent — elle faisait verser comme entrée de jeu une cinquantaine de louis, destinés, disait-elle, à une bonne œuvre. Au plus fort de ses galants déduits, on l'entendait murmurer : « Allons-y : ce sera pour la cloche ! » Et l'heureux personnage auquel elle accordait ses bonnes grâces n'y comprenait rien... Une nuit, étant en tête-à-tête avec le duc de D..., elle se mit à pouffer de rire; et, comme le grand seigneur, interloqué, lui demandait la cause de cette intempestive gaieté : « Ah ! s'écria-t-elle, si le curé de Vireloup savait comment je lui bâtis son clocher ! »

Quelques jours avant Noël, les gens de Vireloup virent un coupé s'arrêter devant le presbytère, et Mme de Saint-Saulieu, tout emmitouflée de fourrures, entra en coup de vent chez l'abbé Perdriset :

— Monsieur le curé, dit-elle avec son plus embobelinant sourire, j'ai tenu ma parole...

Elle tira de son sac brodé une liasse de billets bleus et les tendit au desservant, qui n'en croyait pas ses yeux :

— Voici dix mille francs... Avec cela, vous aurez de quoi vous donner la cloche, le clocher et même quatre clochetons tout autour...

— Mon Dieu ! mon Dieu ! bredouilla l'abbé Perdriset... Comment pourrai-je assez vous remercier ? De quelles ferventes actions de grâces payer vos bienfaits ?

— Le plaisir d'avoir contribué à une œuvre de piété sera ma meilleure récompense... Au revoir, monsieur l'abbé. Ne m'oubliez pas dans vos prières !

— Un instant, chère dame, insista le curé en la retenant. Permettez-moi au moins, en souvenir de cette bonne action, de faire graver sur la première pierre du clocher les nom et prénoms de notre bienfaitrice !... Ayez la bonté de me les indiquer exactement...

— Jamais de la vie ! répliqua-t-elle en riant. N'est-il pas dit dans l'Évangile : « Votre main droite elle-même ne doit pas savoir ce qu'a donné votre main gauche ?... » Et dans cette affaire, monsieur le curé, comme tout le bien vient de la main gauche, le mieux est qu'il reste ignoré...

Là-dessus, avec un joli geste, elle ramassa ses jupes et remonta dans son coupé qui disparut à la lisière du bois, tandis que l'abbé Perdriset murmurait en serrant les billets bleus :

— C'est tout de même une pieuse et excellente dame ! Mais que diantre a-t-elle voulu dire avec sa main gauche ?...

LE KIOSQUE

Un soir de novembre 189..., Evre Montroyer, député de Saône-et-Marne, sortait de la Chambre après une laborieuse séance où il avait discouru brillamment sur le privilège des bouilleurs de cru, et où il venait d'être nommé membre de la Commission du budget. Il se trouvait donc dans une heureuse disposition d'humeur. Grisé de son succès, il longeait nonchalamment le boulevard Saint-Germain et songeait avec une intime satifaction au bel effet que son discours produirait sur les électeurs de son arrondissement.

On était à cette heure d'entre chien et loup, propice à la songerie. L'été de la Saint-Mar-

tin avait ensoleillé la journée, et, au-dessus des toits, des étoiles tremblotaient doucement dans le ciel vaporeux. Suivant le fil de son rêve, Evre Montroyer se plaisait à errer rétrospectivement dans les sentiers du passé et calculait, non sans une pointe d'orgueil, le chemin parcouru depuis le temps où, fils de petits bourgeois désargentés, il avait quitté sa province pour aller prendre ses inscriptions de droit à Paris. Il voyait encore l'inélégante et lourde malle, garnie de crins durs comme une brosse, qui contenait son mince bagage d'étudiant. Quels miracles d'économie il lui avait fallu faire, pendant ses trois ans d'École, pour maintenir son budget en équilibre! Et, au retour dans sa ville natale, quels efforts de volonté pour se créer une situation et gravir un à un les bâtons de l'échelle sociale; quels froissements d'amour-propre aussi et quelles capitulations de conscience! Les événements, à la vérité, avaient aidé à son mérite et servi son ambition. Grâce à un riche mariage, il s'était fait nom-

mer conseiller général de son canton. Puis, après 1870, ses concitoyens l'avaient envoyé siéger à la Chambre. Depuis lors, enchantés de son éloquence et de sa sollicitude pour leurs menus intérêts locaux, ils l'avaient constamment réélu. Aujourd'hui, le petit étudiant besogneux de 1865 était devenu quasi un personnage. A cinquante-six ans, orateur disert, chef de groupe influent, il se trouvait en passe de figurer dans l'une des prochaines combinaisons ministérielles. Il y avait, malheureusement, un revers à la médaille : sa femme était laide, vulgaire et horriblement jalouse. Il la redoutait comme le feu et, la crainte étant le commencement de la sagesse, cette peur des scènes domestiques l'obligeait à marcher droit dans le sentier de la vertu et à mettre une martingale à son cœur. Aussi passait-il parmi ses collègues du Parlement pour une sorte de doctrinaire, cuirassé d'austérité et intraitable sur le chapitre des mœurs.

Il flânait ainsi, enfoncé dans sa rêverie, quand son odorat fut tout à coup réjoui par

une bouffée d'odeurs printanières, et, en même temps, une voix féminine psalmodia près de lui : « La violette ! la belle violette ! » Il releva la tête et distingua au coin d'une porte une femme déjà mûre, assise à côté d'un grand panier plein de giroflées et de violettes. Comme il était content de sa journée, l'idée lui vint de fleurir sa boutonnière ; il s'approcha du panier, choisit dans le tas un bouquet de cinq sous et le flaira sensuellement. Tandis qu'il fouillait dans sa poche pour solder son emplette, le stationnement d'un omnibus éclaira brusquement la marchande. C'était une femme grassouillette, de taille moyenne, tête nue, avec d'abondants cheveux gris frisottants et de beaux yeux d'un bleu violet. Malgré l'empâtement du visage, les traits étaient restés fins, la bouche avait encore de la fraîcheur et on devinait que, trente ans auparavant, la fleuriste avait dû être très séduisante. Tout en payant son bouquet, Evre en faisait la réflexion, et, presque simultanément, il se disait aussi :

« C'est curieux, j'ai déjà vu cette figure-là. »

— Tenez, ajouta-t-il tout haut, voici vos cinq sous !

La marchande avait tressailli au son de cette voix d'homme et elle regardait son client plus attentivement. Au bout de quelques secondes, un sourire courut dans ses yeux et sur ses lèvres, puis elle murmura :

— Tiens, c'est M. Montroyer !... Vous ne me reconnaissez pas?... Céline... Céline Guirlet...

— Céline !

Cette fois il se rappelait... La marchande de violettes était une de ses payses. Il l'avait connue jeune et jolie fille, lui avait fait la cour et l'avait eue pour maîtresse lorsqu'il préparait sa licence.

— Hein ! continuait Céline Guirlet en riant, je vous parais un peu décatie... Dame, il y a bientôt trente ans qu'on ne s'est vu !...

— Comment, c'est vous ?... répliqua le député un peu embarrassé, mais vous étiez modiste, autrefois...

— Et vous me retrouvez bouquetière... Que voulez-vous ? Les chapeaux n'allaient plus... Et puis, j'ai eu la guigne... D'ailleurs, j'ai toujours aimé le changement... Souvenez-vous de la première fois que nous nous sommes vus... J'étais marchande de tabacs... Et vous ? vous êtes dans les honneurs, député, à ce qu'on m'a dit ?...

— Oui, Céline, à votre service.

— Ce n'est pas de refus... Voyez-vous, j'ai une ambition... Au lieu de vendre mes fleurs sous une porte, par tous les temps, au risque d'attraper un mauvais rhume, je désirerais être logée dans un kiosque, un kiosque de la Ville... Mais c'est pas un endroit pour vous entretenir de mes affaires... Si vous le permettez, j'irai un matin vous en parler chez vous...

— Non, interrompit vivement Montroyer, pas chez moi... Venez, un après-midi, me demander à la Chambre ; nous serons plus à l'aise pour causer et, si je puis vous être utile, je m'y emploierai de mon mieux.

— C'est ça... A bientôt, et bien contente de vous avoir revu, monsieur Evre... Tout de même ça me fait un drôle d'effet de vous appeler « Monsieur » !

Elle s'était levée, une lueur humide brillait dans ses beaux yeux, et elle lui tendait timidement une main demeurée petite et nerveuse. Il se hâta de la serrer, puis s'esquiva. Mais, tandis qu'il poursuivait sa route, par cette nuit de novembre tiède et étoilée, les fantômes de sa brève et lointaine jeunesse se levaient mélancoliquement devant lui. Il revoyait la calme rue de sa petite ville où, dans un étroit bureau de tabacs, Céline Guirlet lui vendait des cigares. — Elle avait alors dix-huit ans, un blanc profil de vierge, des yeux bleu pervenche et des cheveux bruns plaqués en bandeaux sur les tempes. Il l'approvisionnait de romans et en profitait pour lui couler à l'oreille de chaudes déclarations. — Plus tard, il l'avait retrouvée au Quartier Latin, tirant l'aiguille dans un atelier de modistes. A Paris, elle s'était fortement éman-

cipée et n'avait plus de vierge que le profil. Mais avec quelle joie elle avait profité de sa liberté pour se donner à lui! Quelle charmante maîtresse, toujours de bonne humeur, prenant la vie avec la légèreté d'un oiseau et s'amusant à peu de frais! Il se rappelait leurs grandes soirées de plaisir, quand elle venait le rejoindre au fond d'une crèmerie de la rue de Vaugirard, portant dans un carton à chapeau des bottines d'étoffe qu'elle chaussait pour aller à l'Opéra-Comique entendre *Haydée*, aux troisièmes galeries. Ils s'en revenaient à pied, serrés l'un contre l'autre, et soupaient d'une tasse de chocolat... Céline représentait pour Montroyer les courtes saisons, où il avait été jeune. Toute la poésie de ses vingt ans avait tenu dans cet étroit carton à chapeau que la modiste trimballait à travers les rues du Quartier. Après, il était devenu prématurément vieux et l'ambition lui avait desséché le cerveau...

Ces souvenirs lui embaumaient le cœur en même temps que l'odeur printanière

des violettes lui montait à la tête. Le charme dura vingt-quatre heures, puis s'évapora. Les luttes parlementaires le ressaisirent et l'étourdirent. Il ne pensait déjà plus à la marchande de fleurs quand, à huit jours de là, au beau milieu d'une discussion orageuse, un huissier vint le prévenir qu'une dame le demandait. Il lut sur un chiffon de papier le nom de Céline et sortit en maugréant.

Elle l'attendait sur une banquette et, du plus loin qu'elle l'aperçut, elle s'avança vers lui. Dans la froide lumière du grand jour, elle lui parut fagotée et beaucoup plus vieille que l'autre soir, à la lueur fuyante des voitures. Tandis qu'elle lui expliquait longuement d'une voix essoufflée par un commencement d'asthme, pourquoi elle désirait un kiosque, il semblait à Montroyer qu'on les dévisageait curieusement tous deux, et il en était agacé.

— La Préfecture n'a rien à vous refuser, disait-elle en lui posant familièrement la

main sur le bras... J'ai la poitrine délicate et le médecin prétend que si je continue à vendre en plein air, j'y attraperai ma mort... Soyez aimable, monsieur Evre, faites cela pour une ancienne amie...

Montroyer était resté très provincial. Il se croyait épié par les journalistes épars çà et là et se voyait déjà en butte aux plaisanteries des échotiers. Il se hâta de congédier avec de belles promesses la bouquetière, qui fixait sur lui des yeux tendres, puis il regagna la salle des séances, où, dans un brouhaha infernal, les mots de « vendus », « calotins », « panamistes » pleuvaient aussi dru que ces paroles dégelées, entendues jadis par Pantagruel.

Il avait totalement oublié Céline et sa requête, lorsque, quelques semaines après, il reçut d'elle une lettre où elle lui rappelait sa promesse : « Avez-vous pensé à moi? » écrivait-elle, « je ne puis m'imaginer que vous n'ayez pas gardé un pauvre souvenir du bon temps passé... Tâchez de m'obtenir mon

kiosque, croyez-moi, il n'est que temps... »

Alors, il eut honte de sa négligence et se reprocha son manque de cœur. Précisément, il venait de rendre service au préfet de police, et celui-ci ne demandait qu'à lui être agréable. Montroyer courut à l'Hôtel de Ville, fit feu des quatre pieds, et triompha de l'inertie des bureaux. Au bout de huit jours, on l'avisa que la cause était gagnée et que la « demoiselle Guirlet » pourrait, dès le lendemain, occuper le kiosque qu'on lui avait accordé en plein boulevard.

Evre avait conservé l'adresse de Céline, qui demeurait rue Guisarde. Le matin même, avant la séance, il voulut lui porter la bonne nouvelle et se fit conduire à son domicile. Elle habitait tout au haut d'une vieille maison à mine suspecte. Quand il eut grimpé cinq étages et heurté à une porte numérotée qu'on lui avait désignée, une voix inconnue lui cria d'entrer. Il poussa l'huis et resta stupéfié au seuil de la mansarde. Dans une encoignure, sur un mauvais lit de sangle, Céline

haletait dans les bras d'une voisine. Elle était affreusement amaigrie et changée. On ne retrouvait plus de son ancienne beauté que ses yeux bleus brûlés par la fièvre.

Au bruit de la porte entr'ouverte, elle se tourna vers le visiteur et le reconnut :

— Ah ! bégaya-t-elle en essayant de sourire, c'est vous, monsieur Evre?...

— Oui, ma chère enfant, je suis heureux de vous informer que le kiosque est accordé et que vous pourrez y entrer demain...

Elle haussa imperceptiblement les épaules et balbutia

— Trop tard !... C'est fini... Je l'ai attrapée, la fluxion de poitrine... Merci tout de même !

L'oppression lui coupa la parole, elle ferma les yeux et sa tête retomba sur l'oreiller. Montroyer s'approcha de la voisine, lui glissa dans la main un billet de cent francs, et demanda si on avait appelé un médecin...

— C'est inutile, dit cette femme, elle est à bout, je m'y connais... Elle va passer... L'argent servira pour l'enterrement.

Céline entrait, en effet, en agonie et elle expira une demi-heure après.

Le député redescendit le lugubre escalier. Il sentait en lui un remords et un navrement. Il regagna sa voiture, et, à travers les rues, où tombait le brouillard, il retourna à la Chambre. On continuait à discuter le budget, et de nouveau dans la salle des séances, au milieu du vacarme, les mots de « vendus », « calotins », « voleurs » pleuvaient de plus belle, comme pour mieux démontrer la vitalité énergique du régime parlementaire.

VILLA GIACINTA

La vue d'une glycine dont les grappes épanouies se balançaient, longues et molles, au-dessus d'un mur de clôture, a soudain évoqué pour moi le lac de Côme et un site printanier des environs de Bellagio ; une longue et large pelouse qui part de la route de Civenna, court entre deux terrasses jusqu'à un village de pêcheurs perché au-dessus du lac, et aboutit à la villa Giacinta, dont on aperçoit la blanche « loggia » entre des massifs de platanes. Les murs des terrasses étaient en avril tapissés de glycines en fleurs et, pendant un bon kilomètre, la pelouse qui les séparait allongeait son tapis vert semé de boutons d'or. Cette jeune verdure, mariée aux tendres

nuances des grappes d'un lilas mauve, donnait une impression de renouveau qui vous réveillait le cœur. Il s'en exhalait une amoureuse odeur de sève remontante. Ce fut là qu'un soir de mai 188... mon ami Urbain rencontra pour la première fois la contessina Laura Taccioli, qui habitait la villa Giacinta.

Urbain était un peintre qui faisait son voyage d'Italie. Le délicieux paysage de Bellagio avait enthousiasmé ses vingt-cinq ans, et il avait résolu de séjourner au bord de ce lac merveilleux dont les eaux bleues et les verdures fleuries le retenaient comme d'enchanteresses sirènes. La contessina vivait depuis plusieurs mois séparée du comte Taccioli, qu'elle n'aimait guère et que le Gouvernement italien avait chargé d'une mission en Égypte. Encore qu'elle ne regrettât que modérément ce mari absent, elle avait jugé convenable, pendant ce veuvage momentané, de se retirer à la villa Giacinta où elle commençait à s'ennuyer ferme. Elle entrait à peine dans sa vingt-quatrième année et elle était

jolie : deux conditions qui n'aident guère une femme à supporter stoïquement la retraite et à se contenter des honnêtes plaisirs que donne le spectacle de la belle nature, même quand cette nature possède le charme de Bellagio. Lorsqu'après avoir contemplé les arbres, les montagnes et l'eau bleue, Laura se regardait dans son miroir, elle trouvait que sa beauté valait celle du lac et qu'il était vraiment dommage qu'elle s'épanouît dans la solitude. La contessina était élancée et svelte comme une Diane chasseresse ; ses cheveux frisottaient autour de son front en d'abondantes boucles châtaines ; ses yeux bruns étincelaient ; l'ovale de son visage, les lignes de sa bouche offraient avec les Vierges de Luini cette ressemblance qu'on rencontre souvent chez les Milanaises. Elle était sensuelle et aimait d'autant mieux le plaisir que, sur ce point, son mari ne l'avait jamais gâtée : deux raisons de plus pour que l'isolement lui pesât. Il lui eût pesé davantage encore si elle n'eût été retenue par

la crainte de la damnation éternelle; mais, étant fort pieuse, elle tâchait de se consoler en offrant à Dieu son ennui et en le priant de la défendre contre les tentations.

Donc, ce soir de mai, elle revenait précisément d'une station à l'église Santo-Giovanni, lorsque non loin de chez elle, elle remarqua mon ami Urbain assis sur son pliant et brossant une étude de la villa Giacinta, toute blanche au milieu des platanes, dont les lueurs du couchant rougissaient les cimes.

Pour peindre, Urbain s'était posé sans façon au beau milieu du chemin, de sorte qu'en passant Laura dut le frôler des plis de sa robe. Il se leva brusquement et, clignant ses yeux éblouis, murmura quelques mots d'excuse, en devinant dans la belle promeneuse cette comtesse Taccioli dont il avait entendu parler. Laura, de son côté, jetait un rapide coup d'œil sur l'étude et sur le peintre. Ce jeune homme brun, bien découplé, à la mine franche et aux yeux d'un bleu foncé, lui fut sur-le-champ sympathique. Elle coupa

court aux excuses en louant le paysage ébauché et en déclarant qu'elle était heureuse que le site de sa villa eût si bien inspiré l'artiste. Elle ajouta que certains coins des jardins de Giacinta foisonnaient en motifs d'étude intéressants et qu'elle donnerait des ordres pour que le peintre y eût un libre accès.

Comme vous pensez, mon ami usa de la permission et à plusieurs reprises, les jours suivants, la contessina et Urbain eurent l'occasion de se revoir dans les allées de Giacinta. Ces rencontres, qui ne semblaient nullement préméditées, établirent insensiblement entre eux la plus douce intimité. Avec une grâce familière, Laura Taccioli interrogeait l'artiste sur son passé et ses projets d'avenir; devenue plus confiante à mesure, elle lui laissait à son tour entrevoir ses tristesses et ses ennuis. Le printemps fit le reste et, un beau soir, tandis que la puissante mélodie des rossignols montait dans les magnolias de la villa, tous deux s'avouèrent qu'ils s'aimaient.

— Oui, soyez mon ami, murmura ingénu-

ment la contessina, j'ai besoin de sentir près de moi une amitié tendre et consolante... Jurez-moi que cette amitié restera aussi pure que brûlante, et que nous ne ferons jamais le mal...

En même temps, la pieuse et scrupuleuse Laura se promettait *in petto* qu'elle saurait maintenir une infranchissable barrière entre les exigences possibles de mon ami et la faiblesse de sa chair féminine.

Mais quand on a mis un pied sur le chemin de l'amour, peut-on jamais déterminer d'avance le nombre de pas qu'on y risquera et le point précis où l'on pourra s'arrêter ? En pareille aventure, les plus sages s'exposent aux mêmes dangers que les plus téméraires, et nos deux amoureux en firent l'humiliante expérience.

Un soir que, touchée par les protestations du peintre, elle lui avait généreusement abandonné sa main. Laura fut toute surprise de se complaire dans cette étreinte prolongée et se trouva ensuite moins forte pour se

défendre contre de plus vives effusions. Le lendemain, Urbain sollicita de nouveau l'abandon de sa main et elle n'osa la lui refuser. Il lui sembla que sa volonté se fondait à la chaleur de cette caresse ; peu à peu le jeune homme attirait à lui la contessina et tout à coup posait ses lèvres sur les paupières palpitantes de la jeune femme. Elle resta d'abord étourdie par ce baiser non prévu et si doux, puis brusquement s'éloigna honteuse et fâchée. Mais Urbain lui prouvait éloquemment qu'elle donnait à cette privauté une importance imaginaire et qu'en somme un baiser sur les yeux n'était ni plus coupable ni plus dangereux qu'un baiser sur la main. Finalement elle se laissait convaincre et permettait cette nouvelle caresse, à condition que ce serait la dernière. L'amoureux, naturellement, usa de la permission jusqu'au jour où, ayant effleuré de ses lèvres la bouche de Laura Taccioli, il lui tint pour cet acte plus audacieux le même raisonnement à l'aide duquel il avait conquis la licence de lui bai-

ser les yeux. Derechef elle s'indigna, éclata en reproches et pleura. Il pensa que la meilleure façon de sécher ses larmes était de lui prodiguer de nouveaux baisers ; tant et si bien qu'elle les lui rendit, et cela la jeta dans un trouble délicieux...

Or, ce même jour, après avoir quitté Urbain, tandis qu'elle rentrait à la villa, toute surexcitée et frémissante, ayant le cœur à la fois tourmenté de scrupules et brûlé de désirs, on lui annonça la visite du chevalier Domenico de Giudicis, un ami du comte Taccioli, en ce moment de passage à Bellagio. Encore qu'elle maudît cette arrivée importune, Laura jugea qu'elle ne pouvait se dispenser de recevoir le chevalier et de le retenir à dîner. Ce Domenico de Giudicis était un célibataire déjà mûr, très viveur et jouissant d'une réputation méritée d'homme à bonnes fortunes. Au bout d'une heure de tête-à-tête avec la contessina, son expérience en pareille matière lui fit deviner que la jeune femme se trouvait dans un état psychologique tout

à fait propice à une surprise des sens et, comme il était peu scrupuleux, il résolut de pousser sa pointe. Dès qu'après dîner on les eut laissés seuls dans le salon où tous les parfums de la nuit de mai entraient par les fenêtres ouvertes, il attaqua Laura avec une audacieuse adresse qui lui avait valu déjà tant de succès et, mal préparée pour se défendre, la comtesse ne sut pas résister. La chute fut aussi brusque que lamentable...

Le lendemain, lorsque Urbain, féru d'amour, franchit le seuil de la villa Giacinta, la concierge lui apprit que la « signora contessina » était partie dès le matin par le premier bateau. Tandis qu'il demeurait abasourdi de ce coup inattendu, cette femme lui remit une lettre à lui adressée et qu'il déchiffra à grand'peine, tant le choc avait été douloureux. Le billet contenait ces deux lignes, d'une écriture à peine lisible :

« Je meurs de honte et de douleur. Adieu, nous ne pouvons plus nous revoir. Oubliez une amie indigne de vous. « LAURA. »

Atterré, Urbain pressa de questions la concierge, et lui ayant délié la langue à l'aide d'un billet de vingt lires, il fut mis au courant de la visite de Giudicis. Il connaissait le chevalier de réputation et il devina le reste.

Tournant le dos à la villa abandonnée, il parcourut d'un regard désolé ce paysage printanier qu'il trouvait naguère si adorable. Les glycines à demi défleuries balançaient mélancoliquement leurs grappes d'un mauve pâli; une pluie matinale avait détrempé les pelouses et ennuagé le ciel. Quoique peintre, il avait fait de bonnes études latines ; tout en froissant dans ses doigts le billet de la contessina, il se souvint de ces vers d'Ovide dans l'*Art d'aimer :* « Celui qui prend un baiser et ne prend pas autre chose mérite de perdre les faveurs qu'on lui avait accordées » ; — et Urbain se jura, mais trop tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

HÉRO ET LÉANDRE

Le village où j'ai élu domicile est niché dans une des plus enchanteresses encoignures du lac d'Annecy. De hautes prairies escarpées, que couronnent de formidables roches, ingénieusement et heureusement nommées : « les Dents de Lanfont », dressent au-dessus de lui une verdoyante muraille. Un roc, que nos ancêtres auraient qualifié de « sourcilleux » et qui s'appelle le Roc de Chère, l'abrite contre le vent de bise et s'évase mollement pour former une anse bordée de vignes, où l'eau bleue et lisse reflète les feuillées d'un antique massif de marronniers. Au-dessous de l'unique rue à peine visible, des vignobles

et des prés dentelés de peupliers s'allongent en pointe vers la rive opposée où, pareil au Manoir de la Belle au bois dormant, le château de Duingt, enfoui dans les futaies, laisse apercevoir seulement le faîte de sa tour crénelée. C'est à cet endroit que le lac est le plus resserré; encore faut-il cependant vingt-cinq bonnes minutes pour aller en barque de Talloires à Duingt.

Le silencieux château d'en face est bâti au milieu d'une minuscule presqu'île boisée qu'une chaussée étroite, plantée de saules et de platanes, rattache aux flancs d'une montagne semblable à une vague figée. Aussi un poète du cru, en ce style fleuri dont les Savoyards ont hérité de saint François de Saleś, le comparait-il « à un jardin flottant, amarré à la rive par une chaîne de verdure ». Du « jardin flottant » on ne voit rien, tant sont épaisses et enchevêtrées les magnifiques végétations qui l'entourent. Mais quand, de la pointe de Talloires, on regarde cette demeure de mystère, dont les créneaux surgissent au-

dessus de la nappe azurée du lac, on ne peut s'empêcher de penser à la tour d'où Héro, une lampe à la main, attendait la venue de Léandre, traversant l'Hellespont à la nage pour accourir à un rendez-vous d'amour.

Cette légende de Héro et de Léandre m'a toujours charmé. C'est une des plus tendres et naïves fables sorties de l'imagination des Grecs d'autrefois. J'aime ce fougueux Léandre, qui, tout en nageant, criait aux flots : « Ouvrez-moi un chemin vers celle que je désire, et si je dois être englouti par vous, du moins ne me noyez qu'au retour! » J'aime cette Héro passionnée et persévérante qui, du sommet de la tour, élevait sa lampe comme un fanal voluptueux, comme une tremblante étoile annonçant l'heure du berger. De quelles transes était agitée sa blanche poitrine, tandis qu'elle voyait surgir puis disparaître la tête du nageur à la crête des lames soulevées! Combien longues lui paraissaient les minutes de la traversée; mais aussi quels transports suivaient le moment où l'amoureux, ruisse-

lant d'écume, abordait au seuil de la tour et se jetait dans les bras de son amoureuse ! Un gaillard, capable de franchir un bras de mer pour venir à un rendez-vous galant, devait être singulièrement tonifié et retrempé par le bain d'eau salée, et j'imagine quelles inexprimables délices devaient savourer les deux amants, dans la chambre haute où la petite lampe, complice, éclairait discrètement ces deux corps enlacés, tandis qu'en bas le bruit de la mer berçait leur extase et scandait leurs caresses...

Je songeais à ce fabuleux déduit d'amour, tout en contemplant la tour crénelée de Duingt et en regrettant ces âges mythologiques qui ne reviendront plus. Aujourd'hui les amoureux n'ont ni le cœur assez hardi ni les reins assez forts pour passer le lac à la nage. Le noble château, d'ailleurs, est trop correct et trop bien habité pour qu'une Héro y allume sa lampe en guise d'étoile du berger, et à Talloires, d'où tous les jeunes gens ont émigré, il ne reste que des vieillards peu tentés

de renouveler l'aventure de Léandre. En face de Duingt, il n'y a qu'une bourgeoise hôtellerie, aménagée dans les bâtiments d'une ancienne abbaye de Bénédictins, et les voyageurs qu'elle héberge sont suffisamment vannés par les excursions en montagne ou les courses à bicyclette pour n'employer leurs nuits qu'à dormir les poings fermés.

Un ami très au courant de l'histoire locale et auquel j'étais en train de communiquer cette réflexion désillusionnée, m'a répondu : « Aujourd'hui, c'est possible ; mais au XVIIIe siècle, lorsque les moines étaient encore les seigneurs et maîtres de cette rive du lac, on était plus entreprenant et plus friand de plaisir. Je veux vous conter à ce sujet une anecdote qui rappelle un peu l'antique légende de Héro et de Léandre, et dont je vous garantis l'authenticité, car je la tiens de la bouche même d'un vieillard du pays, qui est mort quasi centenaire et qui avait été le principal héros de l'aventure :

« C'était aux environs de 1788, et mon

homme, âgé alors d'une vingtaine d'années, avait toute la vigueur et le diable au corps d'un garçon bien rablé, de complexion amoureuse et toujours prêt, comme on disait en ce temps-là, à lire à livre ouvert dans le cœur des dames. Il possédait, entre autres, celui d'une jolie fille qui demeurait au village de Duingt et que nous appellerons, si vous voulez, Perronne. Cette Perronne était une demoiselle de vertu légère, aimant le plaisir et le prenant un peu de toutes mains. Néanmoins, elle se montrait particulièrement attachée à Jacques Balmette (ainsi se nommait notre héros), et quand il l'allait voir en son logis de Duingt, il y trouvait toujours bon souper, bon gîte « et le reste ». Un beau soir de juin, pris d'une fringale d'amour et surexcité encore sans doute par l'odeur aphrodisiaque des foins qu'on était en train de faner, Jacques quitte pédestrement Saint-Jorioz où il demeurait et vient, tout allumé, frapper à l'huis de sa belle. Mais il trouve visage de bois ; l'oiseau s'était envolé, et les

voisins apprennent à l'amoureux déconfit que Perronne est allée gîter pour la nuit à l'abbaye de Talloires, où on l'a vue débarquer en joyeuse compagnie.

« Ne soyez pas trop scandalisé de m'entendre nommer l'abbaye en cette affaire. En ce temps-là, bien qu'ils eussent subi deux ou trois réformes, les Bénédictins de Talloires ne pâlissaient pas précisément sur les in-folios. Leur cave était mieux fournie et entretenue que leur « librairie ». Les cartes et les dés, les violons et les flûtes charmaient leurs opulents loisirs. Tous les contemporains sont d'accord là-dessus. Charles-Auguste de Sales, dans l'*Histoire de saint François* dit à propos de leur monastère : « La discipline y avait été fleurissante durant plusieurs siècles, mais la négligence de leurs commendataires fust cause de la cheute, et que l'argent de la religion fust réduist en ordure. » Dom Martenne et dom Durand, deux Bénédictins qui visitèrent l'abbaye vers 1712, racontent dans leur *Voyage littéraire*, que leurs con-

frères de Talloires ne se piquaient pas autant d'érudition que ceux de Saint-Maur, et qu'ils cultivaient mieux les vignes que les sciences. Aujourd'hui encore, vous pourrez voir dans la chambre dite du Prieur, une frise peinte à fresque où des culs-nus d'Amours font la culbute au milieu de guirlandes de roses, et cette peinture suggestive vous induira à penser que le révérend Père s'y livrait peut-être à toute autre besogne qu'à de pieuses méditations.

« Pour en revenir à mon histoire, on faisait donc « carrousse », ce soir-là, à l'Abbaye, et notre amoureux Jacques Balmette se mordait les pouces en songeant que sa Perronne se trémoussait à l'abbaye aux sons des violons, et qu'il n'était pas de la fête. Mais quoi? La large nappe du lac bleuissait entre Duingt et Talloires, et, pour comble de malchance, tous les bateaux étaient restés sur l'autre bord. Je vous ai dit que Jacques avait vingt ans ; à cet âge-là, quand l'aiguillon de la chair vous espoinçonne, on est capable des plus folles

entreprises. Nouveau Léandre, il n'hésita pas et, confiant ses habits au rivage de Sestos, il piqua une tête dans le lac. Il était bon nageur et le désir de rejoindre Perronne avant qu'il fût trop tard, le stimulait d'autant. En trois quarts d'heure il arriva dans les eaux de Talloires et prit pied sous les marronniers du couvent. Seulement il était dans le même costume que les Amours de la chambre du Prieur, et ne pouvait décemment se présenter dans la grand'salle du prieuré, nu comme la main. En cette pénible conjoncture, le dieu qui veille sur les amoureux vint le tirer d'affaire. Jacques avisa un Père qui se promenait au frais sous une tonnelle, et l'ayant appelé à son aide, il lui expliqua si éloquemment la situation que le bon moine, sachant qu'il faut s'entr'aider en ce bas monde, courut à sa garde-robe et apporta au compagnon qui commençait à grelotter, une chemise blanche et un froc bien douillet. Ainsi, convenablement séché et atourné, notre Léandre put se mettre en quête de la fugitive Héro, et j'aime à croire

qu'il la retrouva intacte. Ce qui me le fait supposer, c'est qu'il passa trois journées dans le couvent en danses et festins et que, soixante ans après, en me narrant l'aventure, il ajoutait avec un clappement de langue et un friand sourire : « Et ce furent trois beaux jours !... »

L'abbaye est restée debout avec son vestibule de marronniers, contemporains de Jacques et de Perronne. Le cloître entoure encore de ses arceaux un vieux puits à la margelle toute verte de capillaires. Dans « la chambre du Prieur » les culs-nus d'Amours font toujours la culbute parmi les guirlandes de roses. Mais les belles dames n'y viennent plus danser la gavotte aux sons des flûtes et des violons. Les joyeux moines moinants ont été dispersés en 1790. Leur fameux clos a été ravagé par le phylloxéra et on ne voit plus de Léandre traverser le lac pour rejoindre chez eux, une Héro moins fidèle, mais tout aussi amoureuse que la blanche fille d'Abydos.

Talloires, 1er août 1900.

ÉTOILES FILANTES

Hier, à la nuit close, j'ai passé une bonne heure dans mon jardin, attendant vainement cette pluie d'étoiles annoncée par les astronomes. Seule, dans le ciel légèrement brumeux, la lune brillait, cernée d'un halo irisé. Peu à peu, un brouillard montait du sol et enveloppait les arbres d'une buée laiteuse. Le froid piquait et, las de ne rien voir venir, je suis remonté dans mon cabinet de travail où un feu clair flambait. Pour me consoler de ma déconvenue, je me suis mis à fouiller le fond d'un tiroir où dorment de vieux titres et des lettres jaunies, ayant appartenu à ma grand'tante.

Parmi ces paperasses, qui datent toutes du temps de la Révolution, j'ai trouvé quelques pages d'un journal écrit de 1792 à 1794, par une dame Glocynde Descourtils.

La lecture de ces feuillets de papier verdâtre et grenu, couverts d'une hâtive écriture bâtarde, m'a fait oublier les Léonides absentes, et j'ai plaisir à transcrire ici les souvenirs intimes de cette amoureuse Glocynde, dont la sincérité ingénue m'a paru pleine de saveur :

« Vers la fin de prairial, an I, mon mari, Romain Descourtils, a été envoyé en mission près de l'armée de la Rochelle, et Danton ne lui a pas caché qu'il serait maintenu là-bas jusqu'à ce que les brigands de la Vendée fussent complètement écrasés. Je suis donc restée seule dans notre logement de la rue Honoré, et cette solitude, arrivant après une année de vie commune, me laisse inquiète et desorientée. La société de mon mari me fait défaut; non pas, je l'avoue, qu'il y ait entre nous beaucoup de tendresse. Je l'ai épousé

sans amour, uniquement pour détourner le danger qui menaçait ma famille, suspectée de « menées liberticides ». Appartenant à la petite noblesse de province, j'avais près de vingt-sept ans quand Descourtils m'a demandée, et je ne me suis décidée à donner ma main à ce commissaire du Comité de sûreté générale, que pour empêcher mon père d'aller en prison.

Je lui sais gré néanmoins de la façon dont il s'est employé pour nous tirer d'embarras, et, bien qu'il ait quinze ans de plus que moi, bien qu'absorbé par les affaires publiques, il ne me rende que des soins très intermittents, j'estime son caractère et je me suis attachée à lui autant par habitude que par reconnaissance. Je n'ai jamais pu supporter l'isolement et, après le départ de Descourtils, la maison m'a paru affreusement vide. A cette pénible sensation d'isolement, se joint l'appréhension des périls auxquels cette quasi viduité expose une femme jeune, sensible et non dépourvue d'attraits. Je compte vingt-neuf ans à peine;

sans être précisément belle, j'ai du charme. De taille moyenne, bien proportionnée, je suis potelée et faite au tour; avec cela, de blanches épaules, un teint frais comme la rosée, des yeux bruns expressifs, de jolis cheveux tout bouclés, une bouche malicieuse aux coins retroussés, une grâce pétulante; c'en est assez pour que, dans le cercle de mes relations, je passe pour une aimable petite personne. Aussi, je ne manque pas d'attentifs.

Deux hommes, surtout, montrent chacun à leur façon le goût qu'ils ont pour moi. Le premier est un collègue de Descourtils, le citoyen Agricole Landry, un quadragénaire large d'épaules et court de jambes, vulgaire de tournure et d'éducation, auquel des cheveux épais, plantés sur le front, des yeux saillants, une bouche aux grosses lèvres humides, donnent une physionomie déplaisante. Il m'inspire plus de répulsion que de crainte, et ses lourdes tentatives galantes sont pour moi sans danger. Le second, Armand Boisli-

nard, député à la Convention, bien qu'il soit plein de réserve et de timidité, me paraît plus redoutable, probablement parce qu'il est plus sympathique. Grand, brun, avec des yeux caressants couleur noisette, il a des façons de gentilhomme, un esprit orné, un cœur jeune. Sous son apparente froideur, on démêle une chaleur cachée, une tendresse contenue.

Avant le départ de mon mari, il se montrait fort assidu chez nous, et je le recevais avec plaisir. Depuis que je suis seule, il apporte plus de discrétion dans ses visites, tandis que le citoyen Landry me fatigue des siennes. C'est pourquoi, afin de me débarrasser des obsessions de ce fat, et peut-être aussi pour demeurer moins accessible aux attentions d'Armand, je me suis décidée à quitter Paris dès le commencement du printemps et à m'installer dans notre petite maison de Meudon. En me séparant de mon époux, je me suis juré de lui rester fidèle, sinon par amour, du moins par vertu et pour la satisfaction de ma conscience. »

« Floréal.

Me voici à la campagne. Notre maison n'est séparée de la forêt que par un jardin et un bosquet. Tout cela, en ce moment, est plein de fleurs, de verdure, de chants d'oiseaux, et cet épanouissement de la nature me met au cœur je ne sais quel trouble. Ma poitrine se gonfle de vagues soupirs, et l'odeur des lilas m'entête. Dans ma solitude, il m'arrive, à certaines heures, de regretter mon isolement et de souhaiter, près de moi, un compagnon qui me murmurerait à l'oreille des paroles de douceur et de tendresse. Cet après-midi, comme je me complaisais dans ces confuses rêveries, on a sonné à la grille et l'officieux est venu me prévenir que le citoyen Boislinard désirait me rendre ses devoirs. Mon premier mouvement a été de défendre ma porte, puis j'ai eu honte de paraître trop rude ou trop timorée, et j'ai donné l'ordre d'introduire Armand. Il est entré tout ému dans mon petit salon et s'est d'abord excusé sur ce que

sa visite pouvait paraître indiscrète. Je l'ai rassuré en le faisant asseoir. Les fenêtres qui donnent sur le jardin étaient grandes ouvertes, et les senteurs du chèvrefeuille, le ramage des rossignols, pénétraient librement dans la pièce. Nous étions comme enveloppés de parfums et de musique. Cette fièvre printanière agissait sur nous à notre insu, car la conversation, d'abord très correcte, prenait peu à peu un tour plus sentimental. Je devenais plus expansive et Boislinard plus songeur. Ses propos, assez décousus, étaient coupés de gros soupirs. Je lui en demandai la raison : « Ah! murmura-t-il, vous êtes la dernière à qui je me permettrais de le dire. » Mon instinct féminin m'avertissait du danger d'insister, et pourtant je n'ai pu résister à la tentation de le pousser malicieusement à s'expliquer :

— La raison de mes soupirs, s'écria-t-il brusquement, c'est que je vous adore et que je n'ignore pas que vous ne m'appartiendrez jamais.

— Assurément, interrompis-je précipitamment, ce serait la pire des folies! Je serai franche avec vous, repris-je d'un ton plus sévère, je n'aime pas Descourtils, mais j'ai trop d'estime sur son caractère et trop de respect de moi-même pour le tromper. Les faussetés qu'entraîne avec lui un amour coupable me répugnent, et jamais, tant que mon mari vivra, je ne serai à un autre.

Je regardai Boislinard à la dérobée; il était navré et avait les yeux pleins de larmes. Cette douleur sincère me toucha et j'ajoutai :

« Je ne veux point manquer à mes serments, et pourtant je ne vous cacherai pas que j'ai pour vous une réelle affection. Si je ne puis pas vous accorder d'amour, je puis du moins vous donner mon amitié. Voulez-vous que nous soyons bons camarades? — Hélas! répondit-il résigné, la moindre de vos faveurs sera toujours pour moi inappréciable. » Je lui tendis ma main, il la pressa vivement et la garda dans la sienne. Ne sachant plus trop comment la retirer, je pris le

parti de la lui laisser. J'éprouvais un indéfinissable plaisir à sentir la pression de cette main caressante. Le reste de l'après-midi se passa en une intimité très innocente et très suave. En prenant congé de moi, Boislinard me demanda la permission de m'embrasser. « Vous me promettez, dis-je d'abord, que vous n'exigerez jamais rien de plus? — Je vous le promets; nous serons de bons et sages amis. — Nous ne nous exposerons jamais à faire le mal? — Je vous jure de me contenter toujours d'une amitié tendre. » Rassurée, je lui tendis mes joues. Il y posa ses lèvres, mais il me sembla que ces baisers, longuement appuyés et savourés, dépassaient peut-être ce que devait comporter l'amitié, si *tendre* qu'elle fût. »

« Fructidor.

Décidément, une affection désintéressée entre homme et femme serait-elle un leurre, une imprudente illusion? Armand vient fré-

[illegible] à l'arrivée et [illegible] sans la [illegible] de nos cau- [illegible] est plus détestable, c'est [illegible] que je ne sais plus interdire, [illegible] un délicieux émoi auquel je me laisse aller lâchement.

Hier, j'avais retenu Armand à dîner. Après le repas, nous avons été nous asseoir au jardin.

La nuit était sans lune; l'air, tout imprégné d'une odeur de fruits mûrs. J'étais vêtue d'une robe de mousseline très ajustée, qui, comme le dit ce libertin de Laclos, « ne laissait rien voir, et, pourtant, faisait tout deviner ». Armand, enhardi par l'obscurité, avait pris mes deux bras dans ses mains, et ses baisers, plus fréquents, s'égarant sur mes yeux, sur mes cheveux, me mettaient en un tel trouble, que mes lèvres, à leur tour, s'oubliaient sur ses joues. Le ciel était tout plein d'étoiles filantes; à chaque instant, nous les voyions glisser à travers le firmament et se perdre derrière les massifs de la forêt. « On prétend, soupira Boislinard, que lorsqu'on forme un vœu pendant le passage de ces météores, il est toujours exaucé... Chère Glocynde, je fais vœu de vous aimer éternellement! » Effrayée par l'ardeur des caresses de mon ami, moi, j'avais presque envie de souhaiter que le retour de mon mari vînt m'arracher à la tentation de cet amour trop brûlant. Mais la pression de plus en plus

tendre des bras de Boislinard m'ôtait même la force de penser. »

. . . . . .

« Germinal, an II.

La trahison du citoyen Agricole Landry s'est chargée d'exaucer le vœu que je n'avais pas eu le courage de formuler, au passage des étoiles filantes. Ce méprisable jacobin, furieux d'avoir été éconduit, a prévenu mon mari des assiduités d'Armand, et Descourtils est revenu brusquement de l'armée de La Rochelle. Il ne m'a adressé aucun reproche, mais il a fait pis. Dès le lendemain de son retour, il a dénoncé Boislinard comme complice des agissements de Danton et de Camille Desmoulins. Le pauvre Armand a été décrété d'accusation et écroué à la prison de Port-Libre. Je suis convaincue qu'il démontrera son innocence et qu'il confondra ses calomniateurs. L'odieuse persécution qu'il subit me le rend plus cher, et je sens maintenant que

je suis toute à lui comme il voulait être tout à moi. »

. . . . . .

« Thermidor, an II.

Le ciel s'est chargé de me venger impitoyablement. Je viens de passer une semaine d'angoisses et de terreur. Descourtils, impliqué dans le procès de Robespierre et de Couthon, a été jugé le 10 thermidor et exécuté le même jour que ses protecteurs. Je suis encore mal remise du terrible coup qui vient de me frapper. Ma seule consolation est de penser que mon cher adoré et fidèle Boislinard va sans doute sortir de cette prison de Port-Libre, où on l'avait heureusement oublié. »

. . . . . .

« Vendémiaire, an II.

Il en est sorti, hélas! Et le même jour, une lettre de lui m'a brisé le cœur et a anéanti

mes dernières illusions. Armand m'avoue, dans ce fatal billet, qu'il s'est rencontré, pendant son séjour en prison, avec une jeune femme de sa province. Il l'avait connue et aimée, alors qu'elle était jeune fille. Il l'a retrouvée toujours charmante, et libre désormais. Leur ancienne passion s'est rallumée dans l'intimité de cette longue captivité, et il l'épouse dans huit jours...

Et me voilà replongée dans le pire des isolements, n'ayant plus même cette faible espérance de bonheur qui m'aidait jadis à supporter la solitude. Tout s'est éteint à la fois. Amour, amitié, tendresse, autant de trompeuses et éphémères étoiles filantes ; elles illuminent un moment notre ciel, puis s'évanouissent à l'horizon, en nous laissant dans une éternelle nuit!.. »

LE MANOIR

Tristan et moi, nous venions des Bauges, et nous redescendions vers le lac d'Annecy, par le col de Leschaux. Seulement, au lieu de suivre les tours et détours de la grand'route nous avions pris des raccourcis, et nous cheminions un peu à l'aventure, tantôt à travers des prairies tourbeuses, où fleurissaient, par centaines, les étoiles blanches des parnassies; tantôt sous des châtaigneraies en pente d'où, sur notre passage, de bruyants piverts s'envolaient en jetant leur note stridente. De temps à autre, nous faisions halte pour contempler le paysage étendu à nos pieds, que le soleil déclinant teignait de ses plus opulentes

couleurs : — les futaies moutonnantes, tantôt baignées d'une ombre violette, tantôt lustrées par de soudains jets de lumière; — le lac bleu et or; — et sur la rive opposée, le gigantesque massif de la Tournette, profilant en plein azur ses remparts ébréchés et ses cimes aériennes, toutes roses aux derniers rayons du couchant.

Nous fîmes si bien qu'au bout d'une demi-heure nous nous égarâmes. Au lieu de regagner la route, nous nous trouvâmes fourvoyés au fond d'une sorte de combe verdoyante. Nous avions perdu de vue le lac et les montagnes, et nous dévalions, au petit bonheur, le long d'un capricieux sentier qui nous menait nous ne savions où. Ces vagabondages hasardeux n'ont rien de déplaisant quand la journée commence, mais ils perdent beaucoup de leur charme à l'approche du crépuscule.

— Impossible de s'orienter dans ce fourré, s'exclama Tristan ; nous n'atteindrons jamais le bord du lac assez à temps pour prendre le

dernier bateau, et Dieu sait où nous trouverons à coucher!

— Tâchons d'abord, repris-je, de sortir de ce bois enchanté et de gagner une lisière où nous pourrons voir le pays.

Nous quittons le sentier, nous escaladons l'une des pentes de la combe et nous avons la chance d'arriver effectivement à l'orée du taillis. Mais nous n'en sommes guère plus avancés. L'horizon est toujours borné par des moutonnements de feuillées; seulement, parmi la verdure assombrie, nous voyons fumer au loin des toits de tuiles brunes, épars dans un creux de vallon.

— Il y a là-bas un village, dis-je à mon ami; c'est bien le diable si ce village ne possède pas un cabaret où nous trouverons un gîte pour la nuit...

En effet, au bout d'un quart d'heure, nous débouchions sur une première maison savoyarde, nichée au milieu des noyers. Avec son fenil à claire-voie, sa galerie extérieure et son escalier de pierre blanche, elle avait la

mine avenante. Justement un bonhomme descendait les degrés et se dirigeait vers une fontaine qui jaillissait d'un tronc d'arbre, à quelques pas du logis. Nous nous adressâmes à lui pour obtenir les indications nécessaires : « Où étions-nous ?... Avions-nous chance de trouver quelque part un souper et un lit?... »

— Vous êtes, répondit le vieux, à Prégny, paroisse de Saint-Eustache ; mais il n'y a ici ni cabaret, ni auberge... Vous pourriez peut-être pousser jusqu'au château de Mlle de Prégny... Vous l'apercevrez en tournant à main gauche, au bout d'un couvert de châtaigniers... Les gens y sont bien aimables et bien offrants, et ils consentiront sans doute à vous loger...

Hum ! cette hypothèse nous paraissait, à nous, fort douteuse, mais le soir venait, nous étions affamés, et cela nous détermina à tenter l'aventure. Nous tournâmes donc à main gauche et nous vîmes bientôt, au-dessus des châtaigniers, pointer les toitures brunes de la

demeure dont le bonhomme nous avait vanté les habitudes hospitalières.

Ce « château » était simplement une gentilhommière savoyarde, un manoir aux toits en auvent, flanqué de deux tourelles carrées, et précédé d'une vaste cour, séparée de l'avenue par une lourde grille de fer. Cette grille était entrebâillée et nous pûmes pénétrer facilement dans la cour, où les chardons et les folles avoines croissaient et mûrissaient à foison. Un mur bas la séparait d'un grand jardin, et, contre ce mur, à l'abri d'un houx, un vieux puits arrondissait sa margelle revêtue de touffes de scolopendre. En face, le perron étageait des marches verdies et effritées. Tout, depuis les corniches moussues du pignon jusqu'aux panneaux déjetés de la porte, criait l'abandon et la décrépitude.

Le jardin paraissait plus sauvage encore : les fraisiers avaient envahi les allées et y étalaient leurs tiges rampantes; les plates-bandes ressemblaient aux tertres d'un cimetière. Çà et là, quelques plantes tenaces

avaient survécu : asters violets, soucis aux teintes fauves, phlox à odeur automnale. Tout à travers, les pommiers, les poiriers en quenouille et les framboisiers formaient une sorte de forêt vierge. La façade qui regardait le jardin était de haut en bas étreinte par un jasmin, dont quelques blanches étoiles piquetaient encore la verdure sombre. Il se dégageait de cette singulière demeure un parfum de mystère qui nous séduisait. Nous nous décidâmes à heurter à la porte. Une vieille femme coiffée d'un chapeau de paille noire, vint nous ouvrir et, tout en nous excusant de notre démarche, nous lui exposâmes notre requête.

Elle nous dévisageait curieusement; notre mine, sans doute, lui inspira confiance, car elle finit par sourire :

— Je vais consulter mademoiselle... Entrez seulement et attendez-moi.

Elle nous laissa dans un vestibule dallé de petits carreaux noirs et blancs d'où s'exhalait une moite odeur de champignons, et dont

les murailles humides étaient ornées d'antiques portraits d'ancêtres. Notre attente ne fut pas trop longue. La servante reparut bientôt, tenant en main un lumignon à la mèche grésillante, qui éclairait vaguement son visage ridé et comme dégrossi à coups de serpe :

— Mademoiselle, reprit-elle, vous prie de l'excuser si elle ne vous reçoit pas elle-même... Elle est en affaire avec son « granger »... Mais je vas vous montrer vos chambres et je vous y apporterai à souper...

Elle nous mena au premier étage dans une vaste pièce tendue de tapisseries, qui communiquait avec une chambre à deux lits. Des candélabres Louis XV, aux bougies à demi consumées, se dressaient aux deux angles de la cheminée. La servante les alluma, tira d'un placard des oreillers et deux paires de draps, prépara tout pour notre couchée, puis alla nous chercher de quoi manger.

Les bougies éclairaient à peine. L'atmos-

phère humide les entourait d'une vapeur semblable au halo de la lune pendant les nuits brumeuses, et les objets ne sortaient de l'ombre qu'à demi. Il semblait que ce salon, inhabité depuis longtemps, était resté dans l'état où l'avait laissé jadis le dernier occupant. Sur un guéridon, je remarquai une potiche encore pleine de plantes desséchées. C'étaient des fleurs sauvages, cueillies sans doute pendant une promenade d'automne, car j'y reconnus des eupatoires, des houppes de clématite et des débris de reines-des-prés. Dans une des encoignures se trouvait un chiffonnier à ornements de cuivre et de l'un des tiroirs entr'ouverts, sortaient des écheveaux de soie bleue, rose, orange aux couleurs passées. Un livre avait été oublié sur la tablette de marbre et un brin de jasmin marquait, en guise de signet, la lecture interrompue. Je le feuilletai : c'était un volume des *Méditations*. En face de la cheminée, un piano à queue était ouvert, et, sur le pupitre, s'étalait un cahier de sonates de Mozart. Mais,

ce qui attira surtout mon attention, ce fut, au-dessus du piano, un pastel ovale, un portrait de jeune femme en toilette de soirée, coiffée de bandeaux plats et d'une barbe de dentelle. Le front était intelligent, les yeux bleus avaient un éclat limpide et un sourire voltigeait sur la bouche juvénile aux coins retroussés. Je la signalai à Tristan qui l'examina à son tour et insinua que c'était sans doute le portrait de Mlle de Prégny.

— En ce cas, dis-je, cette demoiselle ne doit pas être jeune, car, à en juger par cette toilette, le pastel date du second Empire...

Nous fûmes interrompus par le retour de la servante. Elle nous apportait dans un grand panier deux couverts, du pain de ménage, une volaille froide, du beurre, des fruits et une bouteille de vieux vin. Elle dressa le tout sur une table ronde et se retira en nous souhaitant le bonsoir.

Nous nous attablâmes, et, tout en faisant honneur au souper, nous recommençâmes à nous entretenir de cette invisible hôtesse qui

nous accueillait si hospitalièrement. Les détails de cet antique ameublement, imprégné de la poésie des choses d'autrefois, nous suggérait toute sorte de suppositions romanesques. Tristan persistait à penser que la mystérieuse Mlle de Prégny avait dû habiter ce salon où nous étions installés. Il cherchait à constituer sa personnalité d'après le portrait au pastel, la musique étalée sur le piano, le livre favori posé sur le chiffonnier : — « Même en admettant que ce pastel date de 1859 ou 1860, ce qui n'est pas prouvé, déclarait-il, notre hôtesse avait alors vingt ans à peine ; elle peut encore être aujourd'hui une charmante vieille. Elle doit surtout avoir conservé la jeunesse de l'âme. Elle aime la poésie, la musique et les fleurs, et je me sens déjà des trésors de tendre sympathie pour cette aimable fille, qui s'est développée comme une plante rare et délicate au fond de ce manoir sauvage. » Je n'étais pas éloigné de partager son avis. Le vieux vin de notre hôtesse nous allumait l'imagination. Nous

passâmes le reste de la soirée à disserter sur son compte et nous rêvâmes d'elle au fond de nos lits douillets, dont les draps fleuraient la lavande.

Aussi, quand, au matin, la servante vint chercher de nos nouvelles, elle nous trouva sur pied et très désireux de voir Mlle de Prégny, afin de lui exprimer notre gratitude.

— Mademoiselle est en bas, dans la salle, répondit la vieille bonne ; elle prépare le café au lait et sera très contente de vous en offrir une tasse...

Nous descendîmes avec un léger battement de cœur. La servante ouvrit la porte de la salle à manger, nous fit passer devant elle et nous vîmes debout, près de la table, une femme d'une cinquantaine d'années à la taille courte et rondelette, au visage coloré, avec de petits yeux gris très vifs, de grosses lèvres et des cheveux gris, relevés à la chinoise sur un front bombé. Nos traits durent exprimer une certaine désillusion, car la dame

s'écria d'une voix forte et avec un accent campagnard assez vulgaire :

— Entrez donc, Messieurs, vous ne me dérangez pas !..

— Mademoiselle de Prégny, dis-je un peu décontenancé, nous venions, avant de partir, vous présenter nos excuses et nos remerciements...

— Je ne suis pas Mlle de Prégny, répliqua-t-elle avec un haussement d'épaules.

— Pardon... Où est la maîtresse du logis?

— La maîtresse, c'est moi... Mlle de Prégny, hélas ! n'est plus de ce monde... La pauvre chère créature est morte il y a dix ans, en m'instituant son héritière, à condition que je ne changerais rien ici... J'ai exécuté fidèlement ses dernières volontés, et vous avez pu vous en apercevoir là-haut, dans son salon... Tout y est resté comme au jour où elle a rendu son âme à Dieu...

Nous échangeâmes quelques mots de convenance et de politesse et nous prîmes congé. Quand nous longeâmes de nouveau l'avenue

de châtaigniers, le soleil commençait à percer les nuées. Sur l'herbe, de blanches vapeurs fumaient en rampant parmi les fûts de la châtaigneraie. On eût dit que les poétiques souvenirs de la morte s'exhalaient doucement de la terre humide et que l'âme charmante de Mlle de Prégny planait encore sur le cher domaine où s'était fanée sa jeunesse.

Et, mélancoliquement déçus, nous redescendîmes vers le lac, en emportant avec nous la fuyante image de l'hôtesse défunte qui nous avait donné l'hospitalité.

LES RAINETTES

Après une fugue en montagne, en compagnie de l'ami Settenez, nous rentrions à Talloires en suivant la route qui longe le lac. Nous avions été retenus à Verthier par un orage dont la queue s'en allait vers Faverges. De ce côté-là, de larges éclairs s'allumaient dans le ciel fumeux et de sourds roulements de tonnerre se faisaient entendre encore. Quand nous atteignîmes le hameau d'Angon, la nuit était tout à fait venue. Sur l'eau du lac, où traînait un reste de blancheur, les montagnes d'en face découpaient leurs croupes enténébrées. Les massifs d'arbres y étalaient des taches d'encre, et de lointaines

fenêtres de village éclairées, ou bien quelques lanternes de rouliers, seules trouaient tout ce noir de fuyantes phosphorescences. Sur les berges de la route, des vers luisants épars promenaient aussi leurs minuscules lampes vacillantes. Ces intermittences d'éclairs, ces mobiles lueurs de feux-follets rendaient plus intense l'obscurité qui nous enveloppait. Réjouies par l'averse qui avait arrosé les vignes, des centaines de rainettes grimpaient sur les pampres mouillés, et leurs petites flûtes aigrelettes jetaient dans le silence de la nuit des notes grêles et grelottantes.

Cette musique cristalline semblait rythmer le scintillement des rares étoiles apparues là-haut dans le ciel, et le menu tremblotement des vers luisants semés dans l'herbe. Elle avait je ne sais quoi de naïvement enfantin ; elle était fraîche et ténue comme ces confus souvenirs du temps jadis qui s'éveillent tout au fond de notre mémoire et y chantent d'une voix affaiblie.

— Je ne puis, me dit Jean Settenez, en-

tendre sans mélancolie cette nocturne chanson des rainettes. Elle me reporte à une époque où le cours régulier de ma vie a été brusquement détourné par un de ces orages printaniers, qu'on trouve charmants à vingt-quatre ans et qu'on déplore lorsqu'on a passé la quarantaine.

Donc, en ce temps-là, j'étais dans le plein de ma jeunesse et j'étudiais ma médecine. J'avais alors la réputation d'un garçon laborieux, rangé et méthodique. Je m'étais tracé un itinéraire qui, d'étape en étape, devait immanquablement me conduire au doctorat; après quoi, je comptais m'établir dans ma province, y exercer la médecine et m'y marier selon mes goûts, c'est-à-dire avec une fille bourgeoisement et sagement élevée, possédant de bons principes et aussi une dot raisonnable. Même j'avais déjà en vue une jeune personne du pays qui unissait toutes les conditions énumérées ci-dessus. Je la connaissais depuis l'enfance, nos caractères sympathisaient et il existait entre nous une sorte

d'engagement tacite. Dès la réalisation devait combler tous mes vœux, dès que je serais en possession de mon diplôme.

Pour atteindre le but proposé, je n'épargnais ni la peine ni les sages précautions. J'avais notamment rédigé un règlement de vie qui se trouvait affiché au chevet de mon lit et que je relisais, matin et soir, afin d'y conformer strictement mes moindres actions. Je me souviens que, parmi les minutieux articles de ce fameux règlement, on lisait, soulignées d'un trait noir, des recommandations dans le genre de celle-ci : « Fuir les dettes, éviter les aventures romanesques, fréquenter surtout la société des personnes âgées et respectables, ne jamais convoiter la femme du voisin, etc., etc... » Bref, je ressemblais à ces jeunes sages présomptueux qui, parce qu'ils se sont lié les mains et les pieds, se croient absolument prémunis contre les désirs coupables et la tentation du Malin.

J'étais d'autant plus persuadé de mon infaillibilité que jusque-là j'avais, sans rencon-

trer de pierre d'achoppement, cheminé dans le sentier de la vertu et passé convenablement mes examens. Il ne m'en restait plus qu'un et la thèse, quand, vers le mois d'août, je résolus d'aller me reposer pendant quelques semaines à la campagne. Je choisis pour ma villégiature une petite ville poitevine, où vivaient de vieux parents auxquels depuis longtemps j'avais promis une visite. Saint-Clémentin est un chef-lieu fort paisible, niché dans une verte encoignure de la vallée de la Charente. Les mœurs y sont douces, les habitants casaniers, les distractions rares. Mes journées y coulaient aussi unies et somnolentes que le cours de la rivière. Les promenades à travers champs, les repas copieux et prolongés à plaisir, les familiales parties de whist chez un vieux juge en prenaient la meilleure part; après quoi on s'endormait sur des couettes moelleuses et on faisait grasse matinée.

Un soir, presque tout pareil à celui-ci, j'avais poussé ma promenade solitaire jus-

qu'au bief d'un moulin bâti à chevauchons sur deux îlots boisés de la Charente. Au retour, au lieu de revenir par la même route, je me décidai à prendre sur l'autre rive un sentier qui me ramenait à la ville à travers des « ouches » et des vergers bordés de vignes. J'y fus surtout attiré par une frêle et délicate musique qui soupirait dans les pampres, devenus soudain mélodieux. C'était la musique des rainettes, et l'envol de ces trilles cristallins me parut devoir bercer agréablement ma flânerie.

Je n'eus pas fait trente pas qu'un nuage creva et qu'une de ces pluies d'orage qu'on nomme dans le pays une « érabinée » me contraignit à chercher un abri sous le porche cintré d'une métairie. Le cinglement de l'averse m'avait quasi aveuglé, et le porche arrondissait sa voûte dans l'ombre, de sorte que je m'y enfournai sans m'apercevoir tout d'abord que la place était déjà occupée par un compagnon, ou plutôt par une compagne. Une jeune dame ayant à peu près mon âge

venait de s'y réfugier et paraissait fort affairée à éponger l'eau qui ruisselait sur son corsage et sur ses manches. A mon arrivée, elle releva la tête et le soyeux frisson de ses jupes m'ayant révélé sa présence, nos regards se croisèrent. Elle avait une taille svelte, élancée sans maigreur, un cou très blanc, de grands yeux bruns câlins et une grâce embobelinante dans toute sa personne. Après m'avoir examiné, elle ébaucha un sourire malicieux qui retroussa les coins de sa bouche, et alors je me rappelai l'avoir déjà remarquée chez le vieux juge mon parent.

— Nous sommes logés à la même enseigne, Monsieur, murmura-t-elle en répondant à mon salut... La pluie a gâté votre soirée comme la mienne... Vous venez probablement du Moulin-des-Ages?

Je répondis par un oui tout sec. J'aurais pu courtoisement ajouter que ma soirée n'était pas tout à fait gâtée, puisque j'avais l'heur de l'achever en sa compagnie, mais je ne savais pas galantiser et je restai muet comme un poisson.

— L'endroit est charmant, n'est-ce pas? reprit la dame. C'est ma promenade favorite de chaque soir.

Connaissant le respect humain et la pruderie de la province, je ne laissais pas d'être surpris qu'une jeune femme se permît de courir les champs à cette heure tardive. Elle lut peut-être mon étonnement sur ma physionomie, car elle répliqua :

— M. Desvonces,... mon mari, a une fort mauvaise santé qui le tient claquemuré à la maison et je mène une existence très casanière... La promenade est mon unique distraction...

Alors, avec un singulier accent de résignation ironique, elle me donna quelques détails sur sa vie de tous les jours. C'était navrant : un mari quinquagénaire, que de continuels accès de goutte rendaient de plus en plus irritable ; — de maussades travaux de tapisserie et de couture au coin d'une fenêtre close donnant sur une rue déserte ; — de mortelles journées passées en tête-à-tête avec soi-même,

— jamais de bals, jamais de plaisirs, — la monotone tristesse d'un ménage mal assorti et sans enfants; — tout cela conté avec de discrets et sarcastiques sous-entendus plus pitoyables encore.

Je contemplais dans la demi-lumière du jour tombant cette jeune femme aux yeux caressants, à la grâce plaintive, et je me sentais plein de compassion.

— Pourtant, lui dis-je, je vous ai rencontrée chez le juge Pontenier.

— Oui, en effet, à une soirée de whist... Est-ce que vous vous y amusiez?...

Elle ajouta, avec une œillade malicieuse :

— Vous n'en aviez pas l'air; vous demeuriez renfrogné dans une embrasure et vous ne paraissiez même pas vous douter de ma présence...

Tandis que nous causions, le ciel s'était éclairci, la pluie avait cessé, et nous cheminâmes de compagnie dans le sentier détrempé, où les branches nous jetaient au visage leurs feuilles humides, et où les rainettes égrenaient

parmi les pampres leurs notes grêles et cristallines. La nuit brunissait quand nous arrivâmes en vue de la ville fumeuse. Elle lâcha brusquement le bras que je lui avais offert :

— Déjà, soupira-t-elle... Il faut nous quitter ici, à cause des mauvaises langues.

Elle me tendit la main :

— Adieu, Monsieur... Je n'aurai probablement pas le plaisir de vous revoir à moins que vous ne vous promeniez quelquefois, comme ce soir, dans le chemin des Ages...

— J'y reviendrai certainement, répondis-je à l'étourdie, en lui serrant la main, — et je rentrai chez moi fort troublé.

Le lendemain, je retournai aux entours du moulin, à la même heure, et je retrouvai la dame. Bref, sans rien préméditer, nous prîmes l'habitude de nous rencontrer chaque soir dans ce sentier peu fréquenté, et chaque soir notre causerie devint plus intime, nos poignées de main plus voluptueusement prolongées. En

dépit de mon règlement de vie, je me laissais aller sur la pente de l'amour coupable, et j'y glissais si bien qu'avant la quatrième semaine j'étais éperdument épris d'Athénaïs Desvonces, et qu'au lieu de rentrer à Paris pour préparer mon examen je m'enfuis avec elle, au grand scandale de la petite ville de Saint-Clémentin. J'étais libre de mes actions et maître d'un modeste patrimoine. J'emmenai Athénaïs en Italie; nous y vécûmes joyeusement tout d'abord, en pleine illusion d'amour. Puis, l'argent diminuant, il fallut chercher le moyen d'en gagner. Il n'était plus question d'achever ma médecine. Je dus accepter un emploi subalterne dans une usine de produits chimiques. Sous la pression de la nécessité, je fis ainsi dix sortes de métiers pour lesquels je n'avais aucune vocation. Peu à peu, la tendresse s'en était allée, notre chaîne nous pesait à tous deux et nous n'avions pas le courage de la rompre. Une fièvre infectieuse emportait Athénaïs juste au moment où notre faux ménage commençait à devenir un enfer.

Je repassai les Alpes, je m'établis en Savoie où un ami trouva à me caser comme régisseur d'une mine d'anthracite, et je suis resté à végéter dans ce coin de montagne, ce qui m'a valu le plaisir de faire votre connaissance...

Mais voyez à quoi tiennent les choses : si, au lieu de me laisser attirer par la chanson des rainettes, ce fameux soir, au Moulin-des-Ages, j'avais repris le chemin par lequel j'étais venu, je n'aurais pas rencontré Athénaïs, je serais devenu un honnête médecin de province, je m'y serais marié et j'y aurais procréé une ribambelle d'enfants... Et voilà la vie!... Nous sommes les jouets des plus futiles circonstances ; une saute de vent suffit pour faire dévier nos plus fermes résolutions, pour changer nos espérances de joie en douloureux déboires. Nous ne sommes les maîtres de rien, et cette liberté dont nous nous targuons est à la merci d'une pluie d'orage et de la chanson d'une grenouille...

Et, tandis que Settenez parlait en faisant

sonner son bâton ferré sur la route enténébrée, les voix grêles des rainettes continuaient à trembloter dans les vignes, comme autant de minuscules grelots mélancoliques.

CONTE D'HIVER

Les pieds sur les chenets, devant ma haute cheminée campagnarde où, comme on dit chez nous « clairait » une belle flambée de hêtre et de charme, je fumais quiètement à l'heure grise du crépuscule. Au dehors, un vrai temps de nivôse; la neige tombait et j'entendais avec une volupté d'égoïste l'aile blanche des flocons frôler doucement les vitres de ma fenêtre. Tout à coup ma porte s'ouvrit en coup de vent et je vis entrer mon vieil ami Hubert, guêtré jusqu'aux genoux et coiffé d'un bonnet de fourrure.

— Bonsoir ! cria-t-il de sa voix chaude, je m'invite à souper... Brr ! il fait meilleur chez toi que sur la grand'route...

[illegible]

— [illegible] ?

— Ma foi, non !... Je viens tout bêtement d'Algérie où j'ai chassé la grosse bête... Et pourtant, à parler franc, j'ai eu tout de même en route une bonne fortune...

— Ha ! ha !

— Ne gogueuarde pas !... C'est une de ces bonnes fortunes qui ne laissent après elles ni remords, ni amertume, ni dégoût... Et je puis te la raconter sans indiscrétion...

Il s'installa dans un fauteuil, bourra sa pipe, l'alluma et poursuivit en tirant de larges bouffées :

— J'étais donc allé à Auberive passer une semaine en compagnie de chasseurs qui n'engendraient pas la mélancolie. Je ne sais si tu connais l'endroit. En été, il est charmant; mais, en décembre, il est plutôt d'une sauvagerie austère. Figure-toi un petit village niché en pleine forêt, arrosé par l'Aube qui prend sa source à une lieue en amont et qui coule à la base d'un tertre rocheux, couvert de bâtisses. La rivière est poissonneuse; on y pêche d'excellentes truites; le pays est boisé, solitaire et frais, plein de fleurs et d'oiseaux à la belle saison. Ce serait un coin délicieux, s'il n'était déparé par le maussade voisinage d'une maison centrale de femmes, qu'on a installée dans les bâtiments de l'ancienne abbaye. Cette prison, close de hauts murs rébarbatifs, fait tache parmi les vergers de cerisiers et les prairies baignées d'eau courante. Les malheureuses créatures qu'on y amène sont condamnées à un silence absolu, — une rude punition pour des femmes! — Aussi, quand on les libère après une longue

[illegible]

[illegible] cette année : [illegible] lièvre et sanglier. Chaque [illegible], notre tableau s'enrichissait d'un nombre

coquet de belles pièces. On chassait tout le jour, et à la brume on rentrait affamé. Hospitalière auberge, claires flambées, plantureux soupers arrosés de champagne et de bourgogne !... Pourtant, comme il n'est si bons amis qui ne se séparent, au bout de huit jours, je pris congé des camarades et je retins ma place dans le coupé du courrier de Langres. La voiture partait dès le fin matin. Après m'être lesté contre le froid d'une réconfortante « trempusse » au vin chaud, je m'acheminai dans la nuit à la recherche de mon équipage. Les chevaux étaient déjà attelés et je trouvai Bernard, le conducteur, en train de virer avec sa lanterne autour de sa sa voiture.

— Montez, Monsieur, me cria-t-il, on n'attend plus que vous! — Puis, clignant de l'œil avec un sourire narquois, il ajouta plus bas : — Vous aurez de la compagnie... La Centrale a lâché ce matin un de ses oiseaux... Une jolie fille, vous verrez !... Vous ne vous ennuierez pas cette fois dans ma boîte...

Non, ma fine, vous ne vous ennuierez pas !...

Je pris place dans le coupé où la libérée se recroquevillait dans une encoignure. La faible lueur des lanternes ne permettait guère de juger si elle était laide ou jolie. Je t'avoue, d'ailleurs, qu'en dépit des insinuations de Bernard je ne m'en souciais guère. J'avais hâte de reprendre, si possible, un sommeil trop tôt interrompu. La voiture détala et le trot des chevaux me berça si bien que je m'endormis.

Un arrêt du conducteur à Pierrefontaine me réveilla. Le jour commençait à blanchir et la neige tombait. A cette lueur blafarde de l'aube glacée, je jetai un coup d'œil sur ma compagne de voyage. Elle semblait assez jolie en effet : — sous le bonnet de linge roussi, le visage offrait des lignes très pures ; le teint avait la pâleur anémiée d'une plante qui s'est épanouie dans une cave ; le nez était fin, la bouche mignonne qui s'entr'ouvrait avait la grâce délicate d'une fleur. Le buste et la taille avaient d'harmo-

nieux contours. Mais la pauvre créature était vêtue d'une mince robe d'été et d'une pèlerine légère qui protégeait à peine ses épaules. Par ce froid de décembre, tout son corps grelottait, que c'était pitié !... Elle fermait ses paupières aux longs cils et essayait de sommeiller. C'eût été cruel de la laisser ainsi se morfondre dans sa robe légère, à l'heure matinale où la froidure redouble. Vivement j'enlevai ma pelisse doublée de peau de renard, et, tandis que la fille avait les yeux clos, j'étendis sur elle la chaude fourrure. Elle s'éveilla à demi, ébaucha un geste de satisfaction, puis retomba dans le sommeil... Et moi-même, tandis que les chevaux se remettaient à trotter et que la voiture roulait avec un bruit de ferraille, moi-même, content de mon acte charitable, agréablement balancé par les ressorts usés de la vieille guimbarde, je réussis à me rendormir.

Nous devions approcher de Langres, quand je fus tiré de ma somnolence par la sensation d'une tiède et humide caresse sur mes poi-

gnets. Mes yeux se rouvrirent : il faisait grand jour, et j'aperçus, à mes pieds, la jeune femme dont le buste s'appuyait sur mes genoux et dont les lèvres baisaient doucement mes mains demeurées nues... Je confesse que le contact élastique de cette poitrine ronde et la timide caresse de cette bouche mignonne me troublèrent un instant. Mais je triomphai assez vite de cette émotion purement charnelle ; j'aurais eu honte d'abuser vilainement de la façon un peu abandonnée dont l'ex-prisonnière me marquait sa reconnaissance. Je dégageai mes mains, j'obligeai la fille à se relever et je l'interrogeai discrètement sur son passé et sur ses projets.

Elle avait été condamnée à cinq ans de réclusion pour infanticide. Entrée à vingt ans à la Centrale, elle en sortait effarée, sans savoir où elle irait. Elle ne connaissait personne au monde, et se voyait déjà sur le point de retomber dans le bourbier parisien où la justice l'avait ramassée. Elle me contait cela en pleurant, tandis que je m'ingéniais

à chercher un moyen de lui venir en aide; et les larmes qui mouillaient ses yeux noirs la rendaient encore plus jolie.

Sur ces entrefaites, la voiture s'arrêta devant le « Chêne vert », et, sans me préoccuper du rire stupide de Bernard, je fis servir à la libérée un déjeuner par l'aubergiste, puis je lui donnai une recommandation pour un vieux prêtre de mes amis, qui dirige une œuvre chargée de procurer du travail aux femmes sortant de prison.

— Et après?... demandai-je avec un rien de railleuse curiosité.

— C'est tout, répondit simplement Hubert; je la vis descendre au bas de la rue blanche de neige et disparaître dans un tourbillonnement de flocons épaissis... J'allai moi-même déjeuner, je repris la voiture qui mène chez toi... et me voici.

— Mon vieux, lui déclarai-je, ému à mon tour et lui serrant la main, je sais que tu as souvent contrevenu au cinquième commandement et que tu as beaucoup de peccadilles

sur la conscience... mais je t'admire; à la place du bon Dieu, quand tu iras là-haut, je te donnerais l'absolution et je te dirais, en ouvrant la porte toute grande : « Entrez, mon brave, le royaume des cieux est à vous ! »

HISTOIRES GALANTES ET TRAGIQUES

Octobre est venu; mais autour de ce charmant lac d'Annecy, ensoleillé et bleu à plaisir, on ne se douterait guère qu'on touche à l'arrière-saison, n'était l'aspect des vignes empourprées et déjà mûres pour la vendange. Les bois et les près qui drapent les pentes des montagnes sont toujours verdoyants; à peine si le feuillage des châtaigniers commence à jaunir. La large nappe d'eau, lisse comme un miroir, reflète calmement ces verdures intactes, et, du haut des cimes rocheuses, une lumière argentée et veloutée descend ainsi qu'une caresse sur les forêts de sapins les taillis de hêtres et les vignobles chargés

de grappes. Toute cette nature est souriante et hospitalière comme les habitants eux-mêmes. On s'y promène dans un paysage d'idylle et on est tout surpris quand, à la lecture des chroniqueurs locaux, on apprend qu'au bon temps jadis ces vallées pastorales, ces forêts silencieuses, ces prairies en fleurs ont été les témoins et les complices de sanglantes aventures, et que le lac bleu a reflété dans ses eaux tranquilles le grouillement de compagnies de reîtres, longeant ses corniches escarpées, pillant les granges, incendiant les hameaux sur leur passage.

En 1600, le roi Henri IV envahit la Savoie et la Bresse pour mettre à la raison le duc de Piémont, Charles-Emmanuel Ier. Il prit Chambéry, assiégea Montmélian et, tandis que ses généraux attaquaient cette dernière forteresse, il se rendit à Annecy où il fut reçu par le duc de Nemours, Henri de Savoie, prince « de conscience et de personne fort timorée », assez mal dans ses affaires, ménageant par nécessité le choux piémontais et la

chèvre française. Le duc de Nemours, faisant bonne mine à mauvais jeu, fêta du mieux qu'il put le roi Henri, qui dîna au château « au vu de tout le monde en la grande salle ». Il y avait quatorze convives, les ducs de Nevers et d'Épernon, le comte de Soissons et ses deux fils, le baron de Castelnovoz et le seigneur de Saint-Germain. A gauche de Sa Majesté était assise sa nouvelle maîtresse, Henriette de Balzac d'Entragues, qu'il venait de créer marquise de Verneuil. Il y eut force cérémonies de gala : grand'messe à l'église Saint-François, promenades sur le lac; puis, le surlendemain, après un copieux déjeuner, Henri IV, avec les gens de sa suite, s'embarqua sur le lac jusqu'à Vertier, alla coucher à Faverges, puis se rendit à Beaufort, près des gorges du Doron, d'où il écrivit à la belle Henriette d'Entragues, qui avait gagné tout droit Chambéry, la jolie lettre suivante :

« Mon menon, nous arrivasmes hyer en ce lieu de Beaufort, à nuit fermante, où nos

bagages ne sont pas encore arrivés à ceste heure que nous partons pour aller au col du Cormet recognoistre le passage. Il nous fallut mettre hyer vingt fois pied à terre, et le chemin est cent fois pire aujourd'huy. La France m'est bien obligée, car je travaille bien pour elle. Je remets mille bons contes à vous faire, que j'ay appris de messsieurs venant de Chambéry, à quand j'auray l'honneur de vous voir, qui ne sera, crois-je, que dimanche. Ce temps me durera plus qu'à vous. Aymès-moy bien, les chères amours à moy, que je baise un million de fois. »

Tandis que le roi vert-galant se pourléchait par avance des joyeux contes qu'il dirait à Henriette, et des belles nuitées qui l'attendaient à Chambéry, les paysans et bourgeois savoyards pâtissaient grièvement du passage des troupes royales. On le devine assez, quand on lit entre les lignes l'extrait ci-dessous du registre de la commune de Beaufort : « Le jour dixième, le roy a été icy en grande compagnie de princes et aultres gens-

darmeries. Le jour onzième, il est allé au Cormet et faisoit mauvais temps; le jour douzième, il est parti conduisant 8.000 personnes ayant faict grandissimes folies... »

Si nous remontons plus haut, jusqu'à la moitié du xve siècle, nous trouverons dans ce doux pays de Savoie des mœurs plus sauvages et de plus violentes tragédies mêlées de galanterie, de passion et de sang. — Le 29 août 1446, il y avait grand'chasse dans les forêts du Salève. Dès l'aube, les profondes futaies de sapins du versant savoyard retentissaient de l'appel des veneurs et des sonneries des cors. Trois filles de rois, Yolande de France, Amable d'Ecosse et l'éblouissante Anne de Chypre, femme de Louis de Savoie, chevauchaient par les chemins boisés, accompagnées de leurs chevaliers, écuyers, dames et demoiselles d'honneur. La chasse avait été commandée par Louis de Savoie, et menée par Jean de Compey, seigneur de Thorens, grand baillif du Genevois. Or, ce Jean de Compey, brillant

gentilhomme, rude jouteur à la guerre et en amour, avait eu l'heur de plaire à la belle Anne de Chypre, dont il était devenu le favori, au grand dépit de ses compatriotes et compagnons, les gentilshommes de Savoie. On le jalousait fort vilainement, car il avait eu le tort de profiter de sa bonne fortune pour accueillir à la petite cour du Genevois des seigneurs étrangers, qui s'y installaient comme en pays conquis. Il avait ainsi irrité l'orgueil national et s'était fait de mortels ennemis parmi les nobles Savoyards. Plusieurs de ces derniers jurèrent de se défaire de lui, entre autres Claude de Menthon, Jacques de Montbel, Jacques de Challant et Guillaume de Luyrieux.

Vers l'après-midi, quand la chasse tirait à sa fin et qu'il faisait grand chaud, Compey et le jeune page Jean de Sales entrèrent pour se rafraîchir chez un granger nommé Previn. Ils y furent suivis comme par hasard par Claude de Menthon, Luyrieux, Montbel et Challant, qui burent avec eux et les enga-

gèrent à rejoindre la chasse en leur compagnie. Jean de Compey, qui se méfiait, répondit qu'il s'en irait seul, un peu plus tard. Les quatre gentilshommes prirent les devants; quant au seigneur de Thorens, il gagna prudemment par un sentier de traverse le carrefour où faisaient halte le duc et les princesses. Il y débouchait à peine, lorsqu'en présence des gens de la cour, il fut assailli « comme bête fauve à grands coups d'épée, et blessé à grande effusion de sang » par les conjurés; puis, la besogne parachevée et croyant leur ennemi mort, Luyrieux, Montbel, Challant et les frères de Menthon s'enfuirent au galop, traversèrent le Rhône et se réfugièrent dans la maison forte de Varembon.

Cependant, Jean de Compey survivait à ses blessures et se vengeait à son tour d'une façon éclatante. A l'instigation d'Anne de Chypre, une partie de la noblesse du pays de Savoie était exilée par le duc Louis, et voyait ses biens confisqués.

Après de longues et sanglantes discordes, les haines, néanmoins, semblèrent s'apaiser avec le temps. En 1455, les bannis furent autorisés à rentrer. Il y eut un « appointement » à Chambéry, en grand appareil, avec prières, processions et sonneries de cloches. On croyait tout oublié, mais le vindicatif favori n'avait pardonné que du bout des lèvres. Deux jours après l'appointemement, dans une rue de Chambéry, Jean de Compey lardait de coups d'épée Nicod et Pierre de Menthon. Et ce ne fut pas fini. Ainsi que Malcolm dans « Macbeth », le seigneur de Thorens avait toujours sa vengeance « devant les yeux » ; il la transmettait comme un legs à ses hoirs, et vingt-quatre ans plus tard un autre Menthon, Bernard, tombait mort sous le poignard de Philibert, fils de Jean de Compey...

Ce soir, je suis passé en bateau en vue de Menthon. Au sommet d'une éminence boisée, le château dressait dans la verdure ses austères façades garnies de mâchicoulis. Mais le soleil couchant, qui colorait d'une lueur rose

les murs nus et les toitures aiguës, donnait une physionomie presque bienveillante à l'ancienne « maison forte ». Les toits du village fumaient honnêtement; dans les prés hauts, les sonnailles des troupeaux tintaient comme une musique aérienne; parmi les vignobles, les paysans, courbés sous les « bannettes » lourdes de raisins, portaient lentement la vendange au pressoir. Le lac se glaçait de bleu et d'or, les dents des montagnes revêtaient une exquise teinte violette. Tout le paysage était enveloppé d'une lumière sereine. Je songeais aux Compey disparus, aux Menthon pacifiés, et je me réjouissais de ce que la Nature, dans son impassible évolution, transforme les choses et les gens et endort même la vengeance au cœur des hommes.

Talloires, 1er octobr

OPHIDIA

(IMITÉ DE JOHN KEATS)

En racontant les aventures de la fée Mélusine et de Raymondin de Poitiers, son mari, Henri Heine s'écriait ironiquement : « Heureux homme, dont la femme n'était serpent qu'à moitié ! » Ces histoires de créatures embobelineuses et couleuvrines, s'éprenant d'amour pour de simples mortels, ont de tout temps hanté les imaginations populaires. J'en sais une autre où la femme était bel et bien un serpent tout entier. Je l'ai trouvée dans la *Vie d'Apollonius de Tyane*, par Philostrate, et j'ai bonne envie de vous la dire.

Cela se passait à l'époque où Corinthe, sous la domination romaine, avait retrouvé une

nouvelle splendeur, grâce à la munificence de Jules César et redevenait une cité magnifique, peuplée de temples, de théâtres et de merveilleuses statues ; rendez-vous des étrangers, des philosophes et aussi des courtisanes. Vers l'an 60 après Jésus-Christ, Apollonius de Tyane y vint professer sa doctrine au Gymnase, le plus renommé de la Grèce. Il avait étudié la philosophie de Pythagore et en suivait les préceptes les plus austères, s'abstenant de vin et de viandes, ne vivant que d'herbes et de fruits et laissant croître ses cheveux. Pendant un séjour dans l'Inde, il avait été initié aux dogmes des Brahmimes et il revenait de ses longs voyages précédé par une triple réputation de mage, de voyant et de thaumaturge. C'était alors un homme de cinquante ans, à la barbe prématurément blanche, haut de stature et le front chauve. Ses yeux perçants, enfonçés sous l'orbite, vous fouillaient jusqu'au tréfonds de l'âme et semblaient doués d'un pouvoir fascinateur. Sa parole était sobre, mordante et singulière-

ment persuasive. Au Gymnase, il blâmait avec véhémence les raffinements de la civilisation, la corruption des mœurs, l'aveulissement des volontés. Il exhortait ses nombreux auditeurs à revenir à la pure simplicité des vieux âges et à fuir le commerce des courtisanes. Parmi ses disciples, le plus assidu et le préféré était un jeune homme de trente ans, nommé Lucius. Remarquablement beau et habile aux exercices du corps, plusieurs fois vainqueur aux jeux Isthmiques, Lucius était célèbre dans tout Corinthe pour sa grâce, sa vaillance et la sage maturité de son esprit.

Bien qu'à cette époque saint Paul eût déjà tenté d'évangéliser les petites gens des faubourgs et des deux ports, le culte des dieux de l'Hellas demeurait intact et florissant. La ville était plus peuplée de divinités que l'Olympe lui-même : — temples de Zeus, de Cybèle, de Poséidôn, d'Apollon Clarios, d'Hermès et d'Aphrodite ; autels consacrés à Phaéton, à Leucothoé, à Hygeia, à Sérapis de Canope et à Isis égyptienne. Pan régnait dans

les forêts profondes, et les âpres prédications des disciples de Jésus le Galiléen n'avaient pas encore effarouché les rustiques divinités des bois et des fontaines. — Parmi ces dernières, il était une nymphe que la jalousie de Hérê aux bras blancs avait jadis métamorphosée en serpent. Elle se nommait Ophidia et, depuis longtemps déjà, elle errait au long des rochers et aux berges des ruisseaux, sous la forme d'une chatoyante couleuvre. Mais, dans la robe verte et bleue qui l'emprisonnait, elle avait conservé son cœur de naïade, ses ensorcelants yeux de femme et sa musicale voix chantante, pure comme cristal et douce comme miel. Tout en vaguant comme une âme en peine à travers les prés et les vergers, cette Ophidia avait aperçu maintes fois le jeune Lucius, triomphant et fier, beau comme un fils de Zeus, et elle se consumait d'amour pour lui. Son désir s'irritait de la contrainte et de l'obscurité auxquelles la condamnait son humiliante métamorphose, et sa passion malheureuse s'exhalait en larmes

brûlantes et en plaintes, par les chemins. Tant et tant que sa douleur finit par apitoyer l'orgueilleuse Hérê et que, grâce à l'entremise d'Hermès, elle obtint la faveur de reprendre pour un temps sa forme féminine.

Elle redevint une jeune fille, et ayant recouvré son irrésistible grâce, sa pleine beauté, elle alla se poster au bord du chemin qui menait de la mer à Corinthe. Elle s'assit parmi les saules, non loin d'une fontaine qui reflétait son visage de vierge, blanc comme les narcisses ; sa taille souple, ses yeux brûlants et caressants comme un soleil printanier. Or, ce même soir, Lucius revenait du port de Cenchréas où, après une excursion à l'île d'Égine, il avait laissé sa galère à l'ancre, au long de la muraille du quai. Il marchait nonchalamment, perdu en une méditation sur le *Timée* de Platon ; il avait frôlé Ophidia sans la voir, quand il entendit dans l'ombre une voix charmeresse qui disait : « Ah ! beau Lucius, me laisseras-tu seule au bord du chemin... Lucius, regarde et aie pitié ! »

Il se retourna comme Orphée dut le faire pour contempler Eurydice. La voix montait aussi suavement amoureuse qu'un chant de rossignol en mai. Les oreilles de Lucius furent ravies à tout jamais, et ses yeux burent la divine beauté d'Ophidia ainsi qu'une liqueur grisante, sans en perdre une goutte. « Reste, supplia-t-il, ô déesse! que tu sois une naïade des fontaines ou une dryade des bois, reste, ne t'enfuis pas! » Mais elle, se haussant sur la pointe de ses pieds lumineux, arrondit ses bras blancs autour des robustes épaules de Lucius, posa ses lèvres de fleur sur celles du jeune homme et le prit tout entier dans un baiser. « Je ne suis, murmura-t-elle, qu'une simple femme et je demeure à Corinthe, où je vis dans la retraite. Je t'ai vu, il y a peu de jours, aux fêtes d'Adonis; ta chère image est restée depuis dans mes yeux et dans mon cœur. »

Tout en le charmant de sa voix chantante, elle s'appuyait à son bras et l'entraînait vers Corinthe. Lorsqu'ils franchirent les portes de

la ville, la nuit était venue. Dans les rues et autour des temples, le peuple circulait avec un bruit sourd. Hommes, femmes, riches et pauvres, solitaires ou par couples, goûtaient au dehors la volupté des heures fraîches, et les sandales résonnaient sur les pierres blanches du pavé. A travers les portiques, l'illumination des palais jetait dans l'ombre des lueurs de fêtes et des musiques de flûtes. Craignant d'être rencontré par des gens de connaissance, Lucius masquait son visage d'un pan de son manteau. Tout à coup, il sentit le bras d'Ophidia frémir sur le sien, à l'approche d'un vieillard chauve à barbe grise, dont les yeux perçants brillaient dans la nuit. — « Pourquoi trembles-tu ainsi, mon amour? demanda Lucius. — Je ne sais, je suis lasse, chuchota-t-elle... Quel est donc ce vieux qui vient de nous croiser? — C'est, répondit-il, le mage Apollonius, mon maître et mon meilleur ami. — Ses yeux m'ont fait peur, reprit Ophidia en frissonnant... »

Ils étaient arrivés devant la colonnade d'un

palais que Lucius n'avait jamais remarqué jusque-là. Une porte basse s'encadrait dans les piliers. Elle s'ouvrit pour eux subitement; la phosphorescente clarté d'une lampe d'argent éclaira des vestibules et des salles de marbre rose, puis, tournant de nouveau sur ses gonds, la porte de bronze se referma discrètement sur l'amoureux couple.

Des semaines et des mois se passèrent. En ce palais d'enchantement, entre les bras d'Ophidia, Lucius perdait la notion du temps. — Un soir, couchés sur des coussins jonchés de roses, tous deux, languissamment enlacés, se reposaient des blandices d'amour et rêvaient en un délicieux nonchaloir. Un léger vélum de pourpre laissait entrevoir au fond de la salle, entre deux colonnes, un coin du ciel d'été où les naissantes étoiles fleurissaient. Tout à coup, au loin, du côté des faubourgs, une vive fanfare de trompettes résonna et tira Lucius de sa langueur. Pour la première fois, il eut la nostalgie du monde extérieur, de ses occupations et de

ses amis de jadis. Le voyant tombé en une profonde mélancolie, Ophidia tressaillit et le pressa de questions. Le jeune homme finit par lui avouer qu'il désirait publier dans tout Corinthe son bonheur caché, montrer sa bien-aimée à ses amis et convier à des noces triomphantes non seulement ses propres relations, mais aussi celles d'Ophidia.... « Je n'ai, repartit celle-ci en pâlissant, ni parents ni amis, je ne connais personne à Corinthe... Néanmoins, puisque vous tenez à fêter publiquement notre union, soit, j'y consens. Invitez vos amis, mais, je vous en prie, si vous m'aimez, ne priez pas à vos noces le mage Apollonius... Je ne sais pourquoi, ce vieux me fait peur... »

J'en étais là de mon conte, lorsque j'ai été interrompu par une lettre de mon ancien voisin le maire de Talloires. Talloires, peut-être le savez-vous, est une des plus séduisantes stations du lac d'Annecy. — Or, voici ce que m'écrit mon honorable collègue :

« Un terrible incendie a détruit, jeudi der-

nier, la moitié du village d'Echarvines. Le feu s'est étendu avec une telle rapidité que tout a été consumé en quelques instants. Aussi les malheureux habitants n'ont plus d'abri ; leur détresse est extrême. Nous avons fait notre possible pour subvenir aux premiers besoins. Mais nous sommes pauvres et, dans cette triste circonstance, je m'adresse à vous, qui aimez notre pays. Un mot de vous, dans *le Journal*, nous vaudrait certainement beaucoup... »

Tout en lisant cette lettre désolée, je revoyais l'exquis village d'Echarvines, blotti sous les noyers, avec ses chaumes moussus, ses galeries en auvent, fleuries de géraniums rouges, et je cheminais en imagination sur la route verdoyante qui va de Talloires à Menthon-Saint-Bernard, et qui traverse le hameau aujourd'hui incendié. Sur cette route bordée de prairies, on ne rencontrait point de nymphe Ophidia, bien qu'on y vît parfois glisser d'innocentes couleuvres vertes ; mais, au bas du chemin, à Menthon, demeurait un

philosophe et un lettré, plus éloquent encore qu'Apollonius : — Taine, qui charmait de sa parole savante et subtilement pénétrante ses admirateurs et ses amis, heureux de l'écouter. Ce temps est déjà loin ; Taine est mort, et voici que le poétique hameau d'Echarvines n'est maintenant qu'un monceau de noires décombres...

Je ne me sens plus en veine d'achever mon conte. Une autre fois, je vous dirai comment Apollonius, entrant sans invitation dans le palais où l'on fêtait les noces de Lucius, devina avec ses perçants yeux de mage la véritable et perverse nature d'Ophidia ; et comment, au grand désespoir de l'amoureux, il força la nymphe à reprendre sa forme serpentine et à fuir vers les rochers moussus de la Cranée.

Pour aujourd'hui, je me borne à solliciter la générosité et le bon cœur de mes lecteurs. Que tous ceux d'entre eux qui ont vécu peu ou prou sur les bords du lac d'Annecy se rappellent les calmes ioies goûtées, entre

l'eau bleue et la montagne verdoyante; qu'ils envoient une offrande aux pauvres incendiés d'Echarvines, par l'intermédiaire du Dr Adam, maire de Talloires (Haute-Savoie). La conscience d'avoir fait une bonne action teindra de plus vives couleurs les souvenirs qu'ils ont emportés, et leur rendra plus cher encore l'adorable paysage du lac et de la montagne.

CHANSON D'AUTOMNE

Le paysagiste Jacques Chantal avait, depuis longtemps, dépassé la soixantaine, mais il était resté solide comme un houx et droit comme un peuplier... Grand, carré des épaules, bien que la vieillesse eût neigé sur ses cheveux et sa barbe, il conservait bon pied, bon œil, une taille souple et des jarrets d'acier. Il gardait aussi un cœur chaud et obstinément jeune. Dans ses jours de bonne humeur, il avait coutume de dire, en se tapant alternativement sur le crâne et sur la poitrine : « La cime de la montagne est blanche, mais le fond de la vallée est encore vert! » Ces accès de bonne humeur, malheureuse-

ment, ne duraient pas. Parfois, Jacques Chantal, rentrant en lui-même et comparant cette persévérante chaleur de cœur avec un trop rapide déclin de certaines qualités physiques, se sentait envahi soudain par une déprimante mélancolie.

Il s'avouait alors *in petto* qu'il y avait tout de même un peu de jactance gasconne dans cette affirmation de sa toujours jeune verdeur. Pris tout à coup d'un scrupule de conscience, il redevenait sincère et, soulignant son aveu d'un soupir de regret, il convenait dans son argot d'atelier, que ce n'était plus néanmoins « le même tabac ». Dans une de ces échappées de franchise, un soir, à souper, tandis qu'on discutait sur la brune et la blonde et qu'un camarade lui demandait son goût : « Hélas ! mon cher, répondit-il avec un rien d'ironie teintée de tristesse, maintenant, la femme que j'aime le mieux est celle qui me dit : « Non, mon ami, pas ce soir !... » Et tout en gouaillant, il ne pouvait se défendre d'un secret navrement, en songeant qu'il en était

arrivé à cette déclivité de la route où, quand on est sage,

Il est temps de songer à faire la retraite...

En effet, pour un artiste épris de beauté, amoureux de jeunesse et facilement impressionnable au contact de l'éternel féminin, rien de plus cruellement morose que l'heure où on est forcé de reconnaître qu'on a passé le temps d'aimer. S'il est fâcheux de s'apercevoir qu'on vieillit et que les jolies filles ne tournent plus la tête lorsqu'on passe à côté d'elles, combien il est plus pénible encore de songer que, même si elles étaient moins dédaigneuses, même si elles se montraient complaisantes, on se trouverait fort empêché et mortifié.

Jacques Chantal se disait précisément toutes ces choses en longeant une lisière de forêt, par une dernière belle journée d'octobre. Il s'était attardé à la campagne dans un petit village de la banlieue et ne se souciait pas

encore de rentrer à Paris. Pas plus qu'il ne pouvait extirper de son cœur certaines repoussées de jeunesse, il ne pouvait s'arracher aux charmes enjôleurs de l'automne, dans ces bois qui moutonnent aux flancs des collines de Seine-et-Oise.

Cette année-là, l'arrière-saison était d'une douceur exquise. Dans un ciel bleu, velouté d'une fine brume, le soleil enveloppait de caresses les prairies semées de colchiques et les frondaisons fauves ou rougissantes des taillis. Les chênes demeuraient verdoyants, mais les châtaigniers étalaient déjà toute la gamme des jaunes : l'orange, le safran, l'ocre, le vieil or.

L'atmosphère elle-même, imprégnée du reflet de ces blondes couleurs, semblait rouler de l'or fluide. Dans la tiède paix des bois ensoleillés, de menus bruits épars s'harmonisaient mollement avec le ciel vaporeux, les arbres roussis et les champs où brûlaient des feux d'herbes sèches. Sons mats des glands et des châtaignes tombant sur le sol humide, frêle

musique des rouges-gorges, frôlement ailé des feuilles caduques et tournoyantes, rires légers d'enfants picorant des mûres parmi les ronciers.

Ces brèves heures lumineuses et chaudes, ces feuillages opulemment nuancés que le moindre souffle détachait de la branche, ces fleurs violettes déjà marcescentes, ces chants d'oiseaux si caressants et si courts, tout ce paysage si éclatant et si mobile donnait l'impression à la fois délicieuse et alanguie de certaines poésies des époques de décadence, et Jacques Chantal y voyait comme un reflet de sa propre personnalité.

A un tournant d'un sentier, entre deux grands massifs d'arbres rouillés, une trouée, s'évasant à mesure, laissait voir une fuite de merveilleux horizons, et Jacques reconnut tout à coup, sous une flambée du soleil oblique, la lointaine perspective de Paris, couché au revers des collines et inondé de lumière. Dans le poudroiement des rayons empourprés, on distinguait, émergeant

comme d'une mer rutilante, le dôme pointu des Invalides, les flèches de Sainte-Clotilde, les tours du Trocadéro et les énormes constructions de l'église du Sacré-Cœur; tout le reste flottait, indistinct, dans une buée d'or, et le peintre s'arrêta, absorbé par la contemplation de la grande ville, apparue soudain comme une féerie, au sortir de la profonde paix de la forêt.

« Combien de fois, songeait Chantal, et en combien de pays divers, j'ai déjà eu l'attirante apparition de ces villes lointaines, aux mystérieuses fumées rougies par le soleil couchant?... Cités italiennes paresseusement étendues parmi les oliviers et les pins parasols, avec leurs villas blanches, leurs campaniles sonores et leurs terrasses fleuries; villes de mer surgissant toutes roses du milieu de l'eau et dressant dans le ciel clair, ainsi qu'un mirage, leurs tours, leurs dômes et leurs palais; petites villes de province étagées en amphithéâtres parmi des coteaux de vigne, avec, à leurs pieds, une rivière sinueuse et des lignes frissonnantes de

peupliers sveltes... Toutes avaient à mes yeux cette nouveauté suggestive, ce mystère invitant, ce merveilleux décor, que donnent aux habitations humaines les vapeurs du soir où s'enfonce le soleil déclinant.

« Dans presque toutes, m'attendait une heureuse surprise : là, un rendez-vous d'amour ; ici, un chef-d'œuvre inconnu à contempler ; ou bien encore une *visite* à un ami longtemps perdu de vue et tout à coup retrouvé. Mon cœur battait joyeusement à mesure que le trot des chevaux ou le glissement des wagons sur les rails me rapprochaient de la ville nimbée de lumière. Aujourd'hui, pourquoi la subite révélation du grand Paris se profilant au loin, dans le couchant, ne dit-elle rien à mon cœur ?... Hélas ! c'est que me voilà loin maintenant des jours de verte jeunesse ou de triomphante maturité ! L'heure est passée des joyeux espoirs et des alléchantes surprises. Je sais qu'on ne m'attend plus là-bas.

« De nouveaux venus, lestes et pimpants,

ont pris sans façon ma place à la table du plaisir. On me laisserait à présent me morfondre à la porte, et les convives ne se soucieraient pas plus de moi que du mendiant qui rôde devant les fenêtres en lorgnant le rôti... »

Brusquement, il tourna le dos à la lumineuse trouée, d'où l'on apercevait Paris dans un poudroiement de soleil, et il s'enfonça de nouveau sous bois. L'allée herbeuse longeait des dessous de futaie déjà jonchés de feuilles tombantes ; aux berges des talus, de fausses oronges mettaient dans le gazon la note cramoisie de leur chapeau écarlate moucheté de taches blanches. Une pénétrante odeur de champignon et de fougères rougies se répandait dans l'air humide ; en la respirant, Jacques Chantal se sentait envahi de plus en plus par l'amollissante mélancolie de l'automne. Un musical éclat de rire lui fit relever la tête.

En pleine forêt, parmi les fûts satinés des bouleaux et les écorces grises des châtaigniers,

deux amoureux, bras dessus, bras dessous, s'en allaient à l'aventure. Ils n'avaient pas cinquante ans à eux deux. Le garçon, brun, leste et bien découplé, se penchait tendrement vers le rose visage de la jeune femme, dont les cheveux châtains frisottaient sous le retroussis du chapeau et dont les yeux scintillaient dans la pénombre. A les voir l'un près de l'autre, au milieu des arbres échevelés et des jonchées de feuilles jaunissantes, on avait la sensation de deux jeunes brins de rosiers chargés de roses printanières qui s'épanouissaient en dépit de l'automne. Vivement, avec un rire sonore, la jeune femme, lâchant le bras de son compagnon, sauta légèrement sur une haute pierre rocheuse qui se dressait sous la futaie, et, la mine provocante, elle s'y balança un moment d'un air de bravade. Alors l'amoureux se rapprocha, la saisit par la taille et l'emporta à bras-le-corps, tandis que le musical rire éclatait de nouveau... « Heureux gaillards ! se pourpensait Chantal avec un soupir, ils ne s'ennuient pas, ceux-là ! »

Instinctivement, il s'était mis à suivre l'amoureux couple. Quand il passa près d'eux, la jeune femme le dévisagea un moment, puis murmura entre haut et bas : « Hein ! est-il bien conservé?... Il est encore beau, ce vieux-là!...— Madame, dit Chantal en saluant, il n'y a pas de *beau* vieillard, pas plus qu'il n'y a de *beaux* froids. » Bien qu'on n'aime guère à s'entendre rappeler sa vieillesse, il était flatté tout de même en son par-dedans. La rencontre de ces jeunes amoureux l'avait ragaillardi, et il se plut longtemps à les regarder, tandis qu'ils s'éloignaient lentement au fond des sous-bois déjà vaporeux. Quelque chose de doux s'éveillait en lui et une intime voix lui chuchotait qu'après tout le moyen de ne point s'apercevoir qu'on vieillit, c'est de se détacher de soi et de s'intéresser aux jeunes gens. Si, comme l'affirme Hugo dans *Ruy Blas :*

... On se sent vieillir à voir toujours des vieux,

on rajeunit dans la fréquentation des jeunes. Lorsqu'est irrévocablement passé le temps

d'aimer, le mieux est de s'oublier et de se réjouir les yeux au spectacle de ceux qui s'aiment à leur tour.

Quand les deux amoureux eurent complètement disparu dans les ombres de la futaie, Chantal souleva son chapeau et répéta plusieurs fois en souriant : « Salut! ô Jeunesse! »

Et content d'avoir ajouté ce refrain comme correctif à la mélancolique chanson de l'automne, Jacques Chantal rentra chez lui, alluma le premier feu de la saison et se sentit réchauffé, autant par le souvenir de sa galante rencontre sous bois que par le clair brasier des bûches flambantes.

FIN DE VILLÉGIATURE

Après un séjour de six semaines au bord d'une petite plage bretonne, M. et Mme Lesourd de Boviolles, Augustin leur fils et Mme Géminel, leur amie, regagnent la sous-préfecture lointaine où ils ont élu domicile. M. Lesourd de Boviolles, président du tribunal de Marville, frise la cinquantaine. Il est long, maigre, chauve, avec des favoris en nageoires, des lèvres scrupuleusement rasées, qu'éclairent un sourire narquois. Il a le teint frais et l'œil luisant. Souple, prudent et légèrement sceptique, bien qu'il ait dû son avancement au gouvernement de l'ordre moral, il a su se maintenir en bons termes avec les sous-préfets

radicaux ou opportunistes qui passent à Marville comme des ombres chinoises. Néanmoins, au fond, il reste conservateur et bien pensant. — La présidente, quarante-cinq ans, imposante, un peu massive, conserve soigneusement les restes de sa beauté passée; elle a des cheveux très noirs, des dent blanches, et se maquille imperceptiblement. A la fois mondaine et dévote, elle déguise à peine ses préférences monarchiques et fraie avec la noblesse. Estimant que le nom de « Lesourd » sied mal à un magistrat, elle le passe volontiers sous silence et fait imprimer sur ses cartes : « Mme L. de Boviolles ». — Augustin est un garçon de vingt ans ; élancé, le teint frais, moustache et cheveux bruns, l'œil discrètement baissé, l'air modeste et la tenue irréprochable. Élevé chez les Pères, il a gardé de cette éducation d'excellentes façons et une contenance doucement sournoise. Il prépare sa licence à domicile, tenu sévèrement en laisse par sa mère qui voit, non sans effroi, s'éveiller précocement en lui les ardeurs et

les inquiétudes du tempérament paternel. — Mme Géminel, l'amie intime de la présidente, a trente-huit ans. Veuve, blonde, grassouillette, très en dehors, jolie encore, de commerce agréable, elle n'a qu'un défaut, c'est de trop parler des choses et des gens de Marville et de se figurer que cette sous-préfecture est le centre du monde.

Les voyageurs se sont arrêtés à Nantes afin de visiter la ville et d'y faire emplette de quelques souvenirs du pays breton. Pour le moment, il sont tous quatre installés dans un landeau de louage et courent les magasins de curiosités. Mme Lesourd de Boviolles a le goût du bibelot, Mme Géminel est férue de broderies bretonnes. A l'hôtel, on leur a donné les adresses des marchands en renom et elles ont stationné déjà dans cinq ou six boutiques, fouillant les vitrines, furetant dans les coins, marchandant sans vergogne, le tout au grand ennui du président et de son fils, qui jugent la distraction médiocre et dissimulent mal des bâillements nerveux. Mme Géminel

a acheté deux gilets de Pont-l'Abbé et une chasuble, mais jusqu'alors la présidente est revenue bredouille. Pourtant elle s'entête dans ses investigations et ne veut point partir sans dénicher quelques vieux bijoux bretons, qu'elle étalera aux yeux jaloux de ses bonnes amies de Marville. L'an dernier, Mme Huguenin, la femme du banquier, a rapporté de son voyage des agrafes de manteau, des cœurs et un *esclavage* vendéens, qu'elle montrait avec une ostentation fatigante; Mme Lesourd de Boviolles ne veut pas avoir le dessous et tient à prouver à cette « poseuse » qu'elle aussi a le flair pour découvrir de rares et curieuses vieilleries.

De nouveau, le landau a stoppé devant un magasin d'antiquités. Cette fois, on augure bien de la visite; le rez-de-chaussée, l'escalier et les chambres du premier étage sont encombrés d'un entassement de vieux meubles, de faïences, de gravures et de tableaux du XVIIIe siècle. Commodes ventrues aux cuivres finement ciselés, cabinets italiens,

services de porcelaine à la Reine, miroirs de Venise, pastels dans leur cadre ovale; il y a de quoi réjouir les yeux des collectionneurs. Mais de bijoux bretons, peu ou point.

— On n'en trouve plus, dit la boutiquière loquace et insinuante, qui guide les touristes à travers le fouillis de ces reliques du temps passé; les paysans les vendent tous à des racoleurs envoyés par les marchands de Paris; en revanche, si ces dames sont amateurs de vieilles gravures, j'en ai là tout un lot très intéressant...

En même temps, elle ouvre la porte d'une seconde pièce et indique à ses clients toute une collection de belles gravures de Fragonard et de Beaudouin, dans leurs cadres dédorés : *le Verrou*, *l'Escarpolette*, *le Coucher de la mariée*, *l'Eventail brisé*, etc., que le président examine d'un air de connaisseur. La petite Mme Géminel rougit et minaude; quant à la présidente, elle jette à peine un coup d'œil indigné sur ces « indécentes images » et, en désespoir de cause, se rabat

sur un médaillon Louis XVI, serti de roses, qu'elle marchande pour la forme.

— Ainsi, vous n'avez rien d'autre à nous montrer?

— Mon Dieu, non, Madame, mais si vous désirez un joli chiffonnier en bois de violette...

Merci... Je ne veux que des bijoux bretons... Désolée de vous avoir dérangée... Nous partons... Eh bien, où est donc Augustin?...

Augustin est resté en arrêt devant les gravures de Fragonard et de Beaudouin. L'œil arrondi, il contemple non sans une sourde volupté les jupes retroussées par le vol de l'escarpolette, la poitrine demi-nue de la dame à l'éventail brisé et le galant déshabillé de la jeune mariée... A l'appel de la présidente il accourt encore tout émoustillé, et baisse chattemitement les paupières, tandis que Mme Géminel le regarde en dessous et sourit. On remonte dans le landau et on s'y case le mieux qu'on peut.

— Heureusement, dit Mme L. de Boviolles, il nous reste un magasin d'antiquités à visiter... Le marchand, cette fois, demeure en chambre, à un premier étage, et j'ai là son adresse... Allons, bon, je ne trouve plus mon carnet, je l'aurai laissé dans l'une des boutiques... N'importe, je me souviens du nom : — Maryx, n° 5, sur un des quais de la Loire... Cocher, connaissez-vous cela?...

Le cocher, jeune, avisé et débrouillard, ne connaît pas le nom, mais il insinue que ce pourrait bien être sur le quai Duguay-Trouin.

Le landau repart au petit trot. Il longe de spacieuses avenues plantées d'ormeaux, qui descendent en pente douce vers la Loire. Mme de Boviolles, énervée, fourrage dans les plis de ses jupes, cherche dans toutes ses poches ce carnet introuvable. Le président, les yeux mi-clos, songe, non sans amertume, à Marville et à la rentrée du tribunal. La petite Mme Géminel se remémore la mer bleuissante, la grève au sable doré, et y voit

repasser, en imagination, un beau lieutenant de vaisseau, qui lui faisait un doigt de cour. Quant à Augustin, sa pensée surexcitée par les affriolantes gravures de la boutique de bric-à-brac, vagabonde à travers des sentiers défendus. Il repense à la plage ensoleillée, aux parties de tennis et de croquet qu'il faisait dans le jardin de l'hôtel, en compagnie de mignonnes Anglaises aux jambes alertes, aux tailles sveltes, aux yeux clairs, dont le *flirt*, innocemment familier, soumettait sa vertu à de rudes épreuves. Il se rappelle également une femme de chambre de l'hôtel, qui ressemblait aux soubrettes du *Coucher de la mariée* et qui lui tendait son bougeoir avec une œillade mystérieusement aguichante; il regrette de s'être montré par trop coquebin...

Cependant, le landau a traversé un pont, il tourne maintenant sur un quai bordé de hautes maisons blanches, au rez-de-chaussée desquelles s'ouvrent presque à chaque pas des *bars* aux devantures bariolées, surmon-

tées d'enseignes expressives : — *Au rendez-vous des mariniers, A l'abri de la tempête, Au bon coin...* Le cocher arrête enfin ses chevaux devant une maison d'honnête apparence :

— Voilà le 5, dit-il à ses clients.

— Oui, ce doit être là ! s'écrie Mme Lesourd de Boviolles. Augustin, va t'assurer que le marchand demeure bien au premier, afin que je ne fasse pas une ascension inutile, car j'ai les genoux rompus.

Augustin obéit, entre au numéro 5 et disparaît derrière une porte battante. Cinq minutes se passent et il ne revient pas.

— Je n'y comprends rien... Cocher, descendez et informez-vous si c'est bien ici que demeure Maryx, le marchand de curiosités !...

Le cocher, docilement, quitte son siège, et va interroger les boutiquiers voisins, puis il revient avec une lueur ironique dans l'œil.

— Non, Madame, on ne connaît pas de Maryx au 5.

— Vous êtes sûr?

— Très sûr... Il n'y a pas d'hommes dans la maison. Il n'y a que des dames et des demoiselles.

— Hein ! s'exclame le président, surpris de l'air et de la réponse narquoise du cocher... Il examine alors rapidement la façade de la maison où est entré son fils : les persiennes du rez-de-chaussée sont hermétiquement closes, et un n° 5 démesuré s'étale en noir au-dessus de la porte. Ses souvenirs de jeunesse aidant, il comprend l'énormité de la bévue et un sourire involontaire effleure ses lèvres de magistrat; puis il se penche vers les deux dames et leur chuchotte quelques mots à l'oreille. Mme Géminel rougit jusqu'aux cheveux ; l'austère présidente devient blême.

— Quelle horreur! dit-elle, et Augustin est dans cette maison?

— Je vais l'y chercher, réplique M. Lesourd de Boviolles, en se levant précipitamment.

Mais sa femme lui saisit sévèrement le bras.

Elle a l'air de penser que le remède serait pire que le mal :

— Non, restez ! ordonne-t-elle impérieusement.

Déjà des groupes se forment autour du landau. Les voisins, intrigués, rient sous cape à l'aspect de ces deux dames et de ce monsieur décoré, stationnant devant la maison aux volets clos. Après un regard désespéré jeté sur la façade — ahurie par le ridicule de la situation et perdant la tête, brusquement, d'une voix irritée :

— Cocher, à l'hôtel ! crie la présidente.

VIGNES EN FLEUR

« Quand les lys sont épanouis, la vigne est en fleur », dit un adage très répandu chez nos vignerons. Cette année, j'ai pu constater l'exactitude du vieux dicton populaire. Dès que sur leur hampe svelte ont commencé à s'ouvrir les corolles blanches des lys aux étamines d'or, dans les jeunes feuilles des treilles les grappes de la vigne ont aussi déclos leurs boutons verts et exhalé leur discret parfum. Connaissez-vous l'odeur des vignes fleuries? Je n'en sais guère de plus suave, de plus délicate et de plus pénétrante. C'est une haleine virginale et grisante à la fois; elle rappelle l'arome du réséda, mais avec je ne

sais quoi de plus subtil et de plus affiné. Si, par un beau soir de juin, vous longez les vignobles des coteaux, elle vous arrivera par bouffées, et, en la respirant, vous aurez la sensation chaste et voluptueuse tout ensemble d'un timide baiser de jeune fille.

Ces nuits de la Saint-Jean réservent, du reste, d'exquises délectations à tous ceux qui sont sensibles aux jouissances de l'odorat. A cette aube de l'été, trois parfums caractéristiques émanent en même temps de la terre verdoyante et féconde : l'odeur des tilleuls, celle des herbes fauchées et celle de la vigne fleurie. Tous trois sont d'essences différentes et tous trois se fondent harmonieusement. Les tilleuls ont une haleine pacifiante et balsamique ; les foins coupés exhalent de capiteuses senteurs d'amour ; l'haleine des vignes en fleur donne des suggestions de fraîcheur et de prime jeunesse ; elle est le rêve et la poésie des nuits d'été. Quand, du fond de la vallée où les herbes récemment fauchées dorment en meules au clair de lune, on monte vers

les collines où les grappes s'épanouissent parmi les pampres, on dirait qu'on passe d'un champ baigné de soleil à un dessous de bois ombreux, où des sources chantent comme des flûtes invisibles.

Cette musique des parfums, ce langage mystérieux et pénétrant des odeurs éparses dans la nature, les physiciens semblent jusqu'à présent avoir négligé d'en étudier les lois et les propriétés. Toute leur attention s'est portée sur l'acoustique et l'optique ; les sensations de l'odorat les ont pour la plupart laissés ou indifférents ou dédaigneux. Pendant longtemps ils ont estimé que ce sens était d'un ordre inférieur, et que les perceptions acquises par le nez étaient imparfaites et même grossières. Grossières, elles ne le sont que parce que cet organe s'est trouvé moins exercé que les autres. Pour les gens doués d'un odorat subtil et habitués dès l'enfance à s'en servir, les impressions olfactives sont aussi variées et aussi suggestives que celles qu'on peut recevoir par l'œil ou par l'oreille.

De même que tel son ou telle couleur a la faculté d'éveiller dans notre esprit toute une succession de sentiments et d'idées ; de même les parfums sont de puissants et magiques évocateurs. Combien de fois une odeur respirée au détour d'un chemin n'a-t-elle pas suffi pour faire revivre en nous une sensation endormie, un lointain souvenir d'enfance ou de jeunesse? Il y a des airs qu'on avait oubliés et qui vous reviennent tout à coup si on repasse dans le sentier où on les a entendu chanter pour la première fois. Ainsi, certaines odeurs, qu'on n'avait pas perçues depuis de longues années, ont le don de vous faire revoir avec une merveilleuse lucidité les paysages ou les figures d'autrefois, et de vous rendre avec la même intensité que jadis les émotions qu'on avait éprouvées. Je ne puis sentir l'odeur des planches de sapin fraîchement rabotées sans qu'aussitôt toute une saison de ma petite enfance ressuscite devant mes yeux. Je me retrouve dans l'atelier d'un menuisier, voisin de la maison paternelle.

Les compagnons menuisiers ont les pieds enfoncés jusqu'aux chevilles dans les fins copeaux qui jonchent le parquet et qui fleureut la résine; je les revois penchés vers l'établi où le rabot avec des hésitations saccadées glisse sur les planches blondes. Au dehors, la rue de province, bordée de maisons du XVIe siècle, est ombreuse et somnolente. Le seul bruit qui la berce est la psalmodie chantante des enfants de l'école, en train d'ânonner leur leçon, ou bien le tintement éloigné d'une cloche d'église qui sonne la messe du matin. Mes regards longent la perspective de la rue endormie jusqu'à l'extrémité où l'écartement des maisons laisse apercevoir la colline prochaine, où les vignes étalent en plein soleil leur verdure phosphorescente... Et ce calme tableau de la vie provinciale d'il y a cinquante ans, pour le faire revivre avec toute la vivacité des couleurs d'autrefois, il a suffi de la faible odeur résineuse des copeaux tombés d'une volige de sapin. Sans compter qu'avec la soudaine vision de ce coin de pro-

vince, j'ai revécu en un moment les joies et les transes d'une matinée d'école buissonnière...

« Pour moi, ajoute mon ami Jacobus, en compagnie duquel je traverse un vignoble de la banlieue, dont le clair de lune argente la végétation touffue ; pour moi, l'haleine de ces vignes fleuries évoque tout aussitôt un soir de ma dix-huitième année où brusquement les obscures émotions de la puberté ont éclaté comme un orage. J'avais jusque-là grandi paisiblement, chastement, sous l'aile maternelle. Ce soir-là, une confuse agitation me poussait hors du logis. J'errais à l'aventure à travers la colline tapissée de pampres en plein épanouissement. L'odeur des grappes fraîchement écloses imprégnait autour de moi l'air tiède de la nuit de juin. Était-ce ma course rapide? était-ce le parfum des fleurs de la vigne? Je ne sais, mais je me sentais oppressé par un trouble indéfinissable, et comme lassé par une langueur à la fois très douce et anxieuse. J'éprouvais comme un désir d'étreindre quelqu'un dans mes bras, et

ayant rencontré sur mon chemin un jeune cerisier, je ne pus résister à la tentation de l'accoler et de serrer voluptueusement ma poitrine brûlante contre l'écorce fraîche. Je cueillais à poignée des feuilles de vigne humides de rosée et je les pressais sensuellement sur mes lèvres inapaisées. Effrayé de ce désordre mental, poursuivi par l'exquise senteur des vignobles, je repris ma course vers la maison paternelle et j'y rentrai par un jardin que nous possédions en commun avec un voisin. Au moment où, essoufflé autant par la marche que par les confus désirs qui me gonflaient le cœur, j'allais m'affaler sur un banc, je m'aperçus qu'il était déjà occupé par la femme de notre voisin qui y prenait le frais. La dame pouvait avoir vingt-cinq ans et, bien que ma timidité m'eût toujours empêché de la regarder en face, je la devinais jolie, fraîche, pulpeuse comme une pêche mûrissante.

Dans ma surprise, je m'étais reculé. « C'est vous? me dit-elle d'une voix invitante.

Pourquoi ne vous asseyez-vous pas? Il y a de la place pour deux... » J'obéis; mais à peine fus-je installé à son côté que la griserie provoquée par l'odeur des vignes et aussi le charme voluptueux qui s'exhalait de cette chair féminine me rendirent fou. Je me sentis invinciblement emporté par une de ces audaces qui se manifestent parfois chez les timides; brusquement je saisis la jeune femme dans mes bras, je roulai ma tête contre son épaule et je baisai frénétiquement son cou nu. Violemment surprise, elle se débarrassa vite de mon étreinte et, me donnant une légère tape sur le poignet, elle murmura : « Eh bien, eh bien, vous n'y allez pas de main morte, vous!... » Pourtant elle n'avait pas quitté le banc et son regard n'avait rien de courroucé. J'aurais dû mieux comprendre, mais j'étais tellement confondu de mon audace que je m'enfuis sans demander mon reste... Et ma première aventure amoureuse n'eut pas d'autre suite... Hélas, aujourd'hui encore, lorsque je respire cette

haleine des vignes épanouies, je revois le jardin enfoui dans l'ombre, le banc de pierre, et je sens sur mes lèvres la fraîche saveur du col nu de ma voisine, dont la peau fleurait la verveine... »

MORILLES

Il y a huit jours, j'ai aperçu les premières morilles de l'année à l'étalage d'un marchand de primeurs. Elles étaient encore en petite quantité. Couchées sur un lit de cerfeuil frisé, elles s'étalaient, blondes ou brunes, en forme d'éponge ou de nid de guêpes, — appétissantes, savoureuses et parfumées. — En ma qualité de gourmet, je leur souhaitai tendre la bienvenue et, rien qu'à les voir, l'eau me vint à la bouche. Les mycophiles et ceux dont la gourmandise est le péché mignon excuseront et comprendront cette émotion un peu trop sensuelle. De tous les cryptogames comestibles, la morille est peut-être le plus fin, celui qui

chatouille le plus délicatement le goût et l'odorat. L'originalité de sa physionomie, son chapeau troué d'alvéoles et son pédicule blanc, charnu et fistuleux, ne permettent de la confondre avec aucun individu d'espèce suspecte. On peut la déguster sans crainte et, en outre, elle est le premier champignon de la saison.

C'est pourquoi, en lorgnant l'autre jour ces jeunes morilles blondes et invitantes, exposées derrière la vitrine, je les ai saluées comme on salue la première hirondelle, avant-courrière du printemps. Elles n'excitent pas seulement ma sensualité gourmande ; elles évoquent pour moi toutes les joies du renouveau : l'herbe neuve qui pousse drue au pied des haies, les narcisses blancs qui se mirent dans l'eau des fontaines, les bourgeons qui éclatent, le ciel plus bleu, l'air plus tiède et plus imprégné de subtils aromes.

Elles me font revisiter en esprit tous les paysages où je les allais cueillir, lorsque, intrépide coureur de bois, je partais dès le

matin, au son des cloches de Pâques, et ne rentrais avec ma récolte qu'à la tombée du crépuscule.

Dans combien de sites charmants ne me suis-je pas arrêté pour épier leur apparition parmi la jeune herbe fleurie de primevères! Prairies encadrées en des buissons d'aubépines, légers taillis de frênes, longue avenues gazonneuses des bois de Chaville ou de Verrières! Dans combien d'auberges villageoises n'ai-je pas fait halte, vers midi, pour déjeuner de ma cueillette et pour en surveiller amoureusement la cuisson! Car ce n'est pas tout d'avoir ramassé des morilles, il faut savoir les accommoder et les servir à point. Tout mycophile doit être doublé d'un cuisinier, connaissant le secret des habiles mixtures, qui rehausseront la saveur d'un plat de champignons et en dégageront le parfum dans son intégrité.

Pour les amateurs, qu'il me soit permis de glisser ici une recette, à la fois simple et pratique, à l'aide de laquelle ils pourront savou-

rer dans leur fraîcheur et leur succulence les morilles qu'ils auront eux-mêmes récoltées — non pas dans la rosée matinale, mais à l'heure où le premier coup de soleil aura déjà séché ces champignons, et porté leur arome à son maximum d'intensité.

D'abord lavez soigneusement les morilles afin de les débarrasser de la terre ou du sable qui s'est niché dans les alvéoles; coupez-les en deux et, après les avoir égouttées en les essuyant avec un linge très doux, mettez-les dans la casserole en compagnie d'un morceau de beurre fin. Faites sauter sur un feu vif, et, dès que le beurre sera fondu, exprimez-y le jus d'un citron. — Jamais de vinaigre! — Donnez encore quelques tours; ajoutez ensuite sel et gros poivre. Laissez cuire pendant une heure et nourrissez vos morilles, de temps en temps, avec du bouillon ou mieux du consommé. Lorsqu'elles sont cuites, liez-les avec des jaunes d'œufs, servez chaud, et, comme on dit chez nous, vous vous en lécherez les doigts « jusqu'au coude ».

Ici un scrupule me prend. J'ai déclaré tout à l'heure qu'on pouvait manger la morille en toute sécurité, parce qu'elle est toujours comestible et qu'il est impossible, à cause de sa forme très originale, de la confondre avec aucun champignon suspect. C'est parfaitement vrai, mais il ne s'ensuit pas que la morille soit toujours innocente, ainsi que vous le prouvera une histoire dont je garantis l'exactitude, car j'ai connu les héros de l'aventure...

Donc, il y avait une fois un jeune botaniste de vingt-deux ans, fort amateur de champignons et, en même temps, fort amoureux. Bien que les botanistes soient d'ordinaire gens vertueux et de mœurs pures, il y a néanmoins des exceptions. Celui dont je parle avait le cœur tendre, l'imagination vive et ne détestait pas les aventures galantes. Dans la petite ville qu'il habitait, il s'était épris d'une jolie personne dont le mari, en sa qualité de fonctionnaire, s'absentait souvent. La jeune femme supportait mal ces absences et notre botaniste

en profitait pour essayer de la consoler. Pendant tout un hiver il poussa si ardemment sa pointe que, vers Pâques, il obtint de la dame qu'elle l'accompagnerait dans une de ses herborisations à travers les bois du voisinage. La chasse aux morilles servit de prétexte à cette promenade. Ils partirent par un clair matin tout reluisant de soleil, tout emperlé de rosée, et atteignirent, au bout d'une petite heure, un taillis d'ormes et de frênes, bordé par une prairie.

Le site était solitaire et frais. Des ruisselets limpides couraient entre les cépées bourgeonnantes, et la cristalline chanson de l'eau servait d'accompagnement aux vocalises des oiseaux d'avril : merles, pinsons et rossignols. L'air était imprégné d'une verte odeur de jeunes pousses, et il semblait qu'on respirât de l'amour dans le vent. Aussi le couple roucoulait comme une paire de ramiers et les mains se frôlaient voluptueusement, tout en procédant à la quête des morilles. Celles-ci foisonnaient. A la marge des prés buissonneux,

sur les berges des ruisseaux, parmi les jonchées de feuilles sèches, elles pointaient leurs chapeaux alvéolés, semblables à des rayons de miel, et on n'avait que la peine de se baisser pour les ramasser. La jeune dame, émoustillée par le beau temps et par le plaisir de la cueillette, riait à pleines lèvres; ses yeux prenaient un éclat printanier, s'irradiaient de lueurs prometteuses, et notre botaniste en avait déjà l'eau à la bouche.

Quand ils eurent empli leur filet, ils se sentirent l'estomac creux et gagnèrent le prochain village où une invitante auberge dressait sur la place sa façade ensoleillée et son porche, au-dessus duquel se balançait un bouchon de genévrier. L'hôtesse les installa dans une chambre haute et se chargea d'accommoder leurs champignons. En deux tours de main le couvert fut mis sur une nappe blanche, les fourneaux flambèrent, les bouteilles de vin de Touraine furent débouchées et l'omelette aux morilles fit son apparition, en compagnie d'un jambonneau et d'une truite de rivière.

Voilà nos gens assis en face l'un de l'autre, les yeux dans les yeux, les pieds unis sous la table, et mangeant de bel appétit. Tout en savourant les morilles, les deux convives, en leur par-dedans, songeaient d'avance aux surprises, aux chatteries du dessert, et y préludaient par ces tendres propos décousus qui sont comme les bégaiements de l'amour. Tout à coup, tandis qu'on versait le café, le botaniste vit sa compagne pâlir et renverser sur le dossier de sa chaise sa tête alourdie. Lui-même, presque simultanément, éprouvait un étrange malaise : pesanteurs de tête, maux de cœur, sueurs froides... Et soudain, il songea : « Seraient-ce par hasard les morilles?... » Impossible ! il était trop sûr de l'innocuité de ces cryptogames. La morille est un champignon de tout repos... Pourtant, il n'y avait pas moyen de le nier : l'indisposition prenait une tournure inquiétante... On alla quérir en hâte le médecin du village. C'était un officier de santé très expérimenté et pratique. Il s'enquit du menu, diagnostiqua un empoisonnement et

administra aux deux patients un vomitif énergique. La cause ayant été supprimée, le mal disparut peu à peu et le couple put regagner la ville. Mais la dame ne pardonna jamais à son compagnon ce dénouement peu poétique, très mortifiant pour une jolie femme. Ils se séparèrent froidement et ce fut fini de leur tendresse.

Le botaniste s'en désolait. Toutefois, comme chez lui le culte de la science était plus fort que l'amour, et que cette singulière aventure bouleversait toutes ses notions cryptogamiques, il voulut en avoir le cœur net. Il retourna mélancoliquement, le lendemain, dans le taillis de frênes où avait eu lieu la cueillette. Après de minutieuses investigations, il découvrit qu'à l'endroit même où poussaient les morilles, on trouvait à foison l' « arum commun » ou « pied de veau », plante toxique alors en pleine efflorescence, et il eut immédiatement l'explication de la nocuité accidentelle des échantillons récoltés. Le pollen vénéneux des arums, disséminé par le vent

à la surface des champignons, avait pénétré dans leurs alvéoles et les avait empoisonnés...

Donc, mycophiles très fervents et gourmets très précieux, si vous voulez satisfaire votre passion en toute sécurité, ayez grand soin de bien laver vos morilles avant de les jeter dans la casserole.

LE CERISIER DE JEAN-JACQUES

L'autre matin, je suis allé me promener pédestrement à quelques lieues d'ici, au bord du Fier, dans la vallée de Thônes. Cette vallée est l'une des plus attrayantes des environs. Enserrée entre le mur cyclopéen du Parmelan et les hauts escarpements de la Tournette, à la fois sauvage et riante, elle offre aux yeux charmés les aspects les plus divers : — cimes rocheuses, pentes boisées de sapins et de hêtres, pâturages égayés par la « clarine » des troupeaux, cascades ruisselantes, fermes et villages enfouis au milieu des vergers. — Le Fier, torrent farouche pendant la fonte des neiges, y roule, sur un lit de cail-

loux, ses eaux limpides et poissonneuses. C'est un site essentiellement pastoral, et c'est aussi une vallée pleine de souvenirs. Sur le versant de la route qui descend vers Dingy, apparaissent les bâtiments de ce château du Folliet qu'habita la Philothée de saint François de Sales, la belle Louise de Charmoisy. Par suite de son mariage avec M. de Charmoisy, gentilhomme de la chambre du duc de Nemours, la jeune femme avait été brusquement transplantée de la cour de Henri IV au fond des montagnes de Savoie, et elle y vivait fort tristement. « J'ai été voir Mme de Charmoisy au Folliet, écrit en 1610 un de ses amis, et je vous assure que j'ai peur qu'elle n'y prenne quelque mélancolie, car c'est un petit désert. »

Au dire des religieuses de la Visitation, « la jeune mondaine, nourrie de l'esprit du siècle, en proie à la vanité et aux égarements du désert », n'avait pas encore été touchée par l'éloquence fleurie de son cousin saint François de Sales ; elle n'aspirait que de

loin « aux suavités de la vie dévote », et semblait n'apprécier que médiocrement les sauvages beautés des Alpes savoyardes. — Plus loin, sur la rive droite du Fier, en plein rocher, s'ouvre une étroite voie romaine, ainsi que l'atteste l'inscription gravée dans la pierre de l'une des parois : « L. Tincius Paculus pervium fecit. » — Enfin, à quelques centaines de mètres en amont, à un coude de la route, d'où l'on aperçoit les crénelures de la Dent de Cruet, se trouve le gué où Jean-Jacques Rousseau rencontra Mlle Galley et Mlle de Graffenried, deux jolies filles d'Annecy, qui chevauchaient par les chemins et ne savaient comment forcer leurs montures à traverser la rivière.

On se souvient de l'adorable passage des *Confessions*, où Jean-Jacques raconte son aventure et qui débute ainsi :

«L'aurore, un matin, me parut si belle que, m'étant habillé précipitamment, je me hâtai de gagner la campagne pour voir le lever du soleil. Je goûtai ce plaisir dans tout son

charme; c'était la semaine après la Saint-Jean. La terre, dans sa grande parure, était couverte d'herbe et de fleurs; les rossignols, presque à la fin de leur ramage, semblaient se plaire à le renforcer; tous les oiseaux, faisant en concert leurs adieux au printemps, chantaient la naissance d'un beau jour d'été.» Jean-Jacques vint à l'aide des deux jeunes filles; il prit la bride du cheval de Mlle Galley, traversa le gué en ayant de l'eau jusqu'à mi-jambe, « et l'autre cheval suivit sans difficulté ». Pour payer le service rendu, les voyageuses invitèrent Rousseau à les accompagner, et il monta en croupe derrière Mlle de Graffenried. Les deux amies se rendaient à une maison des champs appartenant à la famille Galley et située à une demi-heure du bourg de Thônes, que Jean-Jacques écrit « Toune », ainsi qu'on prononce dans le pays. — Les lettrés de l'Académie Florimontane, fondée par saint François de Sales, se sont montrés de pieux exégètes pour tous les chapitres des *Confessions*, qui ont trait au

séjour de Rousseau à Annecy. Ils ont élucidé les moindres détails de « la journée de Toune ». Ils sont arrivés ainsi à fixer la date précise de la rencontre au bord du Fier. C'était le 27 juin 1730. Ce jour-là, Mme Galley mère passait un acte notarié à Annecy, ce qui explique pourquoi les deux jeunes filles chevauchaient seules ; et, en outre, c'était l'anniversaire de la naissance de Mlle Galley, qui se nommait Claudine et était venue au monde le 27 juin 1710. Elle avait donc vingt ans. Mlle de Graffenried en comptait vingt et un. Originaire du canton de Berne et « nouvelle convertie », comme Mme de Warens ; elle s'était attachée à la famille Galley, qui habitait rue Perrière. — La maison existe encore, avec sa naïve façade aux croisillons de pierre et sa tourelle où monte un escalier en colimaçon. — Mlle de Graffenried était avenante et fort aimable ; quant à Claudine Galley, elle la surpassait, au goût de Rousseau, en grâce et en joliesse. « Elle avait je ne sais quoi de plus délicat, de plus fin ;

elle était en même temps très mignonne et très formée... » Entre ces deux charmantes filles au babil espiègle et à la gaieté innocemment provocante, ce garçon de dix-neuf ans, à la fois passionné, sensuel et timide, passa des heures exquises. Il était tour à tour amoureux des deux compagnes, mais avec une inclination plus tendre et plus pure pour Claudine Galley. Lorsqu'après leur dîner dans la cuisine de la « grangère », elles allèrent au verger cueillir des cerises que Jean-Jacques, perché dans l'arbre, leur jetait à pleines mains, ce fut dans le corsage entr'ouvert de Claudine qu'il fit tomber un bouquet de fruits rouges, en formant tout bas ce souhait : « Que mes lèvres ne sont-elles des cerises ! Comme je les lui jetterais ainsi de bon cœur ! » Et ce fut aussi la main de Mlle Galley qu'il baisa silencieusement au moment où ils se trouvèrent seuls dans l'obscure cuisine du granger...

Lorsque je finissais ma rhétorique, que de fois j'ai relu, avec enivrement, ce délicieux

épisode de « la journée de Toune » ! Je me délectais à cette lecture ; j'en rêvais la nuit. Chaque ligne me ravissait et me montait l'imagination. Les détails de nature, l'éclosion de ce premier amour indécis, contenu et brûlant pour deux charmantes filles, tout m'enchantait jusqu'à la fin trop brève de l'idylle inachevée. Aujourd'hui encore, dans le pays même où vécurent les héros de l'aventure, je n'y puis repenser sans émotion. C'est pourquoi, l'autre matin, j'ai résolu de faire un pèlerinage à Thônes et à la maison de campagne qui fut, jadis, celle de Claudine Galley.

Bien qu'on touchât à la mi-septembre, la matinée avait la fraîche beauté de celle du 21 juin 1730. Au-dessus des cimes rocheuses, le ciel était couleur de turquoise ; les rossignols ne chantaient plus, mais, du fond de la vallée, le clair bouillonnement du Fier montait, mêlé au tintement des « clarines ». Une ombre humide enveloppait encore l'un des versants, tandis qu'une lumière veloutée

et argentée baignait les montagnes d'or pur. Aux marges des bois, des prunelliers, des épines-vinettes et des sureaux secouaient au passage leurs bouquets de fruits moites de rosée, et les taillis mouillés étaient tout fleuris de cyclamens purpurins. Je marchais allègrement au milieu de cette nature mûrissante et chantante; je respirais avec sensualité l'air matinal saturé d'odeurs de marjolaine. Sans m'arrêter à Thônes, je suivis pendant un quart d'heure la route du Grand-Bornand, puis, à travers prés, j'atteignis un chemin montant, caillouteux; le même où jadis les chevaux des deux jeunes filles avaient fait sonner leurs sabots sur la roche, et qui débouchait droit à l'entrée d'une cour herbeuse, séparant une maison de maîtres du logis du « granger ». Au milieu, une fontaine jaillissait dans une auge de pierre, où une femme, demi-bourgeoise et demi-paysanne, épluchait des légumes. Je lui demandai si j'étais bien à la Tour, car c'est le vrai nom du domaine que Jean-Jacques appelait improprement

« Toune ». Les Galley, dans les actes du temps, s'intitulaient « Seigneurs de la maison forte de la Tour, en la paroisse de Thônes ».

— Oui, répondit la bonne dame, en continuant de laver ses poireaux, c'est bien ici la Tour..., la maison de Jean-Jacques Rousseau.

Une légende s'est déjà formée à propos de ce coin de terre : les gens du pays sont persuadés que Rousseau y a demeuré ; quant au nom de Claudine Galley, il s'est noyé dans l'oubli. La maison elle-même a été incendiée et rebâtie ; il n'en reste que la porte d'entrée surmontée d'un écusson aux armes de la famille Galley : « d'azur, au croissant d'or accompagné de trois étoiles d'argent ». Le logis du granger seul est intact. La cuisine obscure et enfumée conserve son pavé raboteux, « ses deux bancs à côté de la longue table », où le jeune homme dîna joyeusement, assis entre les deux amies. Le cerisier, sur lequel il grimpa pour jeter des cerises dans

le cerisier de Claudine, a été abattu il y a cinquante ans : près de la vieille souche un nouveau plant a poussé et est devenu à son tour un grand arbre.

— Bien des étrangers viennent ici, me dit en riant l'épluchéuse de légumes : ils demandent à voir le cerisier. Alors je leur montre celui-ci et ils s'en vont contents...

Le verger, dans son ensemble, a gardé la physionomie qu'il devait avoir au temps de Jean-Jacques. Il s'étend à mi-coteau et laisse apercevoir, entre ses ramures, la montagne verdoyante, où des chalets sont épars. — Je le parcourus mélancoliquement en songeant aux lointaines années où les voix des jeunes filles l'emplissaient de leur espiègle gaieté ; et je le quittai à regret, — comme Jean-Jacques et les deux voyageuses le quittèrent à la tombée du jour. — Ils se promettaient de se revoir ; et ils ne se revirent plus jamais... Rousseau ne s'est même pas inquiété de savoir ce que devinrent les deux aimables personnes dont, le souvenir pourtant, « lui revenait plus

au cœur que celui d'aucuns plaisirs qu'il eût goûtés dans sa vie »...

J'ai été mieux renseigné que lui, grâce aux fructueuses et patientes investigations de mes amis de la Florimontane. — En 1739, ayant déjà coiffé sainte Catherine, Claudine Galley épousa le sénateur Sautet, avec trois mille livres de dot, et probablement, comme beaucoup de Savoyardes, elle fut une épouse féconde, entièrement absorbée par l'éducation de ses enfants et les besognes du ménage. Vécut-elle assez pour entendre parler de l'auteur de *la Nouvelle Héloïse*, et le bruit de la gloire de Rousseau arriva-t-il jusqu'à elle?... Qui sait?... Peut-être avait-elle oublié jusqu'au nom de ce compagnon d'un jour? Peut-être même ignora-t-elle toute sa vie que le hardi philosophe et l'éloquent écrivain, dont le roman passionnait tous les cœurs, était le même que ce timide garçon qui lui avait jeté si gentiment des cerises?... Quant à la jolie Bernoise, elle quitta son amie, dès 1732, pour se réfugier à la Visitation,

puis au couvent des Bernardines d'Annecy, où elle mourut. Il ne reste plus d'elle que cette brève mention dans l'obituaire de l'abbaye : « En 1748, est décédée Mlle de Graffenried, pensionnaire. »

Talloires, 17 septembre.

Mme DE WARENS ET LES CHARMETTES

Au moment de quitter le lac d'Annecy, j'ai appris qu'on mettait en vente les Charmettes, et j'ai voulu revoir la maison que les amours de Jean-Jacques et de Mme de Warens ont rendue célèbre, avant qu'un changement de propriétaire n'en altère peut-être complètement la physionomie. Arrivé à Chambéry par un bleu matin d'octobre, tout doré de soleil, j'ai rapidement traversé le faubourg et j'ai gravi le chemin montant et caillouteux, encaissé entre deux talus et bordé de vergers, qui conduit au domaine des Charmettes. Jean-Jacques en a fait, de mémoire, dans les *Confessions*, une description qui demeure encore aujourd'hui fort exacte :

« — Au-devant était un jardin en terrasse, une vigne au dessus, un verger au dessous ; vis-à-vis, un petit bois de châtaigniers, une fontaine à portée. »

Le bois de châtaigniers est toujours debout. En ce moment, les feuilles jaunissantes commencent à joncher le sol ; les bogues hérissées de piquants, à demi ouvertes, laissent voir les châtaignes mûres ; quelques-unes même s'échappent de l'enveloppe et tombent à terre avec un bruit mat. L'habitation peu élevée date du commencement du XVIIIe siècle ; elle tient à la fois de la métairie et de la maison bourgeoise. J'ai sonné à la porte bâtarde qui donne accès dans une pièce délabrée, servant de parloir et de salle à manger. Gravissant l'escalier étroit, j'ai revisité l'oratoire et la chambre à coucher de Mme de Warens ; puis je suis redescendu dans une pièce très claire, assez sobrement meublée, dont la porte-fenêtre et les croisées ouvrent sur un jardin aux allées rectilignes. Les murs de ce salon sont garnis de portraits plus ou

moins authentiques de Jean-Jacques et de son amie. Le jardin, planté d'antiques fleurs démodées, n'a pas dû beaucoup changer depuis le temps où Rousseau s'y promenait en attendant que la chère « maman » fût réveillée. « Le contrevent s'ouvrait, j'allais l'embrasser dans son lit, souvent encore à demi endormie ; et cet embrassement, aussi pur que tendre, tirait de son innocence même un charme qui n'est jamais joint à la volupté des sens. »

« L'innocence » de cet embrassement nous rendrait rêveurs, si Jean-Jacques lui-même n'avait eu soin de nous confier qu'Éléonore de Warens avait un tempérament de glace et que « dans toutes ses erreurs les sens avaient très peu de part ». Et pour achever de la peindre, il ajoute, quelques pages plus loin : « Elle eût couché tous les jours avec vingt hommes en repos de conscience, et sans même en avoir plus de scrupule que de désir. » Étrange façon de portraiturer la femme qui, à l'entendre, « était pour lui plus qu'une

sœur, plus qu'une mère, plus qu'une amie !... » Du reste, en général, quand Rousseau parle des choses de l'amour, il ne peut s'empêcher d'y mêler je ne sais quoi de bas et de répugnant. Tout en faisant parade de sentiments purs et chastement innocents, il s'exprime là-dessus, le plus souvent, avec l'indélicatesse et la grossièreté inconsciente d'un laquais. C'est bien le même homme qui, dans le plus beau feu de son amour malheureux pour Mme d'Houdetot, nous parlera de l' « importunité d'une vigueur inépuisable et toujours inutile » auprès de la femme qui se refusait à ses désirs, et terminera par cette cynique confidence : « Cet état, et surtout sa durée, pendant trois mois d'irritation continuelle et de privation, me jeta dans un épuisement dont je n'ai pu me tirer de plusieurs années, et finit par me donner une descente que j'emporterai ou qui m'emportera au tombeau. »

Ce fut à la fin de l'été de 1736, que les deux amoureux s'installèrent aux Charmettes. Rousseau avait alors vingt-quatre ans, étant

né en 1712. Éléonore de Warens en comptait trente-sept : mais, bien que boulotte et un peu lourde, elle conservait encore un grand charme, au dire des contemporains. Un gentilhomme savoyard, M. de Conzié, son ami et son voisin de campagne, dans une lettre à M. de Mellarède, en a fait un portrait fort vivant et qui ne paraît point flatté : « Sa taille était moyenne, mais point avantageuse, eu égard qu'elle avait beaucoup et beaucoup d'embonpoint, ce qui lui avait arrondi un peu les épaules et rendu sa gorge d'albâtre aussi trop volumineuse ; mais elle faisait aisément oublier ces défauts par une physionomie de franchise et de gaieté intéressante. Son ris était charmant ; son teint de lys et de rose, joint à la vivacité de ses yeux, annonçait celle de son esprit et donnait une énergie peu commune à tout ce qu'elle disait... Les grâces de son parler, son esprit déjà enrichi de différentes lectures la rendaient extrêmement séduisante et agréable dans la conversation, et m'attachaient intimement à sa maison...

J'y mangeais fréquemment avec Jean-Jacques, dont elle avait déjà commencé l'éducation, usant toujours d'un ton de maman tendre et bienfaisante, auquel Jean-Jacques répondait toujours avec docilité et même soumission. » Un peu plus loin, M. de Conzié ajoute : « Comme je voyais Rousseau tous les jours et qu'il me parlait avec confiance, je ne pouvais douter de son goût décidé pour la solitude et je puis dire d'un mépris inné pour les hommes, d'un penchant déterminé à blâmer leurs défauts, leurs faibles ; il nourrissait en lui une défiance constante en leur probité... »

Ainsi, d'après ce fidèle témoin, qui paraît un esprit fort sage, Jean-Jacques, à vingt-quatre ans, était déjà le révolté et le farouche solitaire que nous retrouvons plus tard à Paris et qui poussera jusqu'à la folie sa misanthropie et son humeur ombrageuse. Néanmoins, ces quatre années passées au milieu des pacifiques verdures des Charmettes furent pour lui quatre années de félicité : « Je me levais avec le soleil, s'écrie-t-il, et j'étais heureux ;

je me promenais et j'étais heureux ; je voyais maman et j'étais heureux... Le bonheur me suivait partout ! » Malheureusement, il était d'un caractère trop inquiet pour se contenter longtemps de ce bonheur si simple et si uni. Malade imaginaire, il se tourmenta si fort te tourmenta si égoïstement les autres, qu'il obtint de Mme de Warens la permission d'aller consulter un spécialiste à Montpellier. La charitable « maman » l'aida peut-être même de sa bourse, bien qu'il prétende n'avoir employé au voyage que l'argent recueilli à Genève dans la succession paternelle.

Le voilà parti. Il avait à peine quitté le Dauphiné que sa maladie était oubliée ; oubliée aussi, la pauvre « maman ». Il avait rencontré à Moirans une dame déjà mûre, « ni belle, ni jeune, mais charmante », nommée Mme de Larnage. Ce jouvenceau, aux allures de coquebin, avait affriolé la voyageuse, qui fit, pour encourager Rousseau, les trois quarts du chemin. Les choses ne traînèrent pas : l'amourette, ébauchée à Moirans, se corsa à Valence

et s'acheva à la satisfaction des deux parties. On forma même le projet de se revoir au Bourg-Saint-Andéol, pays de la dame, lorsque Jean-Jacques aurait terminé sa cure. Mais, pendant le séjour à Montpellier, le vent avait tourné. Des remords tardifs tracassaient Rousseau. Bref, au retour, il brûla l'étape de Saint-Andéol pour courir à Chambéry et de là gagner les Charmettes.

« J'arrive essoufflé... Je ne vois personne dans la cour, sur la porte, à la fenêtre... J'entre, tout est tranquille... Je monte, je la vois enfin, cette chère maman, si tendrement, si vivement, si purement (!) aimée... Un jeune homme était avec elle ; je le connaissais pour l'avoir vu déjà dans la maison, mais, cette fois, il y paraissait établi ; il l'était. » — Pendant que Rousseau galantisait avec Mme de Larnage, l'insouciante Éléonore lui avait donné un remplaçant. Ce nouveau venu, qui se nommait Wintzenried, mais qui se faisait appeler le chevalier de Courtilles, était un jeune bellâtre, jouant l'homme important et

menant grand bruit, « vain, sot, ignorant, au demeurant le meilleur fils du monde ». Jean-Jacques ne put voir sans colère que ce personnage « était tout à la maison et lui rien ». Le séjour lui devint insupportable, il résolut de s'éloigner et on le laissa partir.

Il ne devait plus revoir les Charmettes où Mme de Warens habita encore sept ans, en compagnie du prétendu chevalier de Courtilles. Celui-ci, en sa qualité d'aventurier, avait le goût des entreprises hasardeuses. Éléonore formait elle-même de chimériques projets. Elle rêva d'exploiter une mine dans la province de Maurienne, puis établit à Chambéry une fabrique de savon et acheva de s'y endetter. « Enfin, dit M. de Conzié, cette charmante et digne femme, sans argent, accablée de dettes, eut l'heureuse ressource de plaire à un vieux seigneur, qui fournit, durant qu'il vécut, aux journaliers nécessaires de la malheureuse baronne. » Naturellement, le beau de Courtilles l'avait abandonnée, dès qu'il s'était aperçu qu'il n'en pouvait plus tirer ni pied

ni aile. Il cherchait à s'enrichir par quelque avantageux mariage et il eut l'audace de demander à Mme de Warens une recommandation pour les parents de la fille qu'il convoitait. J'ai sous les yeux l'original de la lettre, à la fois indulgente et digne, par laquelle la baronne répondit à cette outrecuidante requête. La grosse écriture d'Éléonore est irrégulière, dégingandée et négligée; l'orthographe ressemble à l'écriture, mais le style est alerte, net, naturel, avec une mélancolique teinte de religiosité ! « Puisque c'est votre intention de vous établir, je n'ay à vous dire à ce sujet que de prier Dieu qu'il luy plaise de répandre sur vous sa sainte bénédiction et que le tout soit pour sa gloire et votre salut... Puisque vous avez exigé de moi par votre lettre que je parlât à M. de Bergonzi de vos intentions pour sa fille, je m'en suis acquitée... C'est à vous, à présent, de vous observer et à bien réfléchir à toutes les obligations que vous vous proposé de contracter... Parlez peu, si vous pouvez, et pensez beaucoup et conduizé

vous toujour d'une manière yréprochable; c'est le moïens d'être toujour aimé et estimé de tous le monde...

« BARONNE DE WARENS DE LA TOUR. »

Cettre lettre est datée de 1754. Éléonore avait déjà, depuis cinq ans, quitté les Charmettes. Elle traînait une vie misérable dans un des faubourgs de Chambéry. Elle y mourut, presque réduite à la mendicité, le 27 juillet 1769.

« J'ai, dit M. de Conzié en terminant sa lettre à M. de Mellarède, toujours condamné Jean-Jacques, qu'elle avait décoré du nom de son fils adoptif, d'avoir préféré les intérêts de la Levasseur à ceux d'une « maman » aussi respectable pour lui, en tous sens, que l'était peu sa blanchisseuse... » — A cette date de 1762, tandis que la pauvre « maman » mourait indigente dans un taudis du faubourg de Nezin, Jean-Jacques, en pleine renommée, méditait déjà d'écrire ces *Confessions* où il devait rembourser en gloire l'argent qu'il

avait coûté à sa bienfaitrice. A franchement parler, cette gloire est bien un peu mêlée de diffamation, et plus d'un bon esprit pourrait accuser Rousseau d'avoir payé les tendresses et les bienfaits de l'aimable baronne en monnaie de singe. Néanmoins, l'Art est un si puissant magicien qu'il ennoblit tout ce qu'il touche. Les éloquentes pages de Jean-Jacques ont jeté un immortel nimbe de poésie sur Éléonore de Warens et sur ces verdoyantes Charmettes, qui vont être livrées aux hasards des enchères.

LA TOURNETTE

Couleur de tan ou couleur de rouille, nuancées d'or pâle ou de rouge, les feuilles mourantes tombent mollement, silencieusement sur le sol humide, tandis que les sonneries de la Toussaint s'envolent mélancoliques dans l'air embrumé. Au milieu de cette lente agonie de l'arrière-saison, emprisonné dans un horizon étroit que le brouillard rétrécit encore, je revois en imagination, avec un plus intense regret, les Alpes savoyardes récemment quittées ; mon souvenir se reporte avec plus de complaisance vers les cimes aériennes que j'ai gravies par une glorieuse journée d'août...

Tous les matins, depuis des semaines, je voyais la Tournette découper sur le bleu du ciel ses formidables épaulements de verdure, ses remparts gris et ses crêtes embastionnées. Cette montagne, qui se dresse entre Thônes et Talloires, a l'air d'une cyclopéenne forteresse à demi écroulée, ayant conservé au sommet une dernière tour crénelée, d'où lui vient vraisemblablement son nom de « Tournette ». La tour fantastique et lointaine, avec son écharpe de neige à la base, ses teintes d'argent mat ou de mauve selon les heures du jour, exerçait sur moi une attraction irritante. Bien que son sommet fût situé à plus de 2.300 mètres, elle n'était pas inaccessible. Plus d'un alpiniste y était monté ; on disait merveille de la flore qui s'y développe et de l'étonnant horizon de glaciers qu'on embrasse de là-haut, — de sorte que je finis par être hanté du désir d'y grimper à mon tour. L'arrivée de mon ami Jacobus et de deux autres compagnons de voyage me décida tout à fait.

On monte à la Tournette par Thônes, par

le Nantet ou par Montmin. Nous avions choisi cette dernière route, parce qu'elle permet d'arriver en voiture jusqu'à un millier de mètres, et par conséquent de ménager ses forces pour le reste de l'ascension pédestre. Nous avions donc donné rendez-vous, à Montmin, aux guides chargés des sacs et des provisions, et nous les trouvâmes sous le porche de l'auberge, en train de fumer leur pipe et de se reposer « à la fraîche ».

Il était six heures du soir, mais le soleil d'août, encore éclatant, dardait dans un ciel bleu immaculé. Après avoir bu le coup de l'étrier, nous quittons le village et nous faisons résonner la pique de nos bâtons ferrés sur le sentier rocailleux qui s'élève vers les pâturages. De-ci et de-là, quelques massifs de bois de sapins plaquent leur velours sombre sur la tendre verdure des parcs ou sur la blancheur grise des rocs, entre lesquels transsude l'eau des sources. Après avoir longé un dernier bouquet de hêtres, nous entrons dans une gorge rocheuse, une sorte d'escalier de

pierres roulantes qu'on gravit péniblement avant d'atteindre la région des pâtis. L'escalier dure une bonne heure, et, en quittant ces gravats, le pied est tout réjoui de fouler une herbe élastique et touffue. La prairie est si plantureuse, la flore y est si variée, que l'œil est sans cesse récréé et que nous atteignons, sans presque y penser, la combe verdoyante des chalets de Lars, où nous devons souper et coucher.

Ces chalets de Lars font songer à des chaumières irlandaises où de maigres tenanciers vivent côte à côte avec leurs cochons : — une cabane en planches, coupée en deux par une cloison, sert de cuisine et d'atelier pour la fabrication des fromages ; à côté, séparée par une mare de purin se trouve l'étable où gîtent pêle-mêle, des chèvres, des cochons noirs, une dizaine de vaches, une jument et son poulain. Au-dessus de l'étable règne le fenil, qui est aussi la chambre à coucher. — Les « chalézans » sont de bonnes gens à mine souriante et hospitalière. Sur un âtre

de pierres, placé au milieu de la cuisine, la « chalézanne » nous allume un feu de branches sèches et nous soupons de bon appétit aux lueurs de la flamme dansante; puis nous sortons pour fumer en plein air.

Un silence profond, interrompu seulement par les « clarines » des vaches remisées dans l'étable; un ciel criblé de milliers d'étoiles, reposant sur les crêtes des pâturages et les cimes rocheuses des entours. — Peu à peu, malgré la beauté du spectacle, le froid nous gagne, et comme nous devons nous éveiller avant l'aube, nous grimpons dans le fenil qui sert de dortoir commun.

Nous espérions y dormir une heure ou deux, mais nous avions compté sans l'odeur ammoniacale et les bruits étranges qui montaient de l'étable: — haleines chaudes de vaches ruminantes, grognements de porcs, bêlements de chèvres, tintements de clochettes; à peine fermions-nous les yeux qu'un meuglement nous réveillait en sursaut. Dans cette atmosphère de foin et de litière, on respire

péniblement et on attend avec impatience le moment où les guides qui, eux, sommeillent imperturbablement, donneront le signal du départ.

Enfin, vers deux heures, on nous appelle. Nous quittons avec joie notre soupente, nous avalons du café bouillant, et en route !... Pendant notre réclusion dans le fenil, la lune, à son dernier quartier, s'est levée et éclaire les pâtis. Nous cheminons en file indienne à travers les prés montueux. Bientôt nous atteignons une étroite crête gazonneuse qui monte toujours plus raide vers les assises rocheuses de la Tournette. L'herbe a fait place aux gravats. Nous grimpons toujours, un peu essoufflés ; tout à coup l'un des guides lance un appel, et cet éclat de voix est répété dans tous les angles des rochers qui surplombent. On dirait les rumeurs d'une foule invisible. Chaque mot que nous crions dans la nuit nous est renvoyé à l'infini par les échos multiples de la montagne. — A cette première fantasmagorie vient s'en ajouter une seconde. Le ciel

est traversé par de nombreuses étoiles filantes et quelques-unes pleuvent autour de nous comme de rouges et sifflantes flammèches. — Toutes ces féeries font heureusement diversion à la fatigue, car l'ascension est rude, et les pierres roulent à chaque instant sous nos pas mal assurés. Maintenant, nous contournons les hautes murailles du dernier bastion de la Tournette, et nous longeons un abîme dont la nuit nous masque, heureusement, la profondeur. La lune pâlit. Voici les premières clartés de l'aube et, au moment où elles paraissent, nous côtoyons la large bande de neige qui tapisse le pied de la cime ébréchée qu'on nomme « le Fauteuil ».

Devant nous s'étend un panorama inoubliable : — d'abord, un premier plan de montagnes aux formes encore imprécises; puis, à l'horizon, toute une dentelure de crêtes d'un bleu noir se découpant à l'infini sur le ciel couleur de safran, et, au milieu de cette chaîne circulaire, le mont Blanc avec son énorme dôme, ses pointes, ses tours, ses

sveltes aiguilles, qui semblent de loin les monuments et les clochers d'une fabuleuse ville de Titans. Tout cela est revêtu d'une riche teinte d'azur foncé. Au-dessus du mont Blanc, dans le ciel pur, un petit nuage plane, pareil à un noir accent circonflexe ; il se colore peu à peu, devient orange, puis vermeil, à mesure que le lever du soleil approche. — Nous nous hâtons de gagner le sommet du « Fauteuil », et à peine atteignons-nous le dernier plateau de la Tournette que le soleil, comme une immense étoile d'or, surgit entre deux aiguilles. Immédiatement les contours du dôme deviennent roses; les rayons lumineux filent comme des traits sur les dentelures de la chaîne, et, de l'Oberland au Dauphiné, soixante lieues de glaciers se montrent dans l'éclatante blancheur de leurs neiges immaculées... tandis qu'immédiatement au-dessous de nous, le lac d'Annecy arrondit dans la verdure sa coupe d'un gris bleuté et commence à miroiter à mesure que le soleil l'atteint.

Debout sur une roche, notre plus jeune guide agite un châle attaché à son alpenstock et fait des signaux qu'il affirme devoir être aperçus du ponton de Talloires par « une personne » qui lui a promis de lui renvoyer, à l'aide d'un miroir, des reflets qui parviendront jusqu'à la cime du Fauteuil. En effet, au bout d'une demi-heure, le garçon déclare que cette « personne » a vu son signal et qu'il a reçu deux ou trois rayons lancés par le mystérieux miroir. Là-dessus, comme le soleil commence à chauffer, nous nous arrachons à la contemplation de cette féerie des hauteurs, et nous songeons à effectuer notre descente.

Le temps me manque pour conter les surprises et les péripéties de cette dégringolade laborieuse qui dura de huit heures du matin à trois heures après-midi. J'aurais cependant voulu dire l'enchantement des fleurs qui s'épanouissent dans les roches et les prés de la Tournette. Le soleil d'été, succédant à la fonte des neiges, développe sur le versant

méridional une flore exceptionnellement opulente et rare : — myosotis et gentianes d'un bleu intense, cirses gigantesques, lys martagons empourprés, aconits, scabieuses, anémones... Toutes ces plantes étalent dans l'herbe des couleurs d'une extraordinaire vivacité. Le jeune guide faisait main-basse sur les plus belles et en composait un luxuriant bouquet, destiné, je suppose, à la « personne » qui lui avait envoyé des reflets de miroir, tout là-bas, à l'extrémité du ponton. Cette merveilleuse végétation nous a fait oublier un instant les fatigues de la route et les cuisantes brûlures d'un soleil torride.

Nous sommes rentrés à Talloires, ensoleillés, fourbus et assoiffés... Mais, aujourd'hui, encore, j'ai dans les yeux le magnifique et radieux horizon contemplé du haut de la Tournette.

SUGGESTIONS DES ROSES

« Il est, dit le poète John Keats, certaines formes de beauté qui, plus que toute autre, ont le pouvoir d'écarter un moment le voile de crêpe qui endeuille nos âmes : tels les arbres jeunes ou vieux ; tels les narcisses avec le petit peuple de plantes vertes qui les entoure ; les halliers au cœur de la forêt, avec leur riche floraison d'églantines musquées... »

Il y a aussi, de par le monde, des associations de belles choses qui ont le don d'évoquer en nous le souvenir des beautés disparues et d'en ressusciter l'exquise impression.

Tout à l'heure, sous la tonnelle de mon jardin, l'opulence des roses épanouies et mê-

lées à la verdure des massifs a opéré pour moi ce charme suggestif. Les roses offraient à mes yeux émerveillés la variété de leurs formes et de leurs couleurs : les unes, d'un jaune pâle, à demi dépliées et comme lasses déjà du poids de leurs corolles ; les autres, du ton attendri d'une savoureuse chair féminine. Il y en avait d'un blanc ivoirin et virginal, d'un rouge vif comme les nuées d'un soleil couchant, d'un rouge noir comme celui d'un sang épais, d'une chaude teinte orangée ou d'une délicate nuance abricotine. Au dessus, les ramures très vertes faisaient ressortir l'éclat de ces taches cramoisies ou laiteuses, ensanglantées ou ambrées, et, à travers les branches entrelacées, transparaissaient des coins d'un ciel bleu intense.

Brusquement s'évoquèrent devant moi les paysages admirés jadis aux entours du lac de Côme. Je revis les tonnelles de roses de Bellagio et j'eus la sensation délicieuse de l'azur du lac italien, entr'aperçu à travers les plantureuses frondaisons de la villa Sarbelloni.

Une succession de sites méridionaux et printaniers ressuscita devant mes yeux sous la voûte embaumée des rosiers. Les impressions d'autrefois se réveillèrent avec la vivacité et la fraîcheur voluptueuse des choses récemment vécues.

Ce fut d'abord une large pelouse semée de violettes et de primevères, s'allongeant à perte de vue entre deux murs tapissés de glycine, d'un lilas pâle à odeur de girofle. Où menait cette seigneuriale avenue? Je ne sais plus; mais ce dont je me souviens, comme d'un spectacle d'hier, c'est la griserie produite par cette nappe d'herbe fleurie, par cette fine odeur pénétrante de grappes de glycine; c'est la sensation de jeunesse, de joie paradisiaque, éprouvée dans ce lieu enchanté dont je savourais seul la beauté féerique. Il me semblait errer en plaine fantaisie shakespearienne, dans ces jardins où Orsino, duc d'Illyrie, rêve, aux sons des instruments, à ses amours pour la comtesse Olivia, et dit à ses joueurs de viole :

— Si la musique est la nourriture de l'amour, donnez-m'en encore, donnez-m'en avec excès, afin que mon désir puisse se rassasier et s'apaiser... Jouez : la musique arrive à mes oreilles comme une suave brise du Midi qui passe sur un parterre de violettes et en dérobe l'odeur...

Peu à peu, se dressait devant moi la montagne boisée qui domine Bellagio et qu'on gravit pour aller à Civenna. La route montait en lacet à travers des prairies, des vergers et des talus herbeux, étoilés de petites pervenches roses. De temps en temps, une tiède giboulée tombait du ciel orageux et voilait le paysage; puis l'ondée cessait, les arbres égouttaient leurs branches, la terre et l'eau reparaissaient radieuses dans une flambée de soleil, et je revoyais ainsi, par intervalles lumineux, le bleu du lac, de même qu'en ce moment j'entr'aperçois le bleu du ciel parmi les roses épanouies et les mobiles verdures.

Ce lac de Côme d'un azur foncé, avec ses molles découpures, ses rives verdoyantes et

ses villas blanches, il est là, à cette heure, vivant devant mes yeux. Sous la lumière éclatante de midi, il m'apparaît avec ses flottilles de barques s'en allant vers Cadenabbia, et je le vois aussi dans la transparence des nuits de mai, tandis que des rossignols gazouillent parmi les lilas en fleurs. Une barque se détache au crépuscule, de la jetée du petit port; elle gagne le large; une jeune femme en vêtements blancs se tient debout à la proue et, d'une voix de contralto, se met à chanter des airs d'opéra, sous l'incertaine clarté des étoiles. Chantait-elle pour son propre plaisir ou pour distraire quelque Anglais byronien et ennuyé ? Je ne l'ai jamais su, mais, sur l'eau silencieuse et noire, ces mélodies italiennes doublaient la poésie de la nuit. C'était comme la mise en action d'un roman de George Sand, d'un de ces romans de la seconde manière, qui ont pour théâtre la région des lacs italiens, et qu'on ne lit plus guère aujourd'hui. Même au temps de ma première jeunesse, ils me paraissaient d'une fantaisie aussi adorable

qu'invraisemblable : ce n'est qu'après un séjour de quelques semaines au bord du lac de Côme que j'en ai senti l'absolue vérité.

C'est bien, en effet, le pays du romanesque, cette région enchantée qui s'étend entre Tremezzo, Cadenabbia et la pointe de Bellagio. Les villas ombreuses, abandonnées et dans un état de somptueux délabrement, où l'on aborde en barque par de mystérieux escaliers de marbre, semblent créées pour abriter de poétiques aventures d'amour. Les hôtes de passages qui y nichent ou qu'on rencontre dans les hôtels du rivage, ont l'air eux-mêmes de héros de roman. — Au courant des ressouvenirs évoqués ce matin sous ma tonnelle de roses, je retrouvai deux figures charmantes, entrevues, pendant quelques jours, dans les jardins de Bellagio. C'étaient deux femmes : la mère et la fille, mais la mère si jeune encore qu'on eût pu les prendre pour deux sœurs. La mère, brune, le teint olivâtre, les bandeaux plaqués sur les tempes, avec de grands yeux couleur café, pouvait avoir

trente ans; la jeune fille en comptait seize à peine, et reproduisait en blond le type maternel, avec une rêveuse nonchalance qui faisait ressortir la vivacité pétulante et la provocante coquetterie de sa compagne. Elles voyageaient seules et mangeaient à la table d'hôtes, où la mère fleuretait étourdiment avec tous ses voisins. On sentait que le désir de plaire était, chez elle, une fonction aussi naturelle que la respiration; à défaut d'autre victime, elle eût coqueté avec le sommelier ou le maître d'hôtel. Ce manège semblait considérablement mortifier la jeune fille; une rougeur lui montait aux joues et, dans ses languissantes prunelles, pétillait tout à coup une lueur irritée. Ces éclairs de virginale indignation la rendait aussi jolie et attirante que sa mère. Elles plaisaient toutes deux tour à tour : l'une par ses façons enveloppantes, l'autre par sa hautaine et ombrageuse réserve. Elles partirent brusquement, un soir. Je les aperçus, l'une près de l'autre, sur le pont du bateau à vapeur : la mère en-

voyant des adieux à ses admirateurs de la veille : la fille dédaigneuse et indifférente. Et, ce matin encore, sous la roseraie, je revoyais ces deux figures frappantes, d'un charme si dissemblable : l'une, pareille à mes roses éclatantes et cramoisies ; l'autre, rêveuse et renfermée dans sa mélancolie, comme les roses Niel aux lourdes corolles à peine dépliées.

VIOLETTES D'HIVER

En dépit des brumes de novembre et des premiers frissons de l'hiver, les violettes s'obstinent à fleurir. Dans la banlieue que j'habite, on les cultive avec amour. Nos horticulteurs font une sérieuse concurrence aux jardiniers de Grasse et de Nice, et comme les gelées, jusqu'à présent, se sont montrées clémentes, même à cette époque tardive de l'arrière-saison, je longe, au hasard de mes promenades, plus d'un fertile carré de terre où violettes russes et violettes de Parme s'épanouissent au versant des coteaux. Leurs corolles d'un brun pourpré ou d'un mauve bleuâtre surgissent en nombre parmi les touffes de feuilles

rondes, et l'air humide en est tout embaumé. Cette odeur de la violette est pénétrante et fine sans être capiteuse ; l'épithète de « suave » semble avoir été trouvée exprès pour la qualifier. Elle ressemble à ces rares beautés féminines dont la grâce naturelle répand un charme qui ne fatigue jamais. Elle a encore cela pour elle qu'elle n'est point banale et que les efforts des parfumeurs pour la mettre en bouteille et la vulgariser n'aboutissent le plus souvent qu'à des imitations médiocres et de qualité inférieure.

L'arome subtil de la violette se laisse difficilement capter. Pour l'obtenir en très minime quantité, il faut opérer sur de grandes masses de pétales effeuillés. On les fait infuser plus de dix ou douze fois dans un corps gras, et, à chaque opération, on est obligé d'ajouter de nouvelles proportions de fleurs pour que la mixture soit suffisamment imprégnée de matière odorante. Aussi, la véritable essence de violettes est-elle très chère, et les produits qu'on vend sous ce nom sont,

la plupart du temps, de trompeuses compositions à base de musc ou de racine d'iris.

Il en est de même, du reste, des prétendues essences de lilas, de muguet, d'héliotrope, de réséda. Elles sont dues à des combinaisons chimiques, et il n'y entre pas un atome de la plante qui leur sert d'étiquette. Les industriels qui fabriquent les parfums à la mode montrent une admirable ingéniosité dans la dénomination des cosmétiques : — eaux, sachets ou extraits — qu'ils lancent dans la circulation. Ils excellent à inventer des noms suggestifs et pittoresques, qui séduisent la clientèle féminine et lui donnent l'illusion d'odeurs rares, obtenues par la distillation de plantes exotiques et inédites : *Cherryblossom*, Chypre, *New mown hay*, Peau d'Espagne, Opoponax, etc.

Quelques-unes de ces appellations hasardeuses prêtent à rire à ceux qui s'occupent peu ou prou de botanique et savent à quoi s'en tenir sur la réalité de ces chimériques parfums végétaux, appartenant à une flore de

fantaisie. Il y a entre autres un certain *Corylopsis du Japon* qui me rend rêveur... Je connais, à la vérité, le *Coréopsis*, une jolie fleur jaune et brune, de la famille des composées, mais elle est absolument sans odeur. Même observation pour le *Trèfle incarnat*, dont je vois l'annonce à la quatrième page des journaux. Celui-là, je le connais parfaitement. En été, il forme des champs onduleux qui ressemblent à de magnifiques tapis de velours rouge. Seulement, ses inflorescences empourprées n'exhalent qu'une senteur à peine perceptible, et je doute que les plus savantes distillations puissent arriver à en augmenter l'intensité.

Il existe pourtant dans nos prés et nos bois assez de plantes sauvages qui livrent facilement leur arome et se prêtent à la distillation. Nos aïeules les appréciaient ; elles savaient les récolter et les préparer elles-mêmes, et c'était là le fond de leur simple et salubre parfumerie domestique. Il y a, par exemple, le mélilot, une modeste légumineuse à fleurs jaunes

qui croît à foison le long des chemins et dont l'odeur aromatique et tenace se développe à mesure que la plante se fane. Les ménagères d'autrefois en parfumaient leur linge, et, de plus, avec une infusion de ses aigrettes jaunes, elles fabriquaient une eau souveraine pour les yeux. Elles composaient aussi, avec la verveine, un exquis parfum et, avec la sève de la primevère des prés, un élixir qui, disaient-elles, affinait la beauté du teint et rendait aux joues leur première fraîcheur. Ce cosmétique, dans tous les cas, avait le mérite d'être moins coûteux et moins dangereux que les *Eaux des fées* et les *Crèmes virginales* du commerce.

Ces féeriques préparations, ces merveilleuses eaux de Jouvence, destinées à réparer les outrages du temps et à rendre à la peau la fraîcheur de la prime jeunesse, ont toujours été la maîtresse préoccupation des dames et ont toujours fait la fortune des parfumeurs. Peut-on réussir à embellir la peau, à lui redonner, dans l'âge mûr, la fermeté, le ve-

louté et les tons rosés de la vingtième année ? — Les savants sont tous d'accord, sur ce chapitre, pour hocher la tête et traiter cette prétention de pure chimère. « La véritable officine pour une jeune fille, disait un chimiste du commencement de ce siècle, c'est le bord d'un clair ruisseau ; pour elle, il n'y a rien à ajouter à ce qui lui a été reparti par la nature avec profusion. » Pour une jeune fille, soit ; le meilleur cosmétique et le plus poétique est encore un bain de rosée. Mais pour la femme mûrissante, qui voit son teint se couperoser, son cou se flétrir, et la menaçante patte d'oie s'étendre au coin des paupières, aux commissures des lèvres, l'eau claire semble un réparateur inefficace. C'est alors que la crème de beauté et le lait virginal jouent le premier rôle aux heures de la toilette quotidienne, et que le parfumeur devient une providence.

A ce propos, un vieux botaniste, le Dr Roques, qui publia jadis un intéressant *Traité des plantes usuelles*, raconte une anecdote amusante. L'impératrice Joséphine l'avait

invité à visiter sa collection de plantes, à la Malmaison. Tout en lui montrant les richesses de ses serres, Joséphine lui demanda s'il croyait à la vertu des cosmétiques.

— Faiblement, répondit Roques.

— Pourtant, il en est un fort renommé : c'est l'*Eau de Ninon*.

— Madame, cette *Eau de Ninon* n'est que de l'alcool délayé dans de l'eau de Seine et aromatisé avec de l'esprit de mélisse. Je connais la personne qui l'a inventée. J'ai dîné avec elle chez M. Michaud, de la *Quotidienne;* elle avait pensé qu'un pâté de truffes du Périgord, offert avec grâce à un journaliste et à un médecin, pourrait attirer quelques éloges à son cosmétique.

Heureux âge et innocemment primitif, où on payait une réclame dans la *Quotidienne* avec un pâté de foie gras! — Toujours est-il que le bon Dr Roques resta insensible aux attraits du foie truffé et qu'il démontra que le flacon d'*Eau de Ninon*, qu'on vendait 6 francs, revenait à 6 sous au fabricant, y

compris l'étiquette et le prospectus. Néanmoins, Joséphine demeurait perplexe.

— Mais, objectait-elle, cette eau spiritueuse peut-elle nuire à la peau?

— Oui, Madame, toutes les essences la contractent, la durcissent et la rendent rugueuse.

Et là-dessus, le Dr Roques conseilla à l'impératrice un cosmétique beaucoup plus simple et d'une innocuité parfaite :

— Prenez, lui dit-il, des violettes fraîches, versez dessus du lait bouillant et lavez-vous chaque matin avec cette infusion. Cette lotion, tonique et adoucissante à la fois, donnera au teint de Votre Majesté une souplesse et une fraîcheur toutes printanières.

En ce moment, les violettes foisonnent encore sous les châssis et même en pleins champs; la recette est à la portée de tout le monde. Cette infusion est si affriolante et si parfumée qu'une dame, à qui je l'avais conseillée, buvait chaque matin la lotion au lieu de se l'appliquer sur les joues. Et le plus

merveilleux fut que le cosmétique du Dr Roques n'en fit pas moins son effet. Au bout d'un mois de ce régime, la dame avait, pour me servir de l'expression du poète Théocrite, « le teint frais comme la feuillée au printemps ».

Fleurissez donc, ô violettes d'arrière-saison, fleurissez pour les belles dames qui vous doivent un regain de beauté; et fleurissez aussi pour les humbles, pour les passants et les poètes, auxquels vous donnez, avec un bouquet de deux sous, l'illusion du printemps que les hautes murailles et la vie besoigneuse des grandes villes leur ôtent le loisir de savourer à leur aise, en pleine campagne!

APRÈS UNE LECTURE

Le poète que je viens de lire n'est pas précisément un «jeune», car il se nomme Théocrite et vécut au IIIe siècle avant Jésus-Christ, tantôt à la cour des Ptolémées, tantôt en Sicile, près du roi Hiéron II. Il n'en est pas moins le plus « moderne » des écrivains grecs. Il nous semble presque un contemporain, tant par sa façon de sentir la nature que par le réalisme avec lequel il peint les passions débridées, les curiosités étranges, les mœurs plutôt légères des milieux très civilisés et très avancés où il a passé la majeure partie de sa vie. Je me l'imagine assez volontiers comme un de

ces « déracinés » des époques décadentes, dont M. Maurice Barrès nous a tracé les portraits. Fils de paysans syracusains, son enfance et son adolescence se sont écoulées au milieu des pâtres, dans une de ces gorges boisées qui descendent « vers la mer de Sicile », où les pins chantent si suavement, « où les abeilles bourdonnent si gaiement autour des ruchers ». Il a appris son art dans les cénacles déjà raffinés où s'assemblaient les poètes Philétas de Cos, Asclépiade, Aratus et Lycophron ; puis la pauvreté, « qui est la grande institutrice des laborieux efforts », et qui est surtout le lot des rimeurs, l'a poussé vers les grandes villes, autour des palais royaux, où les puissants du jour répandaient la manne de leurs bienfaits ; il a chanté en beaux vers sonores la gloire des Hiéron et des Ptolémée Philadelphe. Ceux-ci paraissent d'ailleurs avoir maigrement rétribué ses louanges. Il envoyait vers eux, avec d'ingénieuses et élogieuses requêtes, les Grâces immortelles, et souvent elles revenaient im-

payées. Le poète les voyait plus d'une fois rentrer nu-pieds dans son étroit logis. « Elles l'accusaient, au retour, de les avoir dérangées en vain et, posant leur tête sur leurs genoux froids, elles s'asseyaient tristement près de la huche vide. » De temps à autre, Théocrite se distrayait de ses soucis dans la société mêlée qu'on rencontre toujours au fond des capitales, surtout dans le voisinage des palais. Il fréquentait chez les courtisanes ou chez les bourgeoises déséquilibrées en quête de galantes aventures ; il soupait avec Cynisca ou Eunica, en compagnie de soldats, de dompteurs de chevaux, de lutteurs et d'éphèbes aux mœurs équivoques. Mais, tout d'un coup, las de cette débauche frelatée, la nausée lui montait à la gorge. La nostalgie des montagnes siciliennes le reprenait, et il se rappelait « la source vive qui jaillit du rocher, la source toute verdoyante de myrtes, de lauriers et de vignes sauvages, où les merles printaniers sifflent mélodieusement et où les rossignols roux leur ré-

pondent... » Le souvenir des brunes filles de la campagne syracusaine chantait de nouveau dans sa tête et il s'écriait : « Partout le printemps, partout des prés verts, partout les mamelles des chèvres se gonflent de lait, là où passe la belle enfant ; mais quand elle s'en va, les herbes se fanent et le chevrier lui-même se dessèche. » Ou bien il revoyait, comme en un mirage, ces fêtes des moissons, ces « Thalysies » où, avec de joyeux compagnons, « assis sur de molles couches de joncs, à l'ombre des pampres, au chant des cigales, il buvait au frais un vin de quatre années, tandis que les pommiers et les poiriers abaissaient vers lui leurs branches lourdes de fruits... »

Théocrite est un maître paysagiste. Ses vers sont imprégnés de la verte odeur des feuillées et de la salubre haleine des prés aromatiques. De tous les poètes grecs, c'est celui qui est le plus attentif aux choses de la nature et qui en parle avec le plus d'amour. Il décrit les moindres plantes avec la précision

d'un savant et donne à ses descriptions la couleur et le charme dont un artiste a seul le secret : « La source s'étendait au creux d'une prairie ; tout autour poussaient à foison les roseaux, la chélidoine bleuâtre, la verte adiante, l'ache touffue et le chiendent qui rampe ; au milieu de l'eau, des nymphes menaient leur ronde... Eunica, et Malis, et Nikéia aux yeux de printemps... » En même temps qu'il excelle dans la peinture du détail, il possède l'art des larges touches magistrales, et il trouve des cris à la Chateaubriand pour associer la nature aux douleurs humaines : « Adieu, lune radieuse, tu vas dormir au sein de la mer ; mais, moi, comme avant, j'emporte mes peines d'amour qui ne s'endorment jamais !... »

Je viens de relire cette radieuse idylle des « Thalysies ». On y a la sensation des routes blanches poudroyantes et des champs de blé baignés de soleil ; on y sent aussi la savoureuse odeur des fruits mûrs et de l'automne fécond. Théocrite semble s'y être portraituré lui-

même sous le nom du chevrier Lycidas, « aux yeux rieurs et aux lèvres ironiques ». On le voit cheminer allègrement dans la campagne ensoleillée, tenant en main un noueux bâton d'olivier, tandis que, sous le tremblement de l'air qui brûle, « les lézards dorment parmi les ronces, et que les alouettes elles-mêmes se taisent ». Sans souci des rayons aveuglants ni du chemin rocailleux où ses pieds font sonner les cailloux, il chante à pleine voix les aventures du pâtre Comatas, qu'on avait emprisonné vivant dans un coffre, et que les abeilles venaient nourrir de leur miel, parce que les lèvres mélodieuses du berger étaient encore odorantes du divin nectar versé par les Muses : « O bienheureux Comatas, tu as goûté cette volupté non pareille et, prisonnier dans le coffre, pendant une année entière, tu t'es nourri du miel d'or offert par les abeilles ! Plût au ciel que je t'eusse connu de ton vivant ! Dans ton voisinage, menant paître mes chèvres sur la montagne, j'aurais entendu ta voix, tandis que,

couché sous les chênes et les pins, tu modulais doucement tes chansons, ô divin Comatas ! »

Après m'être réjoui de la musique de ces beaux vers tout résonnants de chants d'oiseaux et tout embaumés de l'odeur chaude de l'été, j'ai voulu les ruminer encore en plein air et, sans souci du soleil qui dardait, je m'en suis allé flâner du côté d'Antony et de Châtenay. En cet heureux pays, aux cultures variées, la campagne a un aspect luxuriant, plantureux, épanoui, qui met le cœur et les yeux en fête. Sur les versants des coteaux, des champs de fraisiers, de cassis et de framboisiers étalent des verdures foncées qu'égaient, çà et là, les ondulations argentées des seigles et le velours cramoisi des trèfles incarnats. Des pépinières de rosiers bordent les chemins, et les roses s'y ouvrent en pleine lumière. L'herbe foisonne sur les talus, et, dans le frisson des vertes graminées, la floraison des coquelicots sème des taches éclatantes. Au long des jardins, d'énormes pivoines balancent leurs têtes

rubicondes; parmi les vergers, les bigarreaux et les griottes rougissent dans les feuillées. Cette végétation exubérante, sous ce grand soleil souriant, me remettait en mémoire les copieuses descriptions de la fête des Thalysies. Les notes rouges répandues dans la campagne réjouissaient mes yeux. Tout en me remémorant des passages entiers de Théocrite, je me plongeais avec allégresse dans un bain de nature; je ne me lassais pas de marcher, et les heures se passaient sans que j'en eusse conscience.

Au coucher du soleil, à un détour du chemin gazonneux qui assourdissait le bruit de mes pas, je distinguai dans l'ombre des feuilles une jeune paysanne de vingt ans, une belle fille, bien campée sur ses hanches, au teint brun rosé, aux cheveux châtains ébouriffés et aux yeux luisants. Derrière cette belle fille, il y avait un cerisier dont les fruits mûrs rougissaient au crépuscule; et, au mitan de ce cerisier, il y avait un grand garçon, à la mine rieuse, perché à chevauchons sur la mat-

tresse branche et en train de faire la cueillette. M'étant dissimulé derrière une haie, j'entendis la conversation suivante :

— Oh ! que de cerises ! s'écriait la fille en relevant la tête. Ça vous donne soif rien qu'à les voir !

— A votre service, Mélie ! répondait la voix mâle du jeune homme ; venez, il y a place pour deux, et vous pourrez en manger à votre contentement.

— Je n'oserais, répliqua-t-elle en baissant sournoisement les yeux... Et puis c'est bien trop haut et vous n'avez pas d'échelle !

— Montez seulement sur le talus, Mélie, vous serez au niveau de la fourche des branches et je vous aiderai à y grimper... Vous verrez comme on est au frais là-haut !

Après s'être fait un peu prier, la belle fille se hissa sur la crête du talus ; le cueilleur de bigarreaux descendit sur la plus basse ramure et, d'un bras robuste enlaçant la taille souple, aida la demoiselle à poser un pied sur la fourche du cerisier; après quoi, d'un

coup vigoureux, il l'enleva à bras-le-corps et l'installa près de lui sur la ramure pliante. Quand ils furent côte à côte, la jeune fille commença de picorer de-ci et de-là les cerises qu'elle croquait à belles dents. Le garçon la regardait, affriolé par ces yeux luisants, ces lèvres mouillées et cette ronde poitrine qui le frôlait. Il profita même de ce que les deux mains de la fillette étaient occupées ailleurs pour lui poser sur le cou deux baisers qui la firent se trémousser et rire nerveusement.

— Vous êtes gourmand, vous, s'exclama-t-elle, et vous ne vous gênez pas!...

Mais il recommençait gaillardement, et leurs éclats de rire se mêlaient au notes flûtées des loriots qui fourrageaient, eux aussi, dans les cerisiers du voisinage. Je voyais les deux jeunes têtes se balancer dans les feuillées, je percevais le susurrement des baisers, et je crus qu'il était décent de ne pas épier davantage ces deux amoureux qui prenaient leurs lèvres pour des cerises. Je m'esquivai

donc discrètement, en songeant à l'Oaristys et en me répétant ces vers de Théocrite :

« O nymphe aux bruns sourcils, accole-moi de tes bras, et je mêlerai mes lèvres aux tiennes.

« Même dans un simple baiser il y a des délices de volupté ! »

LES PATOIS DE FRANCE

En dépit de mes trente-cinq ans de Paris, je suis resté provincial dans le tréfond de mon être, et je l'avoue sans fausse honte, car ce qu'il y de meilleur en nous, c'est ce que nous gardons de la saveur et de l'accent du pays natal. Un vin qui n'a pas « le goût du terroir » est un breuvage plat et négligeable. Aussi ai-je grand plaisir à fréquenter ces dîners où les gens de la même province se réunissent à des dates régulières. Ils sont nombreux dans Paris : il y a les « Gaudes » des Francs-Comtois, le « Matefaim des Savoyards, la « Soupe aux choux » des Auvergnats, le « Dîner » de l'Est et la

« Saint-Nicolas » des Meusiens. L'autre soir, j'assistais au banquet des Hauts-Marnais et j'éprouvais une sensation de rajeunissement, en saisissant à la volée des noms de bourgs et de villages autrefois familiers; en retrouvant dans la bouche des convives l'accent langrois ou chaumontais; en surprenant sur leurs lèvres certains mots expressifs du patois local, dont la musique, inentendue depuis de longues années, évoquait pour moi toute une succession de paysages, tout un essaim de souvenirs.

Les vocables imagés et suggestifs des patois de nos provinces sont comme des fleurs sauvages que la culture n'a pas encore réussi à dénaturer, et qu'on ne rencontre plus qu'en des forêts ignorées ou sur des sommets peu accessibles. Autrefois, elles s'épanouissaient dans tout le pays français et changeaient de physionomie, suivant la configuration du sol, les paysages et les climats divers. Aujourd'hui, elles se raréfient et tendent à disparaître. — A mesure qu'une de nos provinces devient

plus civilisée et qu'elle reçoit plus directement la culture parisienne, elle oublie son dialecte local et elle interdit à ses enfants de le parler. Pendant une bonne moitié du XIXe siècle, les puristes, les faux lettrés et les maîtres d'école ont fait une si rude guerre à nos patois qu'ils ont réussi à les détruire dans beaucoup de départements. Inintelligents et bêtement centralisateurs, ils n'ont pas compris que ces anciens parlers de nos provinces étaient autant de langues originales, antérieures à la langue française, et qu'elles ont servi à former l'idiome national, absolument comme les églantines sauvages sont indispensables pour créer les luxueuses roses des horticulteurs. — On s'en est aperçu trop tard, et aujourd'hui quelques dévots lettrés se hâtent de recueillir ces dialectes de la vieille France, avant qu'ils se soient envolés des lèvres de nos grand'mères et évaporés à jamais.

Dans ces derniers temps, certaines écoles littéraires ont mené grand bruit à propos de

«l'écriture artiste». Des écrivains contemporains se sont travaillé le cerveau et retourné les ongles pour rajeunir la langue et inventer des vocables plus aptes à traduire nos sensations et nos états d'âme actuels. Ils ont créé des mots nouveaux, qui ne sont, pour la plupart, que d'affreux barbarismes, et nous avons vu se répandre dans les œuvres des romanciers et des poètes «modernistes» de bizarres néologismes : « facticité, endormement, ambiance, arquenciélé, lumière soleilleuse, etc...»; toutes locutions aussi peu correctes qu'inexpressives, et, par conséquent, inutiles, les auteurs qui les ont forgées n'ayant eu, pour les employer, d'autre raison que de ne point parler comme tout le monde. Au lieu de se mettre la cervelle à l'envers, les écrivains piqués de la tarentule du néologisme obtiendraient de plus heureux résultats en étudiant les glossaires de nos dialectes provinciaux, car ils y trouveraient un trésor de mots imagés, savoureux, de bonne souche française.

Il y a là toute une jonchée d'antiques fleurs gardant, sous la poudre des années, de vives couleurs et de rustiques parfums. Je demande la permission à mes lecteurs d'en prendre au hasard quelques-unes et de les leur faire voir et respirer.

Quel joli mot, par exemple, que celui d'« érantèle » pour désigner la toile de l'araignée ! Ne sonne-t-il pas à l'oreille avec une aérienne légèreté qui rappelle la délicatesse de la dentelle ouvragée en forme de rosace, que l'insecte suspend entre deux ou trois brindilles d'arbustes?... Et le vocable : « régrieuri », qu'on emploie dans le dialecte langrois pour « morfondu », ne vous fait-il pas immédiatement penser à quelque pauvre diable recroquevillé et grelottant sous le gel et la bise d'hiver?... En patois meusien, une plaie cicatrisée se nomme « viselle » ; ne pensez-vous pas que ce nom pittoresque rend bien mieux que « cicatrice » l'idée d'une blessure qui s'est fermée, mais dont la marque se voit toujours?...

Tout comme la langue classique, les patois ont d'ingénieuses trouvailles pour exprimer les divers phénomènes atmosphériques. Ainsi, en Poitou, les paysans disent d'une pluie d'orage : C'est une « érabinée » ; mais, s'il s'agit de ces tièdes averses du printemps, qui ne durent que quelques minutes, ils les baptisent du nom charmant d' « avrillées ». Ces nuances d'expression existent également pour peindre différents états d'âme. En Barrois, un sournois s'appelle un « sugnard » ; on dit d'un homme morose qu'il est « hallu », et des gens qui souffrent d'un vague malaise qu'ils sont tout « débiscaillés ». Si vous faites le dégoûté et ne vous souciez point de boire dans le verre de votre voisin, on vous reproche d'être « nareux » ou « naireux ». Je ne sais si je m'en fais accroire, mais il me semble que ces rustiques qualificatifs ont la physionomie autrement énergique que les adjectifs français équivalents. Le patois du Verdunois possède deux verbes différents pour rendre l'action de regarder : « rewater », c'est, à proprement parler,

observer d'une façon générale ; mais « répier », c'est fixer obstinément les yeux sur une personne, en se retournant au besoin pour la mieux examiner. Une fille, par exemple, dit d'un garçon indiscrètement curieux :

— Qu'est-ce qu'il a donc à me « répier », c' tui-là?

Non seulement l'étude et la comparaison de nos vieux dialectes français sont, pour les linguistes, aussi intéressantes que peuvent l'être, pour un botaniste, les différentes flores des forêts, des prairies et des rivages ; mais les recherches étymologiques, auxquelles on se livre à propos de ces pittoresques vocables patois donnent lieu à de curieuses découvertes. Beaucoup de ces mots ont une origine latine : ainsi « attédier » (ennuyer), « reciner » (réveillonner), « marander »(goûter), « aiguail » (rosée), « fenau » (fenaison), « métive » (moisson). Quelques-uns sont nés spontanément de l'observation et de l'imagination créatrice des paysans, comme « clarine » (clochette des vaches), « bouillée » pour cépée, « chemine-

resse» (chanson de route), «bouillir dans l'or» (avoir fait fortune), s' «effourmier» (se disperser comme les fourmis hors de la fourmilière); d'autres enfin, en plus petit nombre, ont une origine celtique ou sont de provenance étrangère. Quelquefois même on est surpris de trouver des racines anglaises ou germaniques dans le patois d'une province qui n'a eu que très peu de rapports avec les Anglo-Saxons. Ces mots, apportés de si loin, on ne sait comment, ont je ne sais quel air mystérieux. Ils vous font l'effet de ces plantes exotiques qu'on rencontre parfois à l'état sauvage, à l'orée de nos vieilles forêts du Nord et de l'Est, et dont les semences ont été jetées là à la suite de quelque perturbation atmosphérique ou après de lointaines guerres, sur le passage des armées ennemies. Dans la Meuse, par exemple, où l'on a si peu affaire aux Anglais, il existe deux mots patois qui ont certainement des racines britanniques. Nous appelons «pipi» le noyau de la cerise, et «pip» est le mot anglais employé pour dési-

gner le pépin de certains fruits ; nous disons aussi « tumer » pour verser à boire, et les Anglais appellent « tumbler » un grand verre à boire.

Ce sont, je le répète, ces patois de la vieille France qui fourniraient à nos écrivains le moyen le plus sûr de donner à la langue moderne une saveur nouvelle et une sève reverdissante. Malheureusement, nos romanciers et nos poètes les ignorent, et le jour où ils voudront les connaître, il est à craindre que de ces dialectes provinciaux que nos enfants ne parlent plus, et dont il n'existe guère de documents écrits, il ne reste plus trace. La désuétude et l'atmosphère dissolvante de notre civilisation trop avancée les aura fait disparaître.

C'est pourquoi, si j'avais voix au chapitre, je demanderais au ministre de l'Instruction publique de créer, dans chacune de nos nouvelles universités, une chaire destinée à l'histoire et à la littérature patoises de chaque province. Les Allemands, respectueux des

monuments de leur vieille langue saxonne font de ces sacrifices-là; mais nous autres, avec nos budgets grossis par des dépenses purement politiques, nous ne nous soucions plus, hélas! de nos traditions nationales: nous vivons au jour le jour et ne vidons notre bourse que pour d'inutiles et encombrantes exhibitions universelles.

LES PAYSANS

Voilà le mois de mai au terme de sa course et c'est à peine si j'ai joui du printemps. Là-bas, au-delà des collines qui entourent Paris, les bois déplient leurs feuilles nouvelles, les blés verdissent, les seigles ondulent dans les plaines, le rossignol chante, les muguets ouvrent, au fond des combes, leurs grappes de clochettes blanches, et je n'ai pas pu m'échapper pendant une demi-journée pour assister à cette fête du renouveau qui m'enchantait jadis. — Quand j'étais encore un campagnard, je ne manquais jamais, à cette époque, de me plonger dans un grand bain de nature. Je partais dès l'aube

pour les bois, je me grisais jusqu'au soir de l'odeur des merisiers; je me roulais dans l'herbe toute semée des fleurettes bleues des véroniques; j'épiais, avec volupté, le chant de chaque oiseau : le trémolo de la huppe, les sifflets du merle, la double note mystérieuse et mélancolique du coucou. — Cette année, rien. Je passe mes après-midi sur la scène d'un théâtre; je ne vois, en fait de verdure, que celle des décors; en fait de ciel, que celui de la toile de fond. Quand je sors à cinq heures de cette cave ténébreuse, à peine clairée par les quatre becs de gaz de éla herse, et que j'aperçois le soleil en arrivant dans la rue, j'en suis tout ébloui et ébaubi; j'éprouve la sensation d'un oiseau de nuit qu'on lâche tout à coup dans la pleine lumière du grand jour. — Hier, ne pouvant aller à la campagne et me sentant pris de la nostalgie des champs, je m'en suis dédommagé en allant voir des tableaux de Millet.

*
* *

Millet, voilà un enchanteur! Au bout de quelques minutes de contemplation, le charme avait opéré et je me croyais transporté en pleine nature. Je revoyais les grandes plaines moissonnées où s'élèvent çà et là des silhouettes de meules, au-dessus desquelles tourbillonnent des vols d'oiseaux pillards; j'assistais à la tombée du crépuscule sur les champs, quand la première étoile se lève dans le ciel encore clair, et quand les silhouettes des bêtes et des gens se découpent sur l'horizon en lignes simplifiées et agrandies; — j'étais plein de cette sérénité recueillie qui vous saisit à cette heure d'entre chien et loup, quand le piocheur de terre, plié en deux, se relève, passe lentement les manches de sa veste, rassemble ses outils et retourne d'un pas lourd vers le village dont le clocher pointe là-bas; — j'entendais ces lointaines sonneries de l'Angélus, que les petits pâtres

[illegible] dans les chaumes déjà obscurs, tandis qu'au versant des pâtis le vieux berger enveloppé de sa limousine, pousse devant lui son troupeau : — et j'avais comme une vision d'un lever de lune à l'horizon, envoyant ses rayons bleuâtres sur le parc à moutons endormi. — On dit que Millet lisait Théocrite et l'aimait. Cela ne m'étonne pas. Il a, par certains côtés, de grandes analogies avec le poète sicilien. Il est sobre comme lui, comme lui il sait tirer de la réalité campagnarde une poésie simple et pénétrante, et comme lui, il est imprégné de nature. De même que, dans certains endroits de la montagne, le sol est tellement arrosé par les sources souterraines que l'eau filtre à travers les racines des plantes et pend en gouttes limpides à l'extrémité de chaque brin d'herbe, de même, dans chacun des tableaux de Millet le sentiment de la nature circule à travers l'exécution et se révèle dans la moindre touche.

*
* *

Comme Théocrite aussi, Millet a su exprimer admirablement le caractère du paysan, tout préoccupé de son dur travail et de la conservation de sa vie besogneuse. Il a rendu avec une sincérité poussée jusqu'à la rudesse les figures des moissonneurs et des pâtres. Ce n'est pas tant par le détail de la physionomie qu'il a su nous peindre l'ouvrier attaché à la glèbe, que par la sobriété des silhouettes simplifiées, par la justesse et le naturel des mouvements et des attitudes, par la vérité du milieu. Dans les grands espaces des champs, les détails des figures disparaissent; on ne voit que des silhouettes mouvementées. Ce fils de paysan nous a donné pour la première fois en peinture le portrait en pied du paysan gagnant sa vie à la sueur de son visage. Ce ne sont plus des pâtres et des moissonneurs de romance qu'il nous fait voir, mais des hommes qui peinent, qui suent d'ahan, de l'aube au

soir, et que le travail de la terre courbe en deux avant l'âge.

*
* *

Et elle est rude, elle est longue, la fatigue du laboureur!

Il y a une vieille chanson populaire bretonne qui donne la note juste de cette vie peineuse et étroite .

« O laboureurs, vous menez une vie dure dans le monde! Vous êtes pauvres et vous enrichissez les autres; on vous méprise et vous honorez; on vous persécute et vous vous soumettez. Vous avez froid et vous avez faim. O laboureurs, vous souffrez bien dans la vie! »

Quand vient le moment des labours, quelque temps qu'il fasse, le paysan se lève avant l'aube. Il chausse ses souliers encore humides de la boue de la veille, il attelle ses chevaux mieux avoinés que lui, et dans la lumière douteuse d'un gris matin d'octobre

ou de mars, par la pluie, par le grésil, par le vent, il s'en va aux champs. Il ne rentre qu'à la nuit tombante, courbé, fourbu, *hodé* comme on dit chez nous; — si vanné de fatigue qu'il ne se sent plus d'appétit, et qu'entre la lassitude de la veille et celle du lendemain, c'est à peine si la nuit est assez longue pour détendre ses membres courbatus. — Et ce sera ainsi tout le long de l'année. Chaque saison survenante amènera un labeur éreintant, jusqu'au jour où, perclus et vieux, le paysan s'étendra dans son lit, tandis que ses enfants, le regardant comme une bouche désormais inutile, songeront inconsciemment que ce serait grand soulas pour tout le monde si le vieux passait de vie à trépas... — Elle est tristement vraie, cette autre chanson paysanne sur les gens qui labourent la terre :

Le pauvre laboureur,
Il a bien du malheur.
Le jour de sa naissance,
L'est déjà malheureux.

Le pauvre laboureur
A de petits enfants;
Les met à la charrue
A l'âge de quinze ans;

Leur achète des guêtres,
C'est l'état du métier,
Pour empêcher la terre
D'entrer dans leurs souliers....

Et l'impitoyable chanson parcourt ainsi chaque étape de l'existence du laboureur, sans laisser apercevoir dans cette condition humaine le moindre petit coin de bleu. La vieille chanson bretonne que j'ai citée plus haut est moins désespérante, car, après avoir plaint la destinée du laboureur, elle ajoute :

« O laboureurs, quand vous arriverez dans le ciel, les saints vous reconnaîtront pour frères à vos blessures! Les saints vous diront : Frère, il ne fait pas bon vivre; frère, la vie est triste et l'on est heureux d'être mort... Et ils vous recevront dans la gloire et dans la joie... »

Mais la chanson bretonne date d'un siècle croyant, tandis que le paysan moderne ne

croit guère et ne prie plus, estimant sans doute que sa voix est trop faible et que Dieu est trop loin. — Il ne lève plus sa tête au ciel que pour regarder si les nuages sont menaçants, et s'il ne sera pas trempé le lendemain jusqu'aux os, en poussant sa charrue.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
La Marjolaine	1
Soupe tout seul	15
Titi-Lolo	29
La Bague de marcassites	41
La Loi Paillardel	55
Le Clocher de Vireloup	67
Le Kiosque	81
Villa Giacinta	95
Héro et Léandre	105
Étoiles filantes	115
Le Manoir	129
Les Rainettes	143
Contes d'hiver	157
Histoires galantes et tragiques	167
Ophidia	177
Chanson d'automne	189
Fin de villégiature	201
Vignes en fleur	213
Morilles	223
Le Cerisier de Jean-Jacques	233
Les Charmettes	245

Pages.
La Tournette..... 257
Suggestions des roses..... 267
Violettes d'hiver..... 275
Après une lecture..... 285
Les Patois de France..... 297
Les Paysans..... 307

Paris. — L. Maretheux, Imprimeur, 1, rue Cassette. — 1209.

Extrait du Catalogue de la **BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER**
à 3 fr. 50 le volume
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR, 11, RUE DE GRENELLE

ŒUVRES D'ANDRÉ THEURIET

Mademoiselle Guignon (4e mille)..... 1 vol.
Le Mariage de Gérard, suivi de **Une Ondine** (6e mille)..... 1 vol.
La Fortune d'Angèle (3e mille)..... 1 vol.
Raymonde, suivi de **Le Don Juan de Vireloup** (6e mille)..... 1 vol.
Le Filleul d'un Marquis (Nos enfants) (5e mille).. 1 vol.
Le Fils Maugars (Nos enfants) (6e mille)..... 1 vol.
Tante Aurélie (Nos enfants) (11e mille)..... 1 vol.
Toute seule (6e mille)..... 1 vol.
Madame Heurteloup (La Bête noire) (Nos enfants) (6e mille)..... 1 vol.
Hélène (Nos enfants) (12e mille)..... 1 vol.
Sous Bois (7e mille)..... 1 vol.
Le Journal de Tristan (3e mille)..... 1 vol.
L'Affaire Froideville (8e mille)..... 1 vol.
Gertrude et Véronique (6e mille)..... 1 vol.
L'Amoureux de la Préfète (10e mille)..... 1 vol.
Reine des Bois (11e mille)..... 1 vol.
Le Mari de Jacqueline (8e mille)..... 1 vol.
Jeunes et Vieilles Barbes (Nos enfants) (7e mille) 1 vol.
Flavie (8e mille)..... 1 vol.
Contes de la Primevère (6e mille)..... 1 vol.
Lys sauvage (9e mille)..... 1 vol.

PETITE BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
à **4** fr. le volume.

Raymonde, avec deux dessins de DELBOS..... 1 vol.
Contes de la Forêt, avec deux dessins de REICHAN. 1 vol.

J. Bastien-Lepage. — L'Homme et l'Artiste. Une plaquette. Prix..... 2 fr.

6867. — *L.-Imprimeries réunies, rue Saint-Benoît, 7, Paris.*

JAN 4 1904

MAY 25 1908

JAN 24 1910

DEC 12 1919

JUN 13 1921